8 M
11
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
11 K
28

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

74. 10. 20

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

COLLECTION COMPLÈTE

DES OEUVRES

DE JEAN JOSEPH

ROSSIGNOL

JÉSUITE

DISPOSÉES PAR ORDRE DES MATIÈRES

VOL. XVI.

16.me RECUEIL

MORALE - ASCÉTIQUE

TURIN 1823

Chez Hyacinthe MARIETTI Libraire

Rue du Pô

COLLECTION COMPLÈTE
DES
ŒUVRES
DE JEAN JOSEPH ROSSIGNOL
JÉSUITE
DISPOSÉES PAR ORDRE DE MATIÈRES.

VOL. XVI.

10.me Recueil

MORALE. - ASCÉTIQUE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

38. De la Pureté nuptiale.
39. De l'Amour platonique.
40. Vœux d'un Citoyen bienfaisant, et Lettre aux Personnes de Turin ; en français et en italien.
41. Ex Soliloquio Sancti Bonaventurae.

6.11.K.28

DE LA

PURETÉ NUPTIALE

PAR

M. L'ABBÉ ROSSIGNOL

DE VALLOUISE.

A TURIN,

Chez IGNACE SOFFIETTI, Imprimeur et Libraire,
près S. Dalmas.

M. DCCC. III.

DE LA PURETÉ NUPTIALE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Je prends les choses d'un peu loin ; la matiere délicate que j'entreprends de traiter, l'exige : mais en continuant de lire, on reconnaîtra que je ne perds pas de vue mon sujet un moment. Dans l'ordre moral on parvient aux extrêmes les plus éloignés par des nuances tellement insensibles, qu'il n'est pas donné à l'esprit et au cœur humain de les appercevoir. Je vais expliquer ma pensée par quelques exemples. Deux hommes ont pris à une même personne, le premier une épingle, le second pour la valeur de cent mille écus d'épingles. La faute du premier est assurément bien légere, si toutes fois c'en est une. Il n'est pas moins certain que le second à commis un péché très-grief. Maintenant je suppose une multitude d'hommes qui ont volé, le premier une épingle, le second deux épingles, le troisieme trois, et ainsi de suite, en allant toujours d'épingle en épingle, jusqu'au dernier qui en vole pour la valeur de cent mille écus. Je suppose encore que le degré de malice de celui qui vole, croît exactement dans la proportion du nombre d'épingles. Il est manifeste que dans cette immense série, on trouve d'abord des fautes si légeres, qu'elles en méritent à peine le nom. On arrive ensuite à des manquemens qui commencent à être repréhensibles,

et qui le sont à la longue d'une maniere bien décidée. On passe après à des vols tout à fait coupables, et qu'on ne peut se dispenser de taxer de péchés d'abord véniels et ensuite mortels. Enfin on arrive à des vols qui sont évidemment des crimes. Je demande maintenant s'il existe sur la terre un esprit assez éclairé, assez pénétrant pour assigner le moment où l'on passe de l'acte indifférent et innocent à l'imperfection, de l'imperfection au péché léger, du péché léger au péché grief, du péché grief à l'attentat.

Autre exemple. Quelqu'un a été le premier à me dire : Louis XV. est mort. Je l'ai cru, de maniere cependant que j'ai pensé que cela pouvoit bien ne pas être. Le lendemain une autre personne me dit la même chose ; je continue à douter, un peu moins cependant. Le troisieme jour, on me l'assure de nouveau ; je commence à croire d'une maniere plus décidée, mais j'ai encore la liberté du doute. Les jours se succedent, les personnes qui assurent la mort du Roi se multiplient : mes doutes se dissipent, et je crois sans hésiter. La vérité de la nouvelle m'a d'abord paru problématique ; elle a pris ensuite un degré de probabilité ; et j'ai fini par la regarder comme assurée. Cependant pendant quelque temps, je me suis encore dit : Après tout, quelque intérêt politique, quelque spéculation mercantile peut avoir engagé à répandre ce faux bruit. (Pour venir un moment à des temps plus reculés, n'avons-nous pas vu

la France entiere, au commencement de la révolution, persuadée de l'existence des brigands, qui n'avoit d'autre réalité que celle que lui prêtoit la cabale infernale de cette horde de scélérats qui avoient juré de bouleverser l'Empire le plus florissant de l'Univers) ? Maintenant qu'il s'est écoulé près de trente ans depuis la mort de Louis XV. c'est peu dire que d'assurer qu'il y auroit de la déraison à en douter; je sens intimement que je suis dans une impuissance absolue de former un pareil doute. Quel est le moment, quelle est la personne, qui a produit en moi cette conviction irrésistible, contre la quelle je tenterois vainement de me roidir ? J'ai passé successivement du doute à la probabilité, de la probabilité à un certain degré d'assurance, ensuite à une persuasion plus ferme, et enfin à une démonstration invincible, qui me subjugue impérieusement, contre la quelle je n'ai plus aucun pouvoir. Cependant si un premier homme a pu me tromper, un second a pu me tromper de même, un troisieme le pouvoit tout aussi bien que le second. Il en est de même de tous ceux qui sont venus après. Aucun n'avoit pas plus de droit de subjuguer ma façon de penser, que chacun de ceux qui l'ont précédé, pris séparément. Comment s'est donc opéré ce passage ? Prodige inaccessible à tous les raffinemens de la métaphysique la plus déliée. Ces deux exemples aux quels je pourrois en joindre un grand nombre d'autres, suffiront pour

établir comme un principe incontestable, que dans l'ordre moral, on passe aux extrêmités les plus opposées, sans qu'il soit possible de distinguer les nuances par où l'on parvient de l'une à l'autre. J'observerai en passant que les mêmes nuances ont lieu dans l'ordre physique; qu'on passe ainsi du froid au chaud, des ténebres à la lumiere, d'un mouvement lent à un mouvement rapide, comme on l'observe dans les différentes parties d'un globe qui tourne sur son centre, &c.

Attachons nous particuliérement à la Morale proprement dite, qui nous présente le plus grand de tous les intérêts. Elle nous offre éternellement des gradations insensibles qui nous conduisent du bien au mal, du mal au bien, des actes en soi les plus indifférens au comble de la vertu ou de la scélératesse. Ceci demande des développemens.

Rien de plus innocent et de plus légitime que la tendresse d'une mere pour l'enfant qu'elle a porté neuf mois dans son sein. Du reste cet amour est sujet à des excès qui ne sont malheureusement que trop communs. Ce n'est d'abord qu'un sentiment raisonnable que l'Auteur de la nature a gravé dans son cœur. Mais il est rare qu'il ne dégénere bientôt en une affection condamnable. Il ne tarde pas à prendre une premiere teinte de passion, qui est bientôt suivie d'une nuance plus chargée. Si elle ne se tient en garde contre cette premiere impulsion, elle s'y laissera entraîner, au point

de n'être plus maîtresse d'elle-même. Cette nouvelle créature, l'objet naturel de ses complaisances, qui devoit la mettre dans l'occasion de pratiquer les plus excellentes vertus, deviendra pour elle une idole, exercera sur elle une tyrannie qui dégradera toutes les facultés de son ame, toutes les affections de son cœur. Cette mere idolâtre oubliera bientôt toutes les bienséances; elle détournera les yeux pour ne pas voir le Ciel, dont elle ne veut pas respecter les loix. Cet enfant est son Dieu, son tout. Elle est l'objet de la compassion ou de la dérision de ceux qui sont témoins de ses folies. On dira que j'outre les choses: mais ces excès, tout extravagans qu'ils paroissent, sont bien moins rares qu'on ne pense. De pareils égaremens, désavoués de la raison comme de la Religion, ne sont pas l'effet de quelques jours; ils ont leurs accroissemens imperceptibles. Ils commencent par quelques foiblesses à peine condamnables. Mais à mesure qu'on fournit par degrés un nouvel aliment à ce feu dévorant, il fait tous les jours de nouveaux ravages, et finit par un embrasement universel, qui n'épargne rien, qui consume tout, qui réduit en cendres tous les principes du devoir, de la décence. *Abyssus abyssum invocat.*

On me présente un verre de vin, fin et délicat. Par un esprit de sobriété, je pourrois m'abstenir de le boire. Les circonstances, l'honnêteté, la bienséance, l'esprit de société peuvent m'imposer le devoir de répondre à l'invi-

tation qu'on me fait. Je puis encore dans ce cas, par un principe de mortification chrétienne, renoncer intérieurement au plaisir qu'excite en moi cette liqueur délicieuse. Du reste, je ne suis obligé de faire ni l'un ni l'autre. Je bois, et je goûte le plaisir que j'ai à boire. Jusque-là, je suis exempt de tout reproche; et la Morale la plus sévere ne sauroit me condamner à juste titre. Un de ces hommes qui trouvent qu'il est plus commode de censurer que de payer d'exemple, s'avisa un jour de plaisanter S. François de Sales qui mangeoit une aile de perdrix. Le Saint lui répondit agréablement. Vous seriez dans une grande erreur, si vous vous imaginiez que Dieu n'a fait les perdrix que pour des serviteurs infidelles, qui ne cessent de l'offenser et de répondre à ses bienfaits par la plus noire ingratitude; il les a aussi faites pour ceux qui le craignent, qui l'aiment, et qui observent sa loi. Poursuivons; j'use, et j'use modérément d'une boisson, d'un aliment dont la saveur me plait. Je m'en permets l'usage, parce que Dieu ne me l'a pas interdit, et parce que j'y trouve une satisfaction raisonnable. Je me justifie cette jouissance, en faisant réflexion que dans l'ordre de la Providence, l'homme a communément besoin de goûter quelque sorte de plaisir, pour être plus disposé à l'accomplissement des devoirs de son état. Je sais qu'il y a des personnes appellées à une sainteté consommée, qui sont tout occupées à crucifier leur chair, à faire une

guerre continuelle à toutes leurs inclinations naturelles : mais je sais aussi que ce n'est pas là la voie commune. Dieu qui connoît mieux que nous le limon dont nous sommes formés, en tendre pere, condescend à notre foiblesse; il nous permet des jouissances, dont il voit que nous n'avons que trop besoin. Mais il voit en même temps que le fond inépuisable de corruption qui est en nous depuis notre dégradation, nous porte sans cesse à sortir des limites qu'il a préscrit dans sa sagesse à nos délassemens. L'homme le sait aussi ou devroit le savoir. Soit qu'il le sache, soit qu'il l'ignore, il ne lui est que trop ordinaire de ne pas se contenir dans les bornes que sa raison lui préscrit. Il se livre dans l'usage des alimens, et sur-tout de la boisson, à une sensualité, à une avidité, à une gloutonnerie, dont on voit peu d'exemples dans les animaux les plus stupides et les plus charnels. On ne voit presque jamais ceux-ci se livrer, comme l'homme esclave du démon de la gourmandise, à des excès capables de ruiner, d'altérer même les facultés de leur corps et de leur ame. Disons le à la honte de l'humanité, combien de gens de bonne chere, à force d'excès, arrivent à perdre le goût des alimens, à tomber dans un état d'abrutissement, à abréger leur vie? Mais qu'on ne croie pas qu'ils parviennent à une dégradation aussi déshonorante par une marche brusque et rapide. C'est encore ici par des nuances imperceptibles, qu'on passe d'un simple

goût à la sensualité, de la sensualité à une premiere ou seconde teinte de passion, et toujours par des degrés insensibles à un débordement plus que bestial. C'est ainsi que se vérifie tous les jours, le fameux proverbe des Anciens : *Nemo repente fit summus*, soit dans le bien, soit dans le mal.

Un Militaire, homme d'honneur et brave, est accusé d'une bassesse, d'une lâcheté. On impute à un Magistrat integre et de la plus grande probité, d'avoir vendu la justice. L'un et l'autre se ressentent vivement d'un pareil affront. Ils n'oublient rien pour se jusrifier ; et s'ils y réussissent pleinement, ils goûtent la satisfaction de se voir rétablis dans l'estime publique. Je défie le Moraliste le plus rigoureux de trouver à redire au plaisir qu'ils ont de voir leur innocence reconnue. Il est donc permis d'avoir une sorte de complaisance d'être bien dans l'opinion publique. Comment arrive-t-il donc que le Fils de Dieu condamne le Pharisien qui se complait de n'être pas aussi vicieux, d'être plus vertueux que le reste des hommes ? Y a-t-il une complaisance innocente, et une complaisance coupable ? Oui, assurément ; et c'est ce qu'il est aisé de concevoir, en revenant à nos nuances.

S'il n'étoit jamais permis de goûter aucune satisfaction de se voir estimé, il ne seroit pas permis d'accorder un signe de distinction à un soldat qui a donné des marques de bravoure. Dans une maison d'éducation, on ne pourroit

pas exciter l'émulation pour des éloges et des flétrissures. Il faut donc aussi établir une chaîne de nuances par où l'on passe d'une insensibilité stupide sur le bien et le mal qu'on peut penser et dire de nous, à un premier degré d'intérêt qu'on prend à l'opinion des hommes, ensuite à une crainte et un goût plus décidés pour le mépris et pour l'estime. Ce désir, cette complaisance d'être considéré prend des accroissemens plus ou moins rapides, plus ou moins d'énergie, selon la différence des personnes et des circonstances. Ces affections ne sont point répréhensibles, tant qu'elles sont renfermées dans de certaines bornes. Mais quel est le pas où elles commençent à prendre un caractere de passion? C'est encore ici exactement le cas des voleurs d'épingles. Quelle distance immense entre cet homme modérément sensible à l'honneur, et ce jeune freluquet tout paîtri de vanité, et cet ambitieux tout boursouflé d'orgueil, et cette femme qui s'érige en idole des autres et d'elle-même, qui dispute à Dieu l'encens qui fume devant ses autels. Placez entre ces deux extrêmes un intervalle aussi étendu qu'il vous plaira de l'imaginer; il sera toujours permis de concevoir une longue suite de nuances tellement insensibles qu'il est impossible de saisir le passage de l'une à l'autre.

Je donne un sou à un pauvre; il en ressent du plaisir, et je ne saurois le condamner. Je ne suis pas plus fondé à blâmer la satisfaction modérée que goûte cet émouleur qui voit croî-

tre son petit fond chaque jour. Je dois en dire autant de ce frippier, de ce marchand de détail, de ce négociant en grand. En général une sorte de plaisir dans la possession des richesses, n'a rien que d'innocent et de légitime : mais combien il est aisé et combien il est ordinaire de passer à une attache condamnable ! Et de la simple attache, il est bien rare qu'on n'arrive à cet excès d'avarice que l'Apôtre qualifie d'idolâtrie : *Avaritia quæ est idolorum servitus.* Nous retrouvons encore ici la suite de toutes les nuances d'attachemens. Les premiers sont innocens, les seconds sont simplement répréhensibles, les derniers sont des crimes. Le Saint-Homme Job étoit assurément un homme d'une vertu solide, un homme selon le cœur de Dieu ; cela n'empêcha qu'il ne fût sensiblement affligé de la perte de ses biens, comme de celle de ses enfans, de sa santé, de ses amis. Une attache modérée à ses biens, est tout aussi légitime, que celle qu'on a à sa famille, à la conservation de son corps, à sa vie même. Il est question de fixer le point rigoureux, où finit cette affection qui est permise, et où commence celle qui ne l'est pas. Mais c'est ce qu'il est rarement donné à l'homme de connoître. Ce principe incontestable dont nous avons tous les jours des exemples, a son application dans les impressions du plus impérieux de tous les sens.

Le cœur humain est une zone torride dans tous les climats en fait d'amour. Il n'est point

ou presque point d'homme, si complétement battu à froid, qui ne ressente plus ou moins les atteintes de ce feu terrible, plus actif que la soif de l'or, dont la puissance surpasse celle de la foudre, *potentius ictu fulmineo*. Du reste, l'attrait mutuel des deux sexes, est dans l'ordre de la Providence, a dit sagement l'immortel Pluche. Cette sympathie est très-innocente en elle-même. Mais gare les nuances. Les gradations sont si subtiles, et en même temps si rapides, qu'elles exposent à de continuelles illusions, à des dangers trop peu redoutés, à des crimes qu'on se dissimule, et aux chûtes les plus honteuses. Les ames les plus évangéliques ne sont pas plus à l'abri de ce genre de séductions, si elles ne vivent dans une défiance continuelle de l'ennemi qu'elles ont au dedans d'elles-mêmes. On impute souvent à l'esprit tentateur, ce qui n'est que l'effet de la propension naturelle du cœur et de l'infirmité de la chair. Les Saints l'ont bien compris; ces hommes, dont la conversation étoit dans le Ciel, et qui paroissoient n'avoir rien de terrestre, se tenoient sans cesse en garde, je ne dis pas seulement contre tout ce qui pouvoit faire la plus légere impression sur les sens, mais contre tout ce qui pouvoit y servir de disposition, tel qu'un attachement un peu trop naturel, une complaisance des agrémens de la figure, un certain amollissement du cœur. Le célebre Lanuza, dont la vie fut un tissu de miracles éclatans, tenoit les yeux fermés quand

il prêchoit à la grille. L'Angélique Louis de Gonzague, le Taumaturge de ces derniers temps, s'abstenoit de regarder sa propre mere en face. Ames charnelles, cette conduite vous étonne; c'est que vous ne comprenez pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu. *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.* Ces ames célestes étoient éclairées d'en haut; elles possédoient dans un degré éminent la science des *Nuances*, et entendoient bien autrement et tout autrement que nous l'oracle de l'Esprit Saint: celui qui méprise les petites choses, s'engagera par degrés, et sans s'en appercevoir dans les routes de l'iniquité. *Qui spernit modica, paullatim decidet.* Si je voyois un homme faire des miracles, et que je m'apperçusse qu'il ne s'arme pas de la plus grande défiance sur le point délicat, je le donnerois pour perdu. Ames confiantes, écoutez un trait de l'Histoire de l'Église, et tremblez. Un Confesseur de Jesus-Christ avoit bravé les tourmens et la fureur des Tyrans. Une personne du sexe dévot, par un élans de Religion et de charité s'empressa d'assister le captif réservé à de nouveaux supplices. Leurs entretiens étoient de la plus fine spiritualité, ils ne respiroient que la Morale la plus dégagée des sens. Une sensibilité un peu trop humaine commença à en affoiblir la pureté. Une sympathie naturelle se forma par degrés. Le penchant mutuel des deux cœurs se fortifia, toujours sous les apparences de la vertu.

Le résultat de ces nuances fines et multipliées fut qu'après avoir commencé par l'esprit, selon l'expression de l'Apôtre, ils finirent par la chair. A vous, dévotes raffinées, qui vous coëffez d'un Directeur, au point de ne pouvoir vous résoudre à vous en séparer, de ne voir que par ses yeux, de regarder toutes ses paroles comme autant d'oracles, jusqu'à préférer quelquefois ses décisions à celles de l'Église que Dieu a chargé de vous enseigner. Ce désordre est souvent encore plus funeste que celui qui conduit à des chûtes scandaleuses en fait de mœurs. Mais celui-là comme celui-ci prend ses accroissemens par les nuances, dont voici encore un exemple. J'ai vu un homme consacré à Dieu, d'un rang assez distingué, donner cavaliérement une claque sur les genoux d'une personne qui étoit loin d'être une beauté. Qui eût dit qu'une légéreté que le monde pardonne si aisément, pût tirer à conséquence, et avoit des suites fâcheuses? J'appris quelque temps après qu'il avoit porté le déshonneur dans une famille respectable.

Du reste, ce n'est pas seulement la crainte des nuances, qui engage les Saints à user de tant de circonspection et de réserve. Ils sont vivement pénétrés d'une maxime qu'établissent les Peres spirituels. Tout acte de vertu, augmente les lumieres de l'esprit et la sensibilité du cœur, pour la pratique du bien. Tout péché commis délibérement, quelque léger qu'il soit, obscurcit l'esprit, et endurcit le cœur,

en proportion de son degré de malice. Or ce dernier effet est produit d'une maniere plus spéciale par les impressions de l'amour sensuel. Et c'est ici un point extrêmement important, au quel je prie le lecteur de faire une attention particuliere. On verra l'usage que j'en ferai dans le grand sujet que je vais traiter. On s'apperçoit que je fais lentement les approches de la place, et que je tarde de m'avancer à la portée de la bombe et du canon: mais patience, nous arriverons; ce n'est pas sans raison, que je retarde ma marche. J'ai tant d'écueils à éviter! J'ai tant de besoin de disposer les esprits!

Deux personnes d'un sexe différent, se prennent d'affection; elles consentent à unir leur sort. Malheur aux deux époux, si un intérêt pécuniaire a seul présidé à leur union. Malheur encore, si les agrémens extérieurs de la figure, ont été le seul mobile, qui leur a fait prononcer le fatal, *oui*. C'est bien le cas de dire que l'hymen éteint le flambeau de l'amour. La sympathie des caracteres, les qualités de l'esprit et du cœur, et plus encore une conduite sage, réglée sur les grandes maximes de la Religion; tel est le fondement solide et durable d'une société qui ne doit finir qu'avec la vie. Qu'on me passe ce petit épisode; il pourra avoir son utilité. Quoiqu'il en soit, et quels que puissent être les motifs qui ont fait franchir le pas d'un engagement irrévocable, ce que je vais dire, sera toujours également vrai. Je respecte, com-

me je le dois, les droits de deux jeunes époux: mais je ne balance pas à dire qu'on se forme d'étranges illusions dans l'exercice de ces droits. On seroit dans une grande erreur, si l'on s'imaginoit que le passage de ce qui est permis à ce qui ne l'est pas, n'a point lieu parmi les personnes engagées dans le mariage. Il se glisse souvent dans la jouissance des privileges de cet état, des abus, et souvent des abus très-criminels. Un point aussi délicat et aussi critique, exige d'être traité avec une rare circonspection. On ne sauroit, ce semble, porter la réserve trop loin; d'un autre côte une retenue excessive a de graves inconvéniens, attendu que ceux qu'il s'agit d'éclairer, se plaisent à s'aveugler, et à adopter des principes également faux et funestes. S'il est dangereux de trop dire, il ne l'est pas moins de ne dire pas assez. Rousseau a dit au suicide: ne mets pas le feu à ta maison, pour t'épargner la peine de l'arranger. Je dois me dire à moi-même: Prends garde de mettre le feu à la maison de ton voisin, sous prétexte de vouloir l'arranger. Cependant je ne saurois voir d'un œil indifférent le désordre qui y régne. Rien n'est plus aisé que de lui ouvrir les yeux; l'embarras est de fixer la maniere, dont je dois m'y prendre, pour le faire sans danger. C'est proprement ici l'arbre de la science du bien et du mal; c'est en même temps l'arbre de vie et de mort. L'usage de son fruit peut opérer son salut ou sa perte. Tout occupé de cette grande vue, je m'étu-

dierai peu à mettre de la suite et de la liaison dans mes pensées. Un objet plus important absorbera toute mon attention.

Dans la route délicate et périlleuse où je vais m'engager, je ne puis rien faire de mieux que de prendre pour guide de mes premiers pas le Saint Évêque de Geneve François de Sales. On connoît la sagesse de ses principes, et la pureté de sa Morale. C'est sous sa dictée que je vais d'abord parler *. Il y a quelque ressemblance entre les voluptés du goût et celles du sixieme sens, quoique celles-ci à raison de leur véhémence brutale, soient les seules qu'on appelle plaisirs de la chair. J'expliquerai donc ce que je ne puis pas dire des unes, par ce que je dirai des autres.

1. Le manger est ordonné pour conserver les personnes. Or comme manger simplement pour nourrir et conserver la personne, est une bonne chose, sainte et commandée; ce qui dans le mariage a pour but la multiplication de l'espece humaine, est de même une bonne chose et très-sainte. Car c'est la fin principale de cet état.

2. Manger, non point uniquement pour conserver la vie, mais pour entretenir les rapports de la société, et se prêter à la condescendance que nous nous devons les uns aux autres, c'est une chose très-juste et très-honnête. De même

* *Introduction à la Vie dévote.*

la mutuelle et réciproque satisfaction des personnes engagées dans le mariage, est légitime; elle impose même une vraie obligation, que l'Apôtre appelle *devoir*: mais devoir si stricte qu'il ne veut pas que l'une des parties puisse s'en exempter sans le libre consentement de l'autre, pas même sous prétexte de dévotion; bien moins encore par caprice, par dédain, par des saillies d'humeur et de ressentiment. Les refus déraisonnables en cette matiere, sont communément des péchés très-griefs.

3. Comme ceux qui mangent par un esprit de société, doivent manger librement, d'un air aisé et naturel, sans laisser appercevoir de la contrainte; le devoir nuptial doit de même être toujours rendu fidellement, franchement, quand même on n'auroit pas l'espérance de se voir revivre dans un autre soi-même.

4. Manger, non point par les deux motifs que nous avons indiqué, mais simplement pour contenter l'appétit, est une chose supportable, mais non pas pourtant louable. Car le simple plaisir de l'appétit sensuel, est un objet insuffisant pour rendre une action louable; c'est bien assez qu'elle soit supportable. (Je prends la parole un moment pour observer qu'il y a un moyen de rendre cette même action vertueuse, en se disant à soi-même: je me livre aux impulsions de la nature, en buvant une liqueur agréable, en écoutant un concert; cette satisfaction que je goûte, me rend plus dispôt à remplir mes devoirs, à supporter les peines

de la vie; je me la permets, dans la disposition d'y renoncer, si Dieu me l'interdisoit, &c. Notre Saint ne fait point ici l'application de ce qu'il vient de dire : mais elle est si simple et si naturelle, que je ne suis point surpris qu'il s'en soit dispensé. Il peut se faire du reste que ce soit l'effet d'une simple distraction. Quoiqu'il en soit, continuons à l'entendre).

5. Manger, non point simplement avec appétit, mais avec excès et déréglement, c'est une chose plus ou moins blâmable, selon que l'excès est plus grand ou plus petit. Or l'excès dans le manger ne consiste pas seulement dans la trop grande quantité, mais aussi dans la façon et la maniere de manger. (Ceci demande une explication et un développement que le Saint n'a pas mis, et que nous donnerons avant de finir; il passe tout de suite à un point capital).

6. Le commerce nuptial, qui est si juste, si saint, si recommandable, si utile à la Société, est néanmoins en certains cas dangereux à ceux qui le pratiquent. Quelquefois il les souille et les dégrade par des péchés véniels, comme il arrive par les simples excès; et quelquefois il donne la mort à leur ame par des péchés griefs; ce qui a lieu lorsque l'ordre établi pour la propagation de l'espece est interverti et violé. Selon qu'on s'égare plus ou moins de cet ordre, les péchés sont plus ou moins exécrables, mais toujours mortels. Car comme c'est là la premiere et la principale fin du mariage, on

ne peut jamais se départir de l'orde qu'elle requiert, quoiqu'il ne puisse pas avoir son effet par quelque accident, comme la stérilité, ou une grossesse avancée. Le commerce nuptial ne laisse pas d'être juste et saint dans ces circonstances, pourvu qu'on ne s'ecarte pas des regles ordinaires. C'est en s'en éloignant que l'infame Onam commettoit un crime que l'Écriture appelle, action détestable.

7. C'est donner des marques d'un esprit vilain, abject, infame, que de penser aux viandes et à la mangeaille avant le temps du repas; et encore plus, quand après on s'amuse au plaisir qu'on a pris à manger, s'y entretenant par ses pensées et par ses paroles, et veautrant son esprit dans le souvenir de la volupté que l'on a eü en avalant les morceaux. Les gens d'honneur ne pensent à la table que pendant qu'ils y sont assis. J'ai copié fidellement ses expressions qui ne peignent pas mal ces gloutons qui n'ont d'autre Dieu que leur ventre, *quorum Deus venter est.* Elles nous conviennent plus ou moins, à mesure que nous ressemblons plus ou moins à ces pourceaux d'Épicure. C'est encore ici le cas des nuances, dont je fais un si grand usage dans le sujet que je traite. Chacun y prendra la place qui lui est propre, s'il sait se rendre justice. Mais combien il est aisé de se méconnoître et de se faire illusion! Je ne trouve en cet endroit aucune application, aucun parallele avec les sensualités de l'amour. Cela étoit peu néces-

saire; la chose parle d'elle-même. Le Saint se borne à inviter les gens mariés, à ne point demeurer engagés d'affection aux voluptés que leur état leur a permis, à s'en laver après le cœur, à s'en purifier au plutôt, pour pratiquer ensuite avec une pleine liberté d'esprit, les autres actions plus pures et plus relevées. Ce sont ses termes propres. Il finit par ces paroles remarquables : je pense avoir dit tout ce que je voulois dire, et fait entendre sans le dire, ce que je ne voulois pas dire. Je ne dois pas omettre une de ses belles pensées, qui aura son usage, dans ce qui doit suivre, dont le fond est que, quand on n'use pas modérément des plaisirs des sens, notre ame douée de la raison et faite à l'image de Dieu, devient une ame brutale et bestiale).

Ce grand Directeur me laisse ici, et m'abandonne à mes propres réflexions. Cependant la matiere qu'il a traité n'est pas encore épuisée. Les pensées détachées que je vais ajouter, pourront être considérées comme une sorte de commentaire de ce qu'il a dit sur ce sujet. Je m'attacherai principalement à développer et à mettre dans tout son jour sa derniere pensée. C'est là le grand objet que j'ai eu très-principalement en vue, dans les détails où je suis entré sur la nature des nuances.

On trouvera peut-être que j'ai trop insisté sur ce genre de Métaphysique morale. Quant à moi, je suis si persuadé que je n'ai rien dit de trop, que je n'hésite pas à y revenir en-

core, dans la ferme confiance de parvenir plus sûrement au but que je me propose.

Je me défie tellement des dispositions de ceux que j'ai à instruire et à persuader, que je ne croirai jamais trop multiplier mes moyens.

Les personnes spirituelles qui s'adonnent solidement à la pureté de cœur, les vrais Philosophes même qui s'étudient sérieusement à se connoître, en faisant de fréquens retours sur eux-mêmes, savent assez communément distinguer les affections de l'ame qui sont pures et innocentes, de celles qui ont un caractere de passion : mais pour qu'ils y réussissent, il faut pour l'ordinaire que les nuances par où l'on passe des unes aux autres soient multipliées à un certain point. Car lorsqu'elles ne sont séparées que par des intervalles assez courts, il est mal aisé à la philosophie, à la dévotion même de ne pas s'y méprendre ; on est exposé à prendre pour indifférent ce qui ne l'est pas, pour vertueux même ce qui est vicieux.

Ceux qui vivent dans la dissipation, ou qui sont animés de quelque passion, prennent le change, d'une maniere bien plus marquée. Une vengeance devient la poursuite d'un droit légitime ; une saillie d'humeur, d'impatience, de colere même devient l'amour de l'ordre. Un dégoût du monde, un esprit de retraite, n'est quelquefois qu'un dépit de se voir négligé. On croit quelquefois rendre gloire à Dieu, par des dévotions singulieres et bizarres ; dans la réalité on cherche à se faire remarquer, et l'on

BIBLIOTECA N.A.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

s'ennuie de ce qui nous confond dans la foule. Certains esprits inquiets, turbulens, entreprenans ont éternellement dans la bouche le mot du bien public; qu'on les examine un peu de près, on trouvera qu'ils se cherchent eux-mêmes; l'intérêt personnel est leur grand et unique mobile. Ici c'est Diogene qui censure le faste de Platon, en donnant dans une autre sorte de faste. Là c'est Luther qui cache aux autres et peut-être à lui-même son orgueil et sa lubricité sous un esprit de réforme. Que prétendoient nos Philosophes en entreprenant de retrancher les abus? Ils vouloient parvenir, et devenir des hommes importans. En déclarant la guerre à Dieu et à ses Saints, ils n'avoient, disoient-ils, d'autre vue que de détruire la superstition et le fanatisme. S'ils étoient moins aveuglés, ils s'appercevroient qu'ils ne cherchent qu'à se roidir contre les frayeurs que leur cause l'attente du jugement rigoureux au quel ils voudroient se soustraire. C'est ainsi que le vice rend hommage à la vertu, en se parant de sa livrée. On ne se contente pas d'en imposer aux autres, on cherche à se faire illusion à soi-même; et le plus souvent on y réussit. Qu'est-ce que tout celà? C'est la confusion des nuances.

Mais si les passions ordinaires nous présentent le simulacre de tant de fausses vertus; si elles érigent en idoles des vices assez grossiers, que sera-ce de l'aveuglement où nous précipitent les fureurs de l'amour, la plus impérieuse

de toutes les passions ? J'ai à dissiper des ténebres cent fois plus épaisses que celles de l'Égypte ; et j'ai à peine une lueur d'espérance d'y réussir. Qu'on ne s'étonne donc pas des efforts multipliés que je fais pour y parvenir. Le grand mal est que le cœur est de la partie. Je puis bien convaincre : mais il me sera difficilement donné de persuader. L'homme, depuis sa dégradation, est tellement esclave des sens, tellement enfoncé dans la matiere, qu'il est très-mal aisé de le ramener à des idées raisonnables. Poursuivons cependant.

Nous avons vu comment une tendre mere, un homme de bonne chere, une personne sensible à l'honneur, à la perte de ses biens, à l'amitié, passe d'un goût, d'un sentiment raisonnable et innocent, à un attachement répréhensible, à une affection criminelle. On peut et on doit faire l'application de cette gradation aux sentimens et aux plaisirs de l'amour ; avec cette différence cependant, que le penchant violent qui porte l'homme à la lubricité, est si tyrannique, que s'il ne se tient extrêmement en garde, il lui fait franchir brusquement toutes les bornes, et le précipite bientôt en l'abrutissant, dans un désordre bestial. Ici les extrêmes sont prodigieusement différens ; et l'intervalle immense qui les sépare, est souvent parcouru avec la célérité de l'éclair.

On seroit dans une grande erreur, si l'on croyoit que les excès et les ravages en ce genre n'ont lieu que dans les amours illégitimes. Les

personnes engagées dans le mariage doivent savoir qu'elles péchent plus ou moins griévement, à mesure qu'elles s'écartent plus ou moins de cette modération que la raison comme la Religion leur prescrit dans la jouissance des plaisirs propres de leur état. Des ames toutes charnelles auront de la peine à concevoir en quoi consiste cette modération. Je pourrois me contenter de leur dire avec le Prophete Roi : La lumiere est sortie du milieu des ténebres, et s'est fait voir à ceux qui ont le cœur droit : *Exortum est in tenebris lumen rectis corde.* Celui qui désire sincérement de connoître ses devoirs, n'est jamais dans le cas de se plaindre qu'il les ignore. Cependant comme les cœurs sont généralement assez mal disposés, pour se faire de faux principes, qui en les rendant quelquefois moins coupables, ne les justifient jamais pleinement, essayons de les éclairer, et de leur présenter le flambeau de la vérité. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons tiré du Livre d'or du Saint Évêque de Geneve. Nous y ajouterons quelques réflexions par maniere de supplément.

Ce n'est pas sans raison que nous avons si fort insisté sur la théorie des nuances dans le bien et le mal moral, sur la maniere dont on passe par des gradations insensibles de l'un à l'autre. Cette théorie est ici particuliérement de mise. Après tout ce qui a été dit, on n'aura pas de la peine à concevoir, comme quoi d'une satisfaction, d'une complaisance modérée dans

les actions les plus légitimes, on peut se porter à une affection, qui commence à avoir un caractere de passion, et qui finit par dégénérer en un abrutissement, en une brutalité des plus condamnables. On aura de la peine à m'entendre; peut-être ne m'entends-je pas bien moi-même. Je sens parfaitement que sur un sujet aussi critique et aussi délicat, mon autorité est d'un bien petit poids; et je consens qu'on n'y ait aucun égard. Je vais parler un langage tout autrement imposant.

Loin d'ici, faux Sages, qui vous faites une gloire de vous ranger parmi les pourceaux d'Épicure, qui en vous efforçant de matérialiser vos ames, formées à l'image de Dieu, vous enfoncez dans une fange et une boue tout autrement honteuse que celle où vous vous condamnez. J'adresse la parole à vous, qui respectez la Religion de vos peres, et qui croyez à la Révélation. C'est l'Esprit Saint qui va vous faire entendre sa voix. La fille de Raguel épousa successivement sept hommes, qui furent tous étrangles par le diable, la premiere nuit des noces. L'Ange Raphael rassura le jeune Tobie, à qui il l'a proposa pour épouse, en lui disant: le démon n'a de pouvoir que sur ceux qui s'engagent dans le mariage, de maniere à exclure Dieu de leur esprit et de leur cœur, et qui s'abandonnent aveuglément et brutalement à leur passion, comme le cheval et le mulet, qui sont dépourvus de raison; *sicut equus et mulus quibus non est intellectus.* Rien

assurément n'est plus capable d'établir la réalité des nuances dont j'ai voulu faire l'application. Celles-ci sont successivement louables, indifférentes, repréhensibles, criminelles.

Si l'exercice des droits légitimes de l'état conjugal étoit communément exempt de reproche, pourquoi l'Ancienne et la Nouvelle Loi auroient-elles ordonné aux femmes relevées de couche, d'aller se purifier dans le temple du Seigneur? Je demanderois encore pourquoi on lit dans les Écritures, que ceux qui ne se sont pas souillés avec les femmes, *qui se non inquinaverunt cum mulieribus*, sont les seuls qui suivent l'Agneau, par tout où il va; pourquoi David et ses compagnons pouvoient avoir besoin de se purifier, pour manger licitement les pains de proposition. Tout cela s'explique en disant que dans les actions les plus légitimes, on peut s'abandonner à des sentimens, à des affections désordonnées, indignes, je ne dis pas seulement d'un chrétien, mais d'une ame raisonnable. Nous ajouterons une réflexion importante, et qui malheureusement n'est que trop fondée. C'est donc dans des dispositions raisonnables, et en quelque sorte religieuses, que l'on doit se prêter aux douceurs d'un état que Dieu a élevé à l'auguste caractere de Sacrement de la Loi de grace; *Lex Domini immaculata.* Mais comment peut-on attendre cet esprit de décence et de réserve d'une liaison contractée dans des noces licencieuses, où l'on passe du pied de l'autel à des festins marqués au coin

de la lubricité et de la crapule, à des danses où le démon d'impureté dévoile tous ses artifices pour allumer les feux les plus criminels, où les nudités les plus scandaleuses, les discours les plus obscenes se disputent la funeste gloire de commencer ou de consommer la corruption des cœurs ? C'est là que de nouveaux époux font le premier apprentissage de la licence, de l'impudeur, du libertinage, du désordre. De là ces ménages désastreux, ces divorces si communs parmi nous, et si rares parmi nos aïeux. De là ces enfans condamnés en naissant à la caducité de la vieillesse la plus avancée. De là ces cadavres ambulans, pourris jusqu'à la moëlle des os, et qui finissent par tomber en lambeaux. Après cela, sera-t-on encore reçu à parler de la sainteté du lit nuptial ?

Je croyois avoir fini : mais je dois encore m'élever contre un désordre, d'autant plus funeste, qu'on est communément bien loin d'en reconnoître toute la malice. Il a son siége uniquement dans le cœur ; il est indépendant de l'empire des sens, qui pourtant peut en être la premiere source. Un seul exemple suffira pour en donner une idée. Je le tire de la vie de Sainte Marguerite de Cortone ; cette illustre pénitence, qui apprend aux esclaves du démon de l'impureté, que dans quelque abyme qu'on se trouve plongé, on peut avec le secours d'en haut, s'élever, par un sincere retour vers Dieu, à la sainteté la plus sublime. Voici le trait qui fait à mon sujet, et dont je n'omettrai pas pour

de justes motifs, certains détails qui y paroissent étrangers.

Une Dame vivoit à Cortone, dans une opinion de vertu non commune. Elle étoit fort tranquille sur sa vie passée, dans la persuasion qu'elle s'étoit lavée de tous ses péchés par le Sacrement de Pénitence avant de s'adonner à une vie retirée et dévote. Un jour que la Sainte prioit pour sa persévérance, Dieu lui fit connoître l'état de l'intérieur de cette ame abusée, où il lui montra un grand nombre de fautes grieves dont elle ne s'étoit jamais accusée. Marguerite dit par ordre de Dieu au Confesseur de la Dame, qu'elle devoit se confesser et déclarer qu'avant la célébration de son mariage, elle avoit eu une affection désordonnée pour son futur époux, qu'elle avoit sollicité avec un désir trop immodéré, et avec anxiété, de lui être uni le plutôt possible. Qu'elle devoit se reconnoître coupable, d'avoir excédé particuliérement avant la noce dans les parures de sa tête et de son corps, et d'avoir trop abandonné son cœur à la joie, en allant au pied de l'autel, et voyant accompli ce qu'elle avoit si ardemment désiré. De maniere que cet excès, ces transports d'alégresse lui firent entiérement oublier Dieu, au point qu'elle n'avoit plus aucun goût pour les choses qui regardent son service; le goût de son ame s'étant altéré par l'affection démésurée qu'elle avoit pour son nouvel époux. Qu'elle devoit de plus se confesser des regards désordonnés,

des attouchemens, et des paroles trop affectueuses, et immodestes qu'elle s'étoit permis avec lui, particuliérement dans certains jours spécialement consacrés à Dieu. Qu'il en étoit de même du désir excessif dont son cœur étoit consumé, lorsqu'elle se trouvoit quelquefois éloignée de lui. Qu'elle devoit encore s'accuser d'être allée une fois au palais du Podestat, avec un certain sentiment de vanité d'être réputée plus belle que toutes les autres Dames de l'endroit, d'avoir de plus été trop avide des choses humaines, de l'impureté de ses intentions dans la visite des Églises, dans la fréquentation des Sacremens dont elle s'approchoit sans une suffisante préparation. Quelle devoit ne pas omettre l'appétit déréglé des alimens, sa dureté et son avarice envers les pauvres; la vaine dépense de tant d'argent, acquis plusieurs fois par son mari par des voies injustes. Qu'elle a encore à se reprocher des partialités injustes, des paroles injurieuses, dites dans la colere, aux gens de service, et particuliérement les grandes profusions, pour le luxe et pour parer son corps, négligéant de secourir des parens de son mari, fort pauvres. Qu'outre cela elle doit s'accuser d'avoir déprisé les autres Dames, sur la beauté, les graces, la noblesse, prétendant l'emporter sur elles, à tous ces égards; d'avoir été portée à en dire du mal, et à taire le bien qu'elles faisoient; d'avoir babillé dans les Églises, censuré la maniere d'annoncer la parole de Dieu; d'avoir toute sa vie pratiqué

la vertu par des motifs purement humains, d'avoir écouté avec une maligne complaisance le récit des fautes de ses sœurs ; de la hauteur avec la quelle elle traitoit les gens qui la servoient, exigeant d'eux une soumission d'esclaves ; d'avoir employé beaucoup de temps à se regarder au miroir ; d'avoir été jalouse de celles qui étoient mieux partagées de avantages de la figure ; d'avoir été insensible aux disgraces des autres, et d'avoir ressenti trop vivement les siennes propres ; du mépris qu'elle avoit des personnes d'une condition médiocre, dédaignant de se familiariser avec elles. Ce sont là les principaux griefs dont cette fausse dévote ne s'étoit jamais confessée. Dieu la fit inviter à en faire l'examen et une déclaration sincere et entiere ; en l'assurant qu'il lui auroit accordé une lumiere particuliere pour lui faire connoître tous les égaremens de sa vie. Mais il révéla en même temps à S. Marguerite, que cette ame ingrate ne retireroit pas tout le profit qu'elle devroit, de cette rare faveur que les prieres de la Sainte lui avoient obtenue.

OBSERVATIONS.

On ne trouvera pas dans toute la Biographie, une Histoire plus authentique que celle de S. Marguerite de Cortone ; on en trouvera peu qui le soient autant. Pour en être pleinement convaincu, il suffit de lire la courte Préface de l'Edition Italienne de 1782 à Biella en Pié-

mont. Cette vie a été tirée des procès verbaux pour la canonisation de la Sainte, par le Vénérable François Marchese, et insérée dans les Actes des Saints par Bollandus. On voit dès-lors le fond que l'on peut faire sur l'anecdote que nous venons de rapporter. Elle fournit un grand sujet de réflexions à ces personnes qui font une profession particuliere de dévotion, et qui ne sont pas toujours assez en garde contre les illusions de l'amour propre, contre les surprises d'une vanité raffinée, contre l'aveuglement même d'un fond d'orgueil, qui nous a été transmis par notre premiere pere, et dont nous avons tant de peine à nous défaire. Nous y puiserons nous-mêmes des observations importantes, relatives à notre sujet.

Saint Paul exhortoit les maris à aimer leurs femmes, et les femmes à aimer leurs maris : cependant Dieu condamne hautement et qualifie de péché grief l'amour que la Dame illuminée avoit eu pour le sien. Cela s'explique très-naturellement par le moyen des nuances. La premiere connoissance que la Dame eut de son futur époux, a pu faire naître en elle une inclination très-modérée et très-innocente. Ce premier sentiment prit des accroissemens peut-être d'abord insensibles : mais c'étoit un feu qui couvoit sous la cendre, et qui ne tarda pas à causer un embrasement et enfin un incendie. En fait d'amour, on parcourt quelquefois, il est vrai, des intervalles immenses dans un clein d'œil, mais souvement on y marche

à pas lents par des gradations imperceptibles. Dans les deux cas on apperçoit toujours une différence énorme entre les premieres et les dernieres affections de notre prétendue dévote.

Selon ce que rapporte l'histoire, elle étoit fort satisfaite de sa personne, et n'avoit aucune inquiétude sur les excès qui avoient précédé son veuvage. Cette illusion est commune à ceux qui deviennent étrangement différens d'eux-mêmes par degrés insensibles.

Cette multitude de vices qui la souilloient dans le temps de ses grands excès, n'a rien qui doive étonner. Ils se tiennent tous par la main. Il suffit que le cœur devienne esclave d'une seule passion, pour que toutes les autres y trouvent entrée; ce sont les sept démons de l'Évangile. Une vertu de même possédée à un certain degré, est constamment accompagnée de toutes les autres, qui lui font une sorte de cortege. Un homme foncièrement vicieux sur un point, ne manque pas de l'être sur un grand nombre d'autres. Qu'on se rappelle à ce sujet la belle pensée de Rousseau de Geneve sur deux jeunes hommes dont l'un a une pureté de mœurs angéliques, et l'autre est esclave du démon de l'impureté.

Je ne condamne pas les désirs, l'empressement, le goût d'une jeune personne pour un établissement, lors même que ces sentimens ont leur principale source dans les qualités de l'esprit et du corps de celui à qui elle doit se lier; pourvu que ces affections soient modérées, qu'elles ne

prennent pas un caractere de passion. Comme les nuances par où l'on passe de l'une à l'autre de ces deux dispositions sont mal aisées à saisir, sur-tout par les jeunes gens, je leur indiquerai un moyen facile et assuré de démêler les replis les plus secrets de leur cœur; et ceci peut servir de regle à toutes sortes de personnes, dans quelque disposition qu'elles se trouvent, et dans toutes les vicissitudes de la vie.

Vous désirez savoir si les sentimens qui vous animent, sont conformes à la raison et à l'esprit de Dieu, ou s'ils sont l'effet de quelque passion condamnable. Rappellez vous la parole de notre Divin Maître. Un bon arbre porte de bons fruits, un mauvais arbre en porte de mauvais. Si les affections qui vous animent, produisent en vous l'inquiétude, le trouble, la haine, la jalousie; si elles portent le désordre dans vos discours, dans vos actions, si elles vous font négliger vos devoirs, commettre des injustices, &c. tenez pour assure qu'elles ont une teinte de passion plus ou moins forte, selon la mesure de leurs mauvais effets. Si ce qui les contrarie, ne donne point atteinte à la paix de votre ame, si vous vous soumettez sans peine aux dispositions de la Providence; si elles ne diminuent pas votre ferveur dans le service de Dieu, &c. rassurez vous; elles n'ont rien qui doive vous allarmer; votre cœur est exempt de passion. Mais soyez dans la plus grande attention, pour n'être pas dupe de vous-même. L'amour propre est un ennemi

bien subtil, rempli de ruses et d'artifices; et il réussira aisément à vous tromper, si vous n'êtes sans cesse sur vos gardes, et si vous ne rentrez souvent en vous-même.

Une heureuse rencontre que je regarde comme un trait de la Divine Providence, m'a fait tomber aujourd'hui même, sous la main l'abrégé de la Vie de Léonard Lessius, également célebre par sa vaste érudition et par son éminente sainteté. Ce Théologien habile aux approches de la mort, craignoit beaucoup les peines du Purgatoire. On cherchoit à le rassurer et à le consoler. Il répondit en pleurant: Nous commettons un très-grand nombre de manquemens, sans nous en faire un scrupule; comme de se laisser vaincre quelque peu à la sensualité dans le manger; de se complaire d'une petite *gloriole*, pour quelque chose qu'on a bien fait; de flatter l'amour propre dans mille autres petites choses; de seconder la paresse, &c. Et qui est-ce qui a une vraie douleur de tout cela, et de mille autres défauts, dont on ne fait aucun cas? Assurément ce Docteur sage et éclairé ne prétendoit pas condamner un plaisir modéré qu'on goûte dans l'usage des alimens; une satisfaction raisonnable qu'on ressent du succès d'une entreprise. Il jugeoit sans doute qu'il étoit permis de se refuser à certaines gênes, certaines fatigues qui ne sont pas d'un devoir stricte. Pour entrer dans sa pensée, il faut donc recourir à la chaîne des nuances, telle que nous l'avons établie.

Pour quoi le Fils de Dieu, la Mere de Dieu, le Disciple bien aimé, Jean Baptiste le plus grand des hommes ont été vierges ? Parce que Dieu n'a pas voulu intervertir l'ordre de la nature dégradée, et que dans cet état d'avilissement les affections de l'amour physique tendent essentiellement à obscurcir les lumieres de l'esprit, à ravaler les penchans du cœur, à matérialiser l'un et l'autre, à leur faire perdre de vue leur origine toute céleste; à les rapprocher de l'instinct bestial des animaux les plus stupides. C'est un attachement excessif pour les femmes qui fit du plus sage des hommes, un apostat et un idolâtre. La nuance de sa passion étoit à une distance immense de celles qui n'ont rien que d'innocent. *His copulatus est Salomon ardentissimo amore. Cùmque jam esset senex, depravatum est cor ejus per mulieres.*

Ce n'est pas au reste que la puissance de la grace, n'arrive quelquefois à surmonter les obstacles qui empêchent l'homme de recouvrer une partie de sa dignité primitive, de rafraîchir à un certain point les traits qui annonçoient qu'il étoit formé à l'image de Dieu. On lit dans les lettres du Pere Surin, qu'une Dame dans le temps de ses grossesses et de ses couches, étoit élevée à un degré sublime de sainteté, où les Paul et les Antoine ne sont peut-être pas arrivés dans leurs déserts. Mais ce sont là des prodiges si rares et si surprenans qu'on peut les mettre de pair avec

celui des trois enfans dans la fournaise de Babylone.

Concluons par la belle parole de S. Paul : Le temps est court ; que ceux qui ont des femmes, soient par le détachement de leur cœur, comme s'ils n'en avoient pas ; car la figure de ce monde passe. *Qui habent uxores, tamquam non habentes sint : præterit enim figura hujus mundi.*

La doctrine que je viens d'établir, pourra paroître étrange à la plupart de mes lecteurs. C'est ainsi que se vérifiera l'oracle de l'Esprit Saint : le nombre des insensés est infini. *Infinitus est stultorum numerus.* Pour le diminuer, autant qu'il est permis de l'espérer, je m'appuierai de l'autorité du plus grand de nos Orateurs. Je parlerai d'abord de l'amour criminel, et ensuite des excès où l'on s'abandonne dans l'usage de l'amour le plus légitime. L'un et l'autre entreront également dans mon sujet.

L'esprit et le cœur de l'impudique présentent une image parfaite de l'enfer. L'Ecriture assigne quatre caracteres aux tourmens qu'on y endure ; les ténebres et l'obscurité au milieu d'un feu dévorant ; la confusion et le désordre dans le séjour de toutes les miseres ; l'esclavage et la servitude du démon ; le ver rongeur d'une conscience cruellement déchirée. Or tel est le tableau effrayant que l'impureté nous présente dans cette vie même. Il n'y a point de péché qui jette l'homme dans un plus profond aveuglement d'esprit, qui l'engage dans

des désordres plus funestes, qui le captive davantage sous l'empire du démon, qui forme dans son cœur un ver rongeur plus insupportable et plus cruel.

Quand l'homme se laisse emporter à l'ambition, il peche en ange. Quand il s'incombe à l'avarice, il péche en homme. Quand il s'abandonne aux sales plaisirs des sens, il peche en bête. Il n'a plus les lumieres de l'esprit qui le distinguent de la bête. Il se ravale même au dessous des bêtes, en se livrant à des excès contre nature qui leur sont inconnus. La raison n'a plus aucun empire sur lui; un instinct brutal est son unique mobile. Il perd la connoissance de soi-même, la connoissance de son propre péché, la connoissance de Dieu.

Le désordre qui regne dans l'enfer, regne également dans l'impudique. L'esprit de l'homme, qui est fait pour commander, se laisse lui-même gouverner par les sens. Ce premier désordre a comme une liaison nécessaire avec tous les autres, avec tous les vices, qui lui font une sorte de cortege. De là l'homicide répand le sang humain; la perfidie prépare les poisons; la calomnie n'épargne rien; l'injustice ne connoît point de frein; le parjure trompe; le prodigue dissipe; le sacrilege ne respecte rien. Voilà la pompe infernale de cette infame passion.

A l'aveuglement et au désordre, l'impureté ajoute encore l'esclavage. Il n'y a point de péché qui charge l'homme de chaînes plus dures

et plus pesantes. Tel est le triste état où S. Augustin gémit si long-temps. Ce grand homme soupiroit de se voir esclave de sa passion ; Hé quoi, se disoit-il, seras-tu donc toujours maîtrisé par une aveugle concupiscence, et dominé par les sens ? Demeureras-tu toujours plongé dans d'infames plaisirs ? Encore, si tu conservois quelque empire sur ta cupidité ; mais que la chair te gouverne ; qu'elle ne te donne aucune treve, aucun relâche : ah c'est porter dans toi-même un enfer, puisque c'est y porter un démon qui sans cesse te fait éprouver la plus impérieuse et la plus cruelle tyrannie.

De là le ver de conscience et le trouble. Le voluptueux veut se satisfaire, et cherche un repos qu'il ne peut trouver ; et d'où pourroit-il l'espérer ? Trouble du côté de Dieu que l'impudique envisage comme le Juge de ses actions et de sa vie. Il n'y a point de péché, sur le quel il lui soit plus difficile de se flatter et de se former une fausse conscience. De là point de péché que le remords suive de plus près, et qui de sa nature, soit plus incompatible avec le repos et la tranquillité de l'ame. Ce péché est trop grossier pour être susceptible des illusions d'une conscience erronnée. A peine l'impudique a-t-il goûté le fruit de son crime qu'il en éprouve l'amertume. A peine a-t-il accordé à ses sens ce que la loi de Dieu lui défend, qu'il demeure interdit, confus, livré à son propre péché, qui devient son supplice et son tourment.

On ne manquera pas de demander quel rapport une peinture si hideuse et si effrayante peut avoir avec le sujet que je traite. Il est juste de satisfaire à cette question. L'homme le plus débauché, généralement parlant, ne parvient à l'excès du désordre, que par une chaîne immense de nuances, dont on ne parvient à saisir les différences, que quand elles sont séparées par des intervalles considérables. Lorsque ces nuances se suivent de près, elles s'identifient en quelque sorte; et l'on réussit mal aisément à s'appercevoir que tous les jours on devient différent de soi-même; qu'à chaque pas on s'enfonce plus avant dans l'abyme. Cette marche quoique insensible, n'en est ni moins réelle, ni moins rapide. La passion de l'amour exerce un tel empire sur le cœur de l'homme, qu'il lui fait franchir des espaces immenses en peu de temps.

Ce que nous disons de l'amour criminel, peut s'appliquer avec une juste proportion à l'usage de l'amour le plus légitime, qui cesse bientôt de l'être, si l'on ne se roidit sans cesse contre la tyrannie des sens, qui de sa nature tend à aveugler l'esprit et à dépraver le cœur. Ici le danger est même plus grand, puisqu'on arrive à se justifier une infinité de choses que la lumiere naturelle, qu'une raison épurée condamne hautement.

Je ne sais si je réussirai à me bien faire entendre. Suivez l'impudique pas à pas, dans toutes les démarches qui le conduisent des

écarts les plus légers et les plus pardonnables, jusqu'aux excès les plus révoltans, et au fond du précipice. Ensuite, autant qu'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, (l'Esprit Saint nous avertit que les unes et les autres ont souvent les mêmes suites) formez un parallele, entre les progrès de ses égaremens, et de ceux d'un jeune ou d'une jeune mariée. Vous verrez communément qu'ils se démentent les uns et les autres pas des gradations. Cette jeune fille, attachée à la ceinture de sa mere, étoit un ange terrestre, par la pureté de ses affections, par les sentimens de piété qui animoient toute sa conduite. A peine engagée dans le mariage, elle n'est plus rien de ce qu'elle étoit. *Quomodo obscuratum est aurum?* Qu'est devenue cette sensibilité pour les choses de Dieu, cette modération dans l'usage innocent des plaisirs honnêtes, cette délicatesse pour la décence, cet éloignement des divertissemens profanes.... Mille circonstances concourent à cette étrange métamorphose. Mais c'est ici sur-tout que s'exécute la terrible menace du Dieu de toute pureté : *Non permanebit in eo spiritus meus, quia caro est.* Deux jeunes époux, imitateurs des gendres de Raguel, devenus charnels à l'excès, détournent les yeux pour ne pas voir le Ciel ; ils oublient Dieu, ils s'oublient eux-mêmes, et cet oubli les conduit à celui de tous les principes, de tous les devoirs ; *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.*

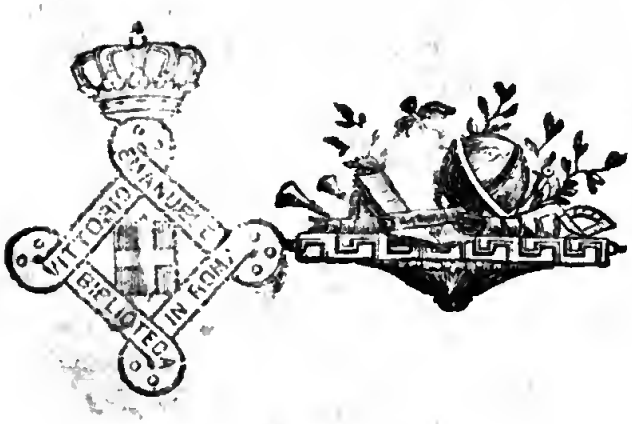
DE L'AMOUR

PLATONIQUE

PAR

M. L'ABBÉ ROSSIGNOL

DE VALLOUISE.



A TURIN,

Chez IGNACE SOFFIETTI, Imprimeur et Libraire,
près S. Dalmas.

M. DCCC. III.

DE L'AMOUR PLATONIQUE.

Écoutez, Chrétiens, Philosophes, Dévots, Libertins; écoutez, personnes de tous les sexes, de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les caracteres. Je vais vous apprendre ce que probablement vous n'avez jamais su, ce qui n'a peut-être jamais été dans tous les siecles passés, ou du moins dont je n'ai pas vu un seul exemple dans l'Histoire que j'ai cultivé toute ma vie. Je vais vous donner une instruction, qui m'a coûté cher et bien cher, et que je vous livre gratuitement. Vous y reconnoîtrez que le cœur humain est un abyme, dont on ne parviendra jamais à sonder toute la profondeur.

Dans une de ces maisons qu'on appelle Colleges des Nobles en Italie, en Allemagne, en Pologne, je fus chargé, ou prié, il n'y a guére moins de quarante ans, de donner des leçons de Mathématiques à un jeune homme de quinze ans, d'une naissance distinguée. Sa physionomie assez heureuse n'avoit rien de particuliérement attrayant; c'étoit un genre de mérite qui lui étoit commun avec la plupart des jeunes gens de cet âge. Il avoit beaucoup d'esprit, une grande clarté dans les idées, et saisissoit avec une facilité et une précision surprenantes ce que je lui enseignois. C'étoit déja beaucoup pour décider mon inclination: mais

ce n'étoit encore rien au prix de ce que je dois ajouter. Cet enfant vraiment extraordinaire avoit le talent d'ensorceler tous ceux qui se hasardoient à traiter avec lui. J'en ai vu une multitude de traits qui m'auroient paru entiérement incroyables, si j'en avois entendu le simple récit. Je dois prévenir que les sens n'entroient absolument pour rien dans l'empire qu'il exerçoit sur tous ceux qui osoient l'approcher. C'étoit une tyrannie purement intellectuelle, mais qui alloit bien vîte jusqu'au cœur. On s'attend bien qu'il excita ou en le voulant ou sans le vouloir, des rivalités et des jalousies. Mais il avoit encore le pouvoir de calmer avec quelques mots, les flots de cette mer agitée. Il faisoit ses études de Philosophie, et se trouvoit dans une salle avec une quinzaine de camarades de seize, dix-huit et vingt ans. Les assiduités de certaines personnes donnerent dans les yeux de cette jeunesse, exciterent leur humeur, dont le contre-coup retomba sur celui qui en étoit l'occasion peut-être innocente. Mon petit conquérant sentit qu'il falloit couper cours à ce désordre. Il fit rapidement le tour de sa salle, qu'il acheva en une demi-heure. Quatre mots à celui-ci; un épanouissement à celui là; une caresse à cet autre. Conclusion dans ce peu de temps, tous les esprits et tous les cœurs furent changés. Tout le monde étoit contre lui; et dans quelques momens, tout le monde fut pour lui. Il fit lui-même la confidence de cette aventure à un de mes amis, de qui je la

tiens; ce qui montre qu'il mettoit quelquefois du système dans la maniere de subjuguer ceux avec qui il avoit affaire. Du reste il n'étoit point méchant; dans près d'un an que j'ai traité avec lui, je n'ai pas découvert en lui une seule fois, quelque signe de malignité. Il n'avoit pas ce vice de l'enfant de Cythere. Il étoit humain, porté même à la dévotion, pur comme les Anges. Il me racontoit un jour, que dans ses premieres classes, il tenoit par esprit de mortification ses mains exposées à l'air, en hiver, avec ses compagnons, à qui il disoit agréablement: nos doigts sont par là plus propres à faire les cornes au diable. Il donna sa confiance spirituelle à un jeune Prêtre, à qui il fit tourner la tête, au point qu'il se porta à des traits, je puis dire, de folie, dont j'ai été témoin. Nous avions un Supérieur très-sensé, et très-respectable; avec sa magie ordinaire, il ne lui en coûta que quelques mots pour obtenir de lui, de quitter sa salle, et d'avoir une chambre particuliere; distinction des plus ridicules comme des plus odieuses, dans une grande pension. Un de ses camarades s'indisposa et s'aigrit contre lui, sans doute de se voir trop négligé. Il fut pleinement satisfait et se réconcilia, en obtenant d'aller faire une partie de cheval avec lui. Nous avions un jour à la promenade, cet enfant avec nous. Il nous devança de 30 à 40 pas. Je vis un homme grave, ou qui étoit dans le cas de devoir l'être, je le vis hâter le pas, s'approcher du fugitif, suivre

les sinuosités de sa marche, dans un grand chemin, comme auroit fait une bête de somme qu'on menne par le licou.

On s'attend bien que mon tour viendra; il vint en effet. Il me demanda des conseils sur le choix d'un état de vie. il me déclara qu'il étoit dans le dessein de se faire Jésuite, comme il le fit en effet Il n'en falloit pas tant pour m'achever. Ce fut un coup de massue, qui m'ôta le peu de liberté que j'avois encore. Figurez vous un ours emmuselé, qu'on menne à la foire pour le faire voir. Je sentis tout le poids de ma chaîne. Cent fois je voulus la briser, rompre avec un enfant aussi dangereux, et n'avoir plus rien de commun avec lui. Mais je ne le pouvois; j'étois Professeur, je lui devois mes soins; et je ne pouvois éviter d'avoir tous les jours des entretiens avec lui. Du reste je luttois avec force contre l'impétuosité du torrent; je faisois les plus grands efforts pour ne pas me laisser entraîner par le courant. Je mettois régulièrement par écrit toutes les semaines l'histoire de mon cœur. J'adressois de ferventes prieres à Dieu, pour implorer son assistance. Je souffrois beaucoup; et ma plus grande peine étoit la crainte que mon cœur cessât d'être à celui, à qui je le devois de préférence. Qu'on me rende donc la justice de reconnoître que je n'étois foible qu'à demi, et que j'étois encore plus malheureux que coupable. Enfin après huit à dix mois, le Ciel touché de mon état, et peut-être de ma fidélité,

vint à mon secours, et par une catastrophe inattendue que je ne décrirai point, me rendit à ma liberté et à moi-même. Faudra-t-il ajouter que pendant quelque temps j'éprouvai encore malgré moi des regrets sur la perte de mon ancien esclavage. Le jeune homme entra en effet chez les Jésuites, où il persévéra d'une maniere édifiante jusqu'à la suppression de ce Corps. Rentré dans le monde, son pere lui confia l'administration de ses biens, qu'il fallut lui ôter au bout d'un an. Il n'étoit point fait pour cela. Du reste ses talens le mettoient en état de parvenir à tout. Mais qu'une grande prospérité est un écueil terrible pour la plus solide vertu. Des vues d'avancement, je pense, lui firent tenter de se produire auprès de l'Empereur Joseph II. Le croiroit-on, par des motifs que je ne connois pas assez, il se flatta de trouver un appui dans le fameux Tamb.*** de Pa.... La mort l'a surpris au milieu de ses projets; et je ne suis pas bien rassuré sur le jugement qu'il a subi en entrant dans les portes de l'éternité. Ce précis de son histoire et de la mienne, peut être la source d'une grande instruction pour ceux qui font une étude sérieuse des plis et des replis du cœur humain. Cette aventure est assez singuliere, pour mériter de trouver place à la suite des confessions du trop célebre J. J. Du reste je n'ai ni assez de vanité, ni assez de modestie pour vouloir lui ressembler.

Pour peu qu'on soit familiarisé avec les anecdotes historiques, celle-ci peut-être unique pourra acquérir quelque degré de vraisemblance. On peut dire que dans bien des cas les jeux et les forces de la nature semblent n'avoir point de bornes. Je m'en vais en rapporter quelques traits qui sans avoir toujours un rapport bien direct avec ce que j'ai raconté, concourent tous à prouver qu'il existe une multitude de phénomenes relatifs à l'esprit et au cœur humain, dont il n'est pas possible de se rendre raison, et qu'on ne peut guere se résoudre à croire que quand on les voit. Ils contribueront par là-même à rendre moins incroyable mon récit.

Dans un grand College où j'enseignois, nous avions une maison d'éducation qui contenoit une centaine de Pensionnaires. Il en étoit un qui pouvoit avoir quinze ans, sans esprit, sans talent, il ne réussissoit pas dans ses études; sans figure, il en avoit même une désagréable. Il n'avoit point le don de la parole: du reste, il n'étoit ni cabaleur, ni artificieux; sans prétention; il ne savoit ce que c'étoit que l'esprit de domination, d'intrigue; une bonhommie des plus décidées, qui s'annonçoit dans son air, son ton, ses paroles, ses manieres. Ce personnage ainsi fait devint l'oracle de ses camarades. Si l'on délibéroit sur ce qu'on devoit penser ou qu'on devoit faire, il ouvroit la bouche, et fixoit l'opinion. Baradaque l'a dit, c'étoit son nom; ce mot seul étoit une décision. Qu'on s'épuise en combinaisons, pour remonter à la cause

d'un fait aussi singulier. Quant à moi qui l'ai eu sous les yeux, j'avoue que je n'y conçois rien.

J'ai vécu à Milan avec le Pere Guicciardi Jésuite. C'étoit le frere du fameux et très-fameux Prévôt de la Valteline. Ce Prévôt ne savoit pas user modérément du talent étrange qu'il tenoit des mains de la nature. Vous auriez eu les plus fortes préventions contre lui, le plus grand éloignement pour sa personne, s'il vous entretenoit une demi-heure, il vous subjuguoit irrésistiblement; vous deveniez sa conquête, vous épousiez ses intérêts. Il abusoit malheureusement de cet ascendant qui le portoit aux démarches les plus bizarres. Un jour il soutint chez lui un siége avec sa servante contre les sbirres; après une valeureuse résistance, il fut enfin obligé de céder au nombre; il réussit à prendre la fuite, et alla à une demi-lieue de là raconter son aventure, avec son ton magique qui faisoit tourner toutes les têtes. Le bruit de ses exploits, c'est-à-dire, de ses folies, alla jusqu'à Rome. Il fut enfermé dans le Château Saint Ange. Mais il n'y fit pas un long séjour. On fut obligé de l'en tirer, parce qu'on vit qu'il se rendoit le maître du fort. Il termina sa vie turbulente en se retirant à Venise, où il est mort dans des sentimens de pénitence. J'ai appris ces détails à Milan où ils sont bien connus.

L'Histoire fait foi que le célebre Malbourg dont on se souviendra aussi long-temps

que de la bataille d'Hocstet, avoit des manieres irrésistibles; je ne sais pas trop en quoi elles consistoient: mais enfin elles subjuguoient; et c'est ce qui fait à notre propos.

Il a existé dans la nombreuse pension des Jésuites de Bresce, un enfant de douze ans, qui devint le tyran de ses compagnons; c'étoit un petit Robespierre, pas si méchant cependant. Il avoit à ses ordres des satellites qu'il appelloit *Bules* selon l'usage du pays; ils exécutoient fidellement ses ordres. Il décréta un jour le pillage du fruit d'un jardin qui étoit sur le bord du chemin; le tout s'exécuta sous les yeux de l'Argus qui les surveilloit, et qui ne se douta de rien. Le soir même le tout fut exactement déposé entre les mains du Despote. Il survint deux nouveaux pensionnaires, qui ne furent pas d'humeur de recevoir un joug aussi dur et aussi pesant. On entra en négociation; on se relâcha sur certains articles de part et d'autre; et le traité de paix fut conclu. Je tiens le tout d'un des deux freres réluctans. Le temps des féries étant venu, le petit tyran partit; et tous les pensionnaires recoururent de concert au Principal, pour le prier de ne plus admettre parmi eux, cet esprit dominateur.

Les Philosophes qui ne veulent croire que ce qu'ils comprennent, n'auront pas peu à faire, pour éclaircir tous ces mysteres. Ils ne seront pas plus heureux à rendre raison d'autres jeux de la nature qui présentent des prodiges d'une espece un peu différente.

Les qualités de l'esprit et du cœur sont quelquefois portées dans certains sujets à un tel degré de force et d'énergie, que la nature paroît sortir de ses limites; on peut en juger par les deux faits suivans. On a vu à Lubeck un enfant prodigieux, qui commença à parler à dix mois, qui savoit l'Histoire ancienne et moderne à deux ans et demi, s'énonçoit en latin et en françois avec facilité, et dont le jugement étoit excellent. Il mourut à quatre ans et quelques mois, le 27 juin 1725.

On m'a fait connoître à Lyon, un enfant de douze ans d'un caractere vraiment extraordinaire. Un jour que son pere le menaça de le battre, il s'approcha, et se mit à la portée de sa main, en lui disant: Frappez; pourquoi me mettiez-vous au monde, si vous ne vouliez pas avoir soin de moi? J'ai toujours regretté de n'avoir pas été à portée de le cultiver. J'étois persuadé qu'en le prenant du bon côté, il eût été possible d'en tirer un grand parti, et d'en faire un homme rare.

Voici un phénomene d'une autre espece, et qui doit être un grand sujet de réflexions pour bien des gens, pour les Philosophes sur-tout. Un enfant qui pouvoit n'avoir pas sept ans, vint me prier à Marseille, d'entendre sa confession, et voici le propos qu'il me tint: Je suis allé à la Bastide avec ma mere: il faisoit chaud, et nous étions fatigués: nous nous assîmes à côté d'une vigne. Ma mere me dit: mon enfant, je n'en puis plus de la soif; va-t-en

prendre deux raisins, un pour moi et un pour toi. Je lui répondis: maman, ces raisins ne sont pas nôtres. Elle me dit: ô mon ami, je n'en puis plus. Alors je lui dis: j'en prendrai un pour vous; moi je n'en veux point. C'étoit le gros péché dont il venoit s'accuser. Je levai les yeux vers le Ciel; je reconnus que c'étoit l'Esprit Saint qui modifioit la langue de ce petit ange; digne fruit de l'éducation chrétienne qu'il avoit reçu; car comment attribuer de pareils sentimens à la simple nature? Je ne m'écarte point de mon sujet. Quelle qu'en puisse être la source, il est toujours également vrai que le cœur humain présente souvent des phénomenes propres à exciter l'étonnement et l'admiration. Je serois curieux de voir la contenance de la philosophie, à la lecture de ce dernier trait, si tant est qu'elle consente à le lire. Je l'inviterois volontiers à en produire quelqu'un de cette espece, comme le fruit de sa Philantropie fantastique. En voici un digne d'une pareille école. Nous venons de voir à Turin une petite fille de six ans, parler avec toute l'effronterie et l'impiété d'un vieux scélérat; traiter les calotins de fanatiques et d'imposteurs; vomir un torrent de blasphêmes contre ce qu'il y a de plus saint et de plus auguste; parler avec le plus grand mépris des mysteres les plus vénérables, les mettre en dérision; insulter à la simplicité de ceux qui croient à la Religion. Un prodige tout aussi ou plus étonnant encore, c'est la satisfaction, c'est

le triomphe des parens qui idolâtrent ce petit démon. Je leur annonce que cette malheureuse enfant leur fera répandre des larmes bien ameres, si Dieu leur en donne le temps à eux et à elle. Ce n'est pas la premiere fois que j'ai jetté un coup d'œil juste sur l'avenir.

Eloignons nos regards d'une perspective si hideuse, et portons les sur un point de vue moins dégoûtant. En voici un bien propre à consoler ceux qui croient à la Révélation, et à déconcerter ceux qui n'y croient pas, et nommément les partisans du Philosophe de Geneve. Aujourd'hui 6 novembre 1803, nous venons d'avoir sous les yeux un phénomene, dont je défie toute la philosophie de donner une explication raisonnable, sans l'intervention de la Divinité et de la Religion. Une jeune enfant de moins de quatre ans, étoit à côté de sa mere, dans l'église de S. Charles de Turin, où l'on faisoit les 40 heures. Deux Prêtres en surplis, à genoux, les mains jointes, devant l'autel, ont attiré son attention. Elle a demandé à sa mere ce que ces Prêtres faisoient. La mere a répondu: ils adorent Notre Seigneur. L'enfant a joint les mains, et a répété une douzaine de fois: je vous adore, je vous adore .... Sa mere l'a averti de réciter ses prieres; elle l'a fait: mais on n'entendoit que quelques paroles, qui annonçoient des actes de religion. On aura de la peine à croire ce que je vais ajouter. Cet ange terrestre a persévéré constamment à genoux les mains jointes, pendant

la durée de trois Messes. Lorsqu'il est venu de nouveaux Prêtres pour relever les premiers, ils se sont prosternés pour adorer de concert Jesus-Christ. L'enfant s'est prosternée de son côté, jusqu'à terre. Heureuse mere! qui par vos soins religieux, avez mérité de présenter un spectacle qui a excité l'admiration du Ciel et de la Terre. O! Jean Jacques, venez encore nous dire qu'il ne faut commencer à parler de Dieu à la jeunesse, qu'à l'âge de dix-huit ans. Les Chrétiens entreront sans la moindre peine dans ma pensée: mais les Philosophes qui ramenent tout à la force de la nature, seront contraints de reconnoître que ce que j'ai dit de l'amour platonique, n'a rien de plus incroyable que le trait que je viens de rapporter.

Pour me mettre plus à leur niveau, je vais abaisser mon vol, et leur parler d'une autre sorte de prodiges qui ayant moins de rapport aux idées religieuses, sont moins capables de les effaroucher. Du reste ce sont toujours des prodiges, propres à leur faire sentir vivement que la Nature étend son pouvoir bien plus loin qu'ils ne sauroient le concevoir. En les multipliant, je pourrois les forcer cent et mille fois à dire avec le Poëte: *Et vidi fieri, fieri quæ posse negabam.* Mais il convient de me borner. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit dans mes Mêlanges, sur les Improvisateurs Italiens, à qui j'ai vu faire des choses, que j'avois toujours cru physiquement impossibles.

Digitized by Google

Je vais finir par deux traits qui au jugement des vrais connoisseurs, ne paroîtront pas moins merveilleux.

Je me féliciterai toujours d'avoir cultivé à Marseille pendant deux ans, un jeune homme qui étoit destiné à devenir un second Newton. A l'âge de quinze ans, il s'élevoit aux spéculations les plus profondes et les plus sublimes. M. De Sylvabelle publia dans ce temps là sa belle Théorie des Variations sur le Mouvement accéléré, qui est assurément au dessus de la portée des Géometres et des Algébristes du commun. Cet enfant étonnant la saisit avec la rapidité de l'éclair. Du reste, il n'étoit point uniquement Calculateur. Il soutint une Thése de soixante pages in 4.° qui avoit pour objet toutes les parties d'un cours complet de Philosophie, entr'autres, la Métaphysique des Sensations, la Physique, l'Astronomie Physique et Géométrique, l'Histoire Naturelle. Le concours fut prodigieux; et il excita l'admiration de tout ce qu'il y avoit de gens habiles, dans cette grande ville. Il me témoigna de son propre mouvement, et sans que j'y eusse donné occasion, qu'il auroit été disposé à entrer chez les Jésuites; mais qu'étant l'aîné d'une nombreuse famille, il jugeoit qu'il étoit de son devoir de donner ses soins à l'éducation de ses freres. Je ne puis me défendre de me repentir de la réserve, je pense excessive, à la quelle je me condamnai dans cette circonstance, par une délicatesse, que je n'aurois peut-

être pas eue au même degré, quand j'eus mûrement réfléchi, mais après coup, sur le tort que j'avois fait aux sciences et à leurs amateurs. Le jeune homme devint Négociant, et ensevelit ses talens dans des spéculations de commerce. Son nom est Louis Olive.

Je me trouve à la veille d'être consolé et dédommagé d'une perte, dont plus de quarante ans ont eu peine à adoucir les regrets. Je viens de faire une découverte, que je ne donnerois pas pour un Pérou. J'ai été prié depuis peu de donner des soins à un jeune Savoisien de quatorze ans. Il appartient à une Maison où l'esprit est héréditaire. Je ne crois pas me tromper, en présumant qu'il a plus de talent et de génie lui seul, que tout le reste de sa famille ensemble. Je trouve en lui la mémoire la plus heureuse; une disposition singuliere pour la fine littérature. Il traduit Tacite avec un succès qui m'étonne. Nous entamons la Géométrie et le Calcul; et je suis déjà fondé à juger qu'il y réussira tout aussi bien que dans les belles lettres. Si ses progrès sont tels que je crois les prévoir, je m'empresserai de les annoncer aux Savans, qu'ils ne sauroient manquer d'intéresser. Du reste je suis résolu à me tenir en garde contre l'amour platonique. On ne m'y prendra pas aisément une seconde fois. L'Auteur des Synonimes François a dit avec beaucoup de vérité, qu'on passe rarement d'un premier amour à un second, et jamais d'un second à un troisieme.

Je croyois avoir fini : mais je suis dans le cas de solliciter l'indulgence du lecteur pour quelques observations que je vais ajouter. La jeune Pulquérie, à l'âge de quatorze ans, dirigeoit les rênes de l'Empire d'Orient, avec une prudence consommée, et déployoit une Politique dont la justesse et la profondeur, peut la mettre de pair avec celle des Richelieu et des B. P. Comme ce dernier, elle accorda une protection éclatante à la Religion de l'État, qu'elle remit en possession de tous ses droits, et employa toute la force de son génie, à la faire triompher de ses ennemis, conjurés pour sa ruine.

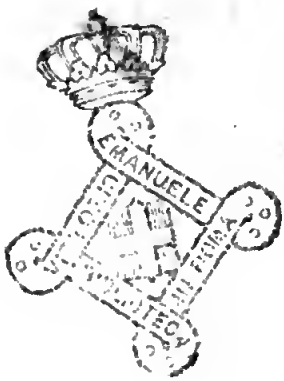
Les Arts Libéraux peuvent aussi trouver ici leur place. Pendant que j'étois au College des Nobles de Milan, un jeune homme âgé de treize ans, y donna un concert, qui a assurément un caractere de prodige. Milan passe pour la premiere ville d'Italie, pour le violon. On y compte cent joueurs de premiere classe, tant Professeurs qu'Amateurs. Les plus habiles d'entr'eux se trouverent à l'Académie dont je parle. Nous entendîmes ce jeune artiste, pendant deux heures. Tous convinrent sans hésister, que personne ne pouvoit lui disputer la palme dans cette grande ville. Ce fut encore un de ces genres de perfection, aux quels j'avois ignoré jusqu'alors que la nature pût atteindre. Je parle du célebre La Motte, qui étoit dès lors premier violon de l'Empereur.

Lorsque les premiers Disciples d'Ignace se rendirent en Espagne, ils trouverent à Barcellone un enfant de quatre ans, qui faisoit des éloges pompeux de leur Compagnie. Il parloit mieux le latin que sa langue naturelle, et disoit des choses qu'il ne pouvoit savoir par des voies humaines. Saint Xavier trouva un enfant tout semblable à la Cour du Roi de Bongo. Les ames pieuses ont cru qu'ils avoient été inspirés d'en haut. Du reste, les faits sont incontestables; et les Philosophes les expliqueront, comme ils voudront, ou comme ils pourront.

Concluons et disons que la Nature présente une multitude de phénomenes de tous les genres, propres à mettre en défaut nos fiers à bras, qui ne veulent croire que ce qu'ils conçoivent clairement. Elle nous offre une mine inépuisable, dont nous connoissons à peine les premiers filons. Ceux qui font une étude réfléchie de ses richesses et de ses ressources, ne prescriront pas aisément des bornes à son empire. L'amour platonique est de son ressort; et tout ce que j'en ai dit, ne paroîtra pas au dessus de ses forces. C'est l'objet que je me suis proposé, et que j'ai dû me proposer dans les détails où je suis entré, pour mériter la confiance de ceux qui me liront.

Par J. J. R.

Qui n'est pas celui de Geneve.



VOEUX

D'UN CITOYEN BIENFAISANT

AVEC UNE LETTRE

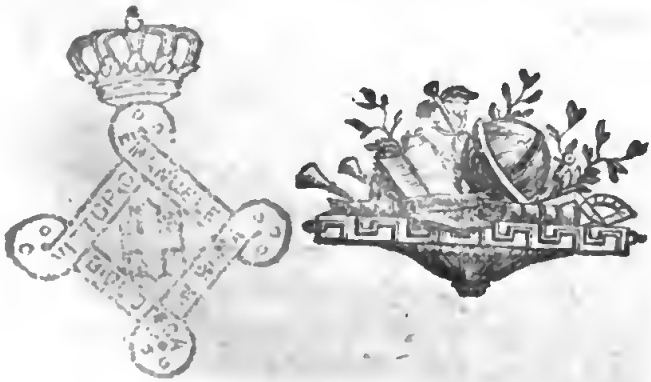
AUX PERSONNES DU SEXE DE TURIN

EN FRANÇAIS ET EN ITALIEN

PAR

M. L'ABBÉ ROSSIGNOL

CI-DEVANT JÉSUITE.



A TURIN,

De l'Imprimerie de la Cour d'Appel.

M. DCCC. VI.

VŒUX D'UN CITOYEN

BIENFAISANT.

S'amuser à faire des châteaux en Espagne, précisément pour passer le temps, c'est donner des marques d'un esprit léger et frivole : mais se prêter quelques momens à des suppositions, romanesques il est vrai, mais par des motifs de bienfaisance et d'utilité publique, en en prenant occasion d'insinuer des vérités précieuses, je n'y vois rien qui ne soit digne d'une ame sensible et bien née. Qu'il me soit donc permis d'imaginer un instant, que je suis un Sixte V, un Despote même qui prétend déployer tout son pouvoir, pour rendre ses sujets, où si l'on veut, ses esclaves vertueux et heureux. Voici quelques réglemens que je formerois pour opérer un si grand bien.

1.° Lorsqu'un ci-devant Gentilhomme, un homme quelconque qui possede des biens fonds considérables, viendroit présenter une supplique, une pétition, il ne seroit point accueilli, qu'il ne fût en état d'assurer au préalable, que dans ses terres, il n'y a pas un seul indigent qui manque des secours nécessaires pour subsister, qu'il n'y a pas un seul individu qui croupisse dans l'oisiveté, un seul vagabond, un seul enfant qui ne soit occupé selon son âge et ses

forces. Je lui offrirois de le croire sur sa parole, mais en lui annonçant qu'il sera sévérement puni, s'il m'en impose.

2.° Les meres dénaturées et barbares qui refusent de nourrir leurs enfans, seroient condamnées aux arrêts, chez elles. Je n'excepterois pas même celles qui auroient les raisons les plus légitimes. C'est une peine à laquelle elles devroient être soumises, pour parer efficacement aux surprises, aux faux exposés, aux artifices que J. J. R. a peint d'après nature. L'intérêt de la societé exigeroit que je fusse inflexible à n'accorder aucune exemption. Il en seroit de ces mauvaises meres comme des faux mendians, dont le nombre diminue à vue d'œil, du moment que leur imposture devient pour eux une occasion de gêne et de contrainte.

3.° Puisqu'il est reconnu que la corruption des mœurs, éteint le germe de toutes les vertus; qu'elle aveugle l'esprit et endurcit le cœur, au point d'étouffer dans les ames naturellement les plus sensibles, tout sentiment d'humanité et de compassion pour les misérables, on sent combien les indigens sont intéressés à voir cesser ce fléau destructeur. Dans la vue de mettre un frein à un désordre qui attaque les riches comme les pauvres, et qui ne tend à rien de moins qu'à la ruine totale de la société; laissant aux Ministres de l'autel, le soin de faire tonner la voix de la Religion, je me bornerois, en simple politique, à faire à ce monstre une guerre ouverte, mais assujéttie à une

tactique modérée. Louis XV. donna un édit qui condamnoit à mort les auteurs qui corrompoient les cœurs par la licence de leurs écrits. La rigueur de cette loi fit qu'elle ne fut jamais mise en exécution, non plus que celle de Louis XIV. qui condamnoit les blasphémateurs à avoir la langue percée avec un fer rouge. J'emploierois donc une voie plus douce, et par là-même plus sûre. Celle de la persuasion me paroîtroit insuffisante. Je représenterois assez inutilement que la décence est le plus bel ornement du sexe; que s'il veut parvenir à nous intéresser, il doit commencer par mériter notre estime; qu'on ne sauroit concevoir un attachement durable pour ce qu'on méprise; que rien n'est plus dégoûtant, rien n'est plus opposé au vrai ton de la bonne compagnie, que l'oubli des bienséances; que le sexe entend très-mal ses intérêts en affichant l'impudeur et l'effronterie. La passion ne sait ce que c'est que de raisonner. Un instinct aveugle et bestial sera toujours le grand mobile qui fixera les étiquettes de la toilette. Il faut donc quelque chose de plus que des paroles. Je m'en prendrois d'abord à ces femmes et ces filles impudentes, qui étalent, selon l'expression du plus grand de nos Orateurs, *des nudités honteuses et scandaleuses dont le Ciel rougit.* Sans me proposer pour modele la taxe générale des vices par l'Abbé Coyer, je condamnerois le sexe à une amende journaliere, relative à l'indécence des manches, qui croîtroit en raison directe du quarré de leur distance

aux poignets. Celle des ceintures seroit en raison inverse de leur distance aux aisselles. C'est faire beaucoup de grace à la mode sur ce dernier point, que de supposer qu'elle a été inventée par des personnes contrefaites, bossues ou disloquées, qui ont préféré un vêtement maussade, en dame-jeanne, à la mortification de paroître difformes. Il est bien plus sûr qu'elle doit son origine à des filles perdues d'honneur, qu'un reste de honte engageoit à cacher leur libertinage et leur infamie. On chercheroit vainement à justifier sur la mode, ces excès révoltans. Je n'aurois qu'un mot à répondre dans ce cas. Les navigateurs les plus récens nous ont appris qu'il existe un pays dans l'univers, où les personnes les plus distinguées sont dans l'usage de saluer d'une maniere que je me garderai bien de décrire. Je le demande, si l'on étoit transplanté dans ces régions lontaines, seroit-on disposé à se conformer à une pareille mode ?

Je ne puis me résoudre à finir si-tôt sur un sujet aussi grave. La postérité n'aura-t-elle pas de la peine à croire ce que nous avons sous les yeux ? des femmes respectables à d'autres égards, qui font profession de dévotion, et qui en ont toutes les allures, excepté celle qui est la plus essentielle de toutes, des femmes se donner et donner en spectacle leurs filles, grimacer avec elles au pied des autels, suivre les traces sanglantes d'un Dieu souffrant et mourant, dans un déshabillé qui seroit un sujet de scandale

pour d'honnêtes païennes ? Je n'ai pas tout dit, oserai-je achever ? N'en voit-on pas quelquefois approcher de la table redoutable du Dieu de toute pureté, dans un état d'indécence, qui a, en ce moment, un caractere marqué d'impiété. Plus coupables dans un sens très-réel que ce chrétien infame, qui, du temps de Tertullien *, portant le Corps de Jesus-Christ dans son sein, se rendit dans un lieu de débauche où il n'avoit plus aucun mal a faire parmi ses complices, elles vont promener le Dieu qu'elles viennent de recevoir, pour le rendre témoin des pieges qu'elles tendent à l'innocence.

Êtres indéfinissables, chimeres de votre siecle, si vous êtes ce que vous dites, si vous êtes chrétiennes, avez-vous donc oublié que vos corps sont les membres de Jesus-Christ, qu'ils sont le temple de l'Esprit-Saint, quand vous vous abstenez de les profaner ; qu'ils sont destinés à être les compagnons de votre bonheur ou de votre supplice, pour un temps qui ne doit jamais finir ? que vous êtes responsables des flammes impures que vous allumez dans les cœurs corrompus, des épreuves même où vous mettez les ames les plus solidement vertueuses ? que ces pensées, ces regards, ces désirs criminels que vous fomentez, que vous provoquez, seront punis par un tourment éternel ? qu'en vous perdant, vous perdez une infinité d'ames, dont vous consommez la ruine

* *Lib. de Spectaculis.*

par votre lubricité ? Hélas ! elles étoient destinées à jouir de Dieu, et vous en faites des tisons infernaux. Le sang de tant de victimes infortunées, crie vengeance vers le Ciel, et sollicite la foudre qui doit vous écraser, et vous dévouer au plus grand des malheurs. Cette chair criminelle dès son origine, d'une maniere bien plus réelle et bien moins mystérieuse qu'on ne le croit, comme je l'ai fait voir ailleurs *, cette chair, pour mettre le comble à ses attentats, s'érige en idole, et ne prétend rien de moins que d'usurper le trône de la Divinité. Elle sera couverte d'une confusion éternelle. Les feux impudiques qu'elle attise sur la terre, sont le funeste symbole des feux vengeurs qui lui sont destinés dans l'autre vie. Si vous êtes encore susceptibles de quelque sentiment de crainte, je finirai par une pensée du plus grand Docteur de l'Église : Tous les tourmens que l'on peut endurer sur la terre, comparés au feu de l'enfer, non seulement sont peu de chose, mais ne sont rien ; *Quæcumque homines patiuntur in hac vitâ, in comparatione ignis illius, non pauca, sed nulla sunt.* Aug.

Le grand Orateur que j'ai cité, parla, il y a un siecle, avec aussi peu de ménagement que moi ; il enchérit même sur ce que j'ai dit. Les personnes qui y étoient intéressées s'en scandaliserent, s'en offenserent. Le Ministre de l'Évangile, remonté dans la chaire de vérité,

* *Du Péché Originel.*

leur repliqua avec fermeté qu'il n'avoit annoncé que la doctrine de l'Apôtre des Nations, qui a converti nos peres à la Foi ; que le ciel et la terre passeront, et que les paroles du Dieu de pureté ne passeront pas. Pourquoi ne me sera-t-il pas permis d'emprunter à son exemple, le langage de Saint Paul ? On ne pourra me condamner qu'en condamnant l'Organe de l'Esprit Saint. Galatées insensées, qui vous a fascinées, au point de fermer vos yeux à la vérité ? *Insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati ?* Vous êtes arrivées à ce degré de folie, qu'après avoir commencé par l'esprit, vous finissez par la chair. *Sic stulti estis, ut cùm spiritu cœperitis, carne consumemini.* Qu'on ne se récrie pas sur l'application que je fais de ces paroles foudroyantes. Si cette application n'est pas des plus justes, c'est que pour la rendre telle, il faudroit rembrunir le tableau de l'Apôtre, en charger les couleurs à l'excès, pour peindre au naturel le débordement de nos villes, peut-être plus criminelles que celles de la Pentapole, ou la Belle Vallée. Faudra-t-il une nouvelle pluie de soufre et de feu, pour faire cesser de tels désordres ?

Je sais que parmi les personnes contre qui je me suis d'abord élevé, il en est un grand nombre qui ont des principes d'honnêteté : mais combien elles s'abusent, si elles se flattent que l'immodestie de leurs habillemens ne contribue en rien aux progrès effrayans de cette corruption effrénée qui gagne rapidement tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions !

La Morale que je prêche est incontestable : mais malgré toute son évidence, c'est une Morale que l'esprit du siecle, cet esprit aveugle et grossier rend obscure ; en sorte qu'on ne la comprend pas, parce qu'on ne veut pas la comprendre. *Et erat verbum istud absconditum ab eis.*

Bourdaloue que je cite pour la troisieme fois, prouve très-solidement, dans son discours sur l'impureté, que l'esprit et le cœur de l'impudique sont une image fidelle de toutes les horreurs de l'enfer. Ce qui fait plus particuliérement à mon sujet, c'est qu'il est frappé d'un aveuglement pire que celui des démons, qui sont environnés de ténebres épaisses, et qui ont la lumiere dans eux-mêmes, tandis que l'impudique est environné de lumiere, et que la nuit la plus affreuse regne dans son ame. Je ne saurois jamais oublier ce que j'ai lu dans ce grand Moraliste, que l'orgueilleux peche en ange, l'avare en homme, et l'impudique en bête ; qu'il se ravale même au dessous de la condition des bêtes. Après cela, de quel œil les ames charnelles envisageront-elles ces grandes et formidables vérités, et celui qui n'a point craint de les dire ? Mais j'en reviens à l'oracle de notre Divin Maître : *Cœlum et Terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.*

A Philadelphie le 1 Avril 1803.

LETTRE
AUX PERSONNES DU SEXE DE TURIN.

J'ai publié une feuille volante de huit pages sur l'indécence de vos vêtemens. J'ai parlé avec cette liberté et cette force évangélique, qui sied si bien à un Ministre du culte, et dont il doit se faire un devoir. J'ai cru parler à des Chrétiennes; vous l'êtes sans doute, et vous n'avez pas abjuré la Religion de vos Peres: mais sur le point dont il s'agit, vous l'êtes plus dans la théorie que dans la pratique. Que dis-je, dans la théorie? Vous vous avancez même jusqu'à prétendre vous justifier, en disant que c'est la mode, et que vous êtes autorisées à vous y conformer. Mais qu'est-ce que la mode? Ce n'est autre chose que cette voie que suit la multitude; et notre Divin Maître nous avertit qu'un grand nombre de personnes y entrent, et qu'elle mene à la perdition. Les personnes même qui font profession de piété, ne sont pas toujours à l'abri de cette illusion. Elles souffrent que leurs filles parois-

sent en public, et donnent par leurs nudités des leçons de lubricité. Dans la vue sans doute d'eterniser le scandale, on les voit faire peindre leurs enfans dans cet état d'indécence. Je vous ai déja observé qu'il est un pays dans le monde, où la mode à cet égard, est portée à un tel excès, que je me ferois un crime de le décrire; et je vous ai demandé si transportées dans cette région que je veux vous laisser ignorer, vous seriez disposées à l'adopter, comme vous avez fait celle des femmes prostituées de la Révolution. Avant cette malheureuse catastrophe, on vous voyoit mériter l'estime publique par la décence de vos habillemens. Vous aviez alors des principes de Morale que vous avez abjurés. Ou si vous les admettez encore, vous prononcez vous-mêmes votre condamnation.

Mais je vois que le mot tyrannique de la mode aura toujours plus d'empire sur vous, que les regles de la sévérité évangélique, que le cri de la raison et de l'honneur, que la vue de votre propre intérêt bien entendu, C'est donc au grand tribunal de la mode que je vais vous citer; et vous allez me faire connoître si c'est le prétexte de la mode, ou la corruption de votre cœur qui vous porte à fouler aux pieds toutes les loix de l'honnêteté naturelle.

Vous entrez chez une faiseuse; elle vous montre des affiquets, des pompons de toutes les sortes, des rubans, des dentelles,

des coëffes, des tabatieres, et cent autres fariboles semblables. Vous ne vous mettez guere en peine d'examiner si tout cela est du meilleur goût ; le plus souvent même vous n'êtes pas en état d'en juger. Le point important et décisif pour vous, c'est de vous assurer que ce qu'on vous présente, est de la derniere mode. Vous ne ferez pas difficulté de convenir que je vous apprécie au juste sur ce point. Eh ! bien, je vous annonce que votre maniere de vous habiller, n'est point montée sur le ton du jour, que la mode en est passée et outre-passée ; et je m'en vais vous en convaincre.

Les modes vous viennent de Paris, comme vous savez ; or si vous vous y présentiez actuellement, dans l'équipage que vous étalez parmi nous, on vous prendroit, je ne dis pas seulement pour de simples provinciales, mais pour quelque chose de bien pire, comme vous allez entendre. Hier 20 août 1805, j'ai vu arriver de Paris le Marquis Mazenta neveu du respectable C. Melzi, accompagné de deux Florentins, tous les trois d'un mérite distingué. J'ai eu plusieurs entretiens avec eux. Ils m'ont assuré, sans être interpellés, qu'aujourd'hui le sexe est vêtu à Paris avec la plus grande décence, depuis les personnes du rang le plus élevé, jusqu'à celles du plus bas étage ; que ce ton de décence est si universel, que du moment qu'on rencontre dans les rues une femme qui offre des nudités, on ne balance pas à prononcer que c'est une prostituée.

Vous ne sauriez raisonnablement révoquer en doute ce que je vous assure. Vous avez d'ailleurs les plus grandes facilités pour vérifier le fait. Vous prétendez sans le moindre doute vous monter sur le ton de Paris; il faut dès-lors vous décider. Il y a dans cette grande ville deux tons, celui des personnes honnêtes dans toutes les conditions, et celui des femmes publiques. C'est à vous à choisir : mais il faut nécessairement choisir.

P. S. Aujourd'hui 27 août j'allois livrer ma lettre à l'Imprimeur. J'ai eu occasion d'en parler dans une compagnie où se trouvoit une Dame Piémontoise, récemment débarquée de Paris. Nos agréables, françois, qui aiment la petite guerre, nous ont mis aux prises. Elle m'a demandé tout uniment si je trouvois quelque chose de repréhensible dans son accoûtrement. Je ne me suis pas fait prier, pour lui dire rondement ce que j'en pensois. Je lui ai parlé de mes trois voyageurs. Elle m'a avoué que les personnes honnêtes paroissent avec décence dans les rues de Paris. Mais pour se justifier tant bien que mal, elle m'a ajouté que dans l'intérieur des maisons, on ne faisoit pas difficulté de se mettre à son aise, et de paroître dans l'équipage où je la voyois. J'ai repliqué que cet usage étoit un premier hommage que le vice rendoit à la vertu.

Je reviens à vous, je ne dirai pas, Dames, mais femmes et filles de Turin, car ce que je vais ajouter regarde les poissar-

des, les revendeuses d'allumettes, comme les personnes du plus haut rang. Il n'y a pas long-temps qu'une pauvre les bras nuds jusqu'au dessus du coude m'a demandé l'aumône dans la rue. Elle avoit aussi l'ambition d'être vêtue à la mode. Je vous dis donc à toutes sans distinction de rang et de condition : la mode est votre grande idole ; la mode qui vient de Paris, s'entend ; car vous n'en connoissez pas d'autre. Hé! bien, à l'exemple des élégantes Parisiennes, commencez à cacher votre honte dans les rues. Ce premier esprit de décence vous portera bientôt à écouter la voix du vrai honneur dans le sein de vos familles, dans les compagnies composées de ce qu'on appelle honnêtes gens, mais gens honnêtes.

J'ai parlé en Missionnaire dans mes *Vœux d'un Citoyen bienfaisant*. J'ai répandu ma feuille dans l'espérance qu'elle pourroit opérer quelque bien. Je n'ai pas eu occasion de m'appercevoir de la moindre réforme. Seulement, je n'entends plus parler de quelques excès qui outrageoient plus particuliérement la nature, comme les robes en statue, les jupes . . . . taisons nous. Quant aux ceintures sous les aisselles, il en est parmi vous, qui n'ont malheureusement que de trop bonnes raisons pour ne pas en abandonner l'usage. Il est vrai qu'elles vous donnent une taille des plus maussades : mais on ne peut parer à tout ; il faut courir au plus pressé. Un intérêt plus important vous fait pas-

ser sur cette considération. On voit que l'honneur vous est encore cher. Mais s'il l'étoit autant qu'il devroit l'être, comment ne vous rappelleriez-vous pas que la pudeur est le plus bel ornement de votre sexe? Vous ambitionnez d'être les tyrans des cœurs. Vous vous érigez en idoles au pied même des autels. Est-il possible que vous ne conceviez pas que pour peu qu'il reste une lueur de raison, on ne sauroit se résoudre à aimer ce qu'on est forcé de mépriser. Mais comment oseriez-vous encore aspirer à l'estime publique, si vous faites voir par l'indécence de vos vêtemens, que vous n'avez aucun respect pour les loix inalienables de la pudeur? Quelle idée ne donnez-vous pas de la corruption, ou si vous voulez, de l'abrutissement de votre cœur?

O! Religion Sainte, je vous invoquerois encore ici, comme j'ai fait dans une premiere feuille; je vous inviterois de nouveau à faire entendre votre voix *altitonante*, pour répandre la terreur dans ces ames cautérisées, si j'espérois qu'elles fussent sensibles à vos menaces redoutables. Je leur ai rappellé vainement que leurs corps étoient les membres de Jesus-Christ, qu'ils sont les temples de l'Esprit Saint, quand elles s'abstiennent de les profaner; qu'ils sont destinés à être les compagnons de leur bonheur ou de leur supplice, pour un temps qui ne doit jamais finir; qu'elles sont responsables des flammes impures qu'elles allument dans

les cœurs corrompus, des épreuves même où elles mettent la plus solide vertu; que ces pensées, ces regards, ces désirs criminels qu'elles fomentent, qu'elles provoquent, seront punis par un tourment éternel; qu'en se perdant, elles en perdent une infinité d'autres dont elles consomment la ruine par leur lubricité; que le sang de tant de victimes infortunées, crie vengeance vers le Ciel, et sollicite la foudre qui doit les écraser et les dévouer au plus grand des malheurs; que cette chair criminelle qui ne prétend rien moins que d'usurper le trône de la Divinité, sera couverte d'une confusion éternelle; que les feux impudiques qu'elles attisent sur la terre, sont le symbole des feux vengeurs qui leur sont destinés dans l'autre vie.

O! Galatées insensées, qui vous a fascinées, au point de fermer vos yeux à la vérité, et de vous rendre insensibles à l'éclat de sa lumiere divine? *Insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati?* Vous êtes arrivées à un tel degré de folie, qu'après avoir commencé par l'esprit, vous finissez par la chair. *Sic stulti estis, ut cùm spiritu cœperitis, carne consumemini, etc.*

Qu'on ne se récrie pas sur l'application que je fais de ces paroles foudroyantes. Si cette application n'est pas des plus justes, c'est que pour la rendre telle, il faudroit rembrunir le tableau de l'Apôtre, en charger les couleurs à l'excès, pour peindre au naturel le débordement de nos villes,

peut-être plus criminelles que celles de la Pentapole, ou la Belle Vallée. Faudra-t-il une nouvelle pluie de soufre et de feu, pour faire cesser de tels désordres?

Je sais que parmi les personnes contre qui je me suis d'abord élevé, il en est un grand nombre qui ont des principes d'honnêteté: mais combien elles s'abusent, si elles se flattent que l'immodestie de leurs habillemens ne contribue en rien au progrès effrayans de cette corruption effrénée qui gagne rapidement tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions! Si je répete ici ce que j'ai dit ailleurs, c'est que jusqu'ici on a fait la sourde oreille.

Concluons. Les nobles, les bourgeois, les savetiers, les cabassins montés sur le ton de Paris, lorsqu'il verront une femme, une fille les bras nus, diront bientôt: voilà une catin. Les personnes du sexe plus réservées, se contenteront de dire: elle n'est pas à la mode. Celles qui seront les dernieres à se réformer, donneront une bien mauvaise idée de la pureté de leur cœur. Peres et meres, tremblez pour la vertu d'une fille qui ne respecte pas les loix de la pudeur. Maris, ne comptez pas sur la fidélité d'une femme impudente.

ROSSIGNOL DE VALLOUISE.

VOTI

D' UN CITTADINO BENEFICO.

Divertirsi a fare castelli in aria, precisamente per passare il tempo, egli è un dar segni di spirito leggiero e frivolo: ma prestarsi per qualche momento a formar delle supposizioni, quantunque romanzesche, per motivi benefici, e di utilità pubblica, prendendo da esse occasione d' insinuare verità preziose; non vi vedo cosa, che indegna sia d' un anima sensibile e ben nata. Siami dunque permesso d' immaginarmi per un istante, ch' io sia un Sisto Quinto, o ben anche un despota, che pretenda far uso di tutto il suo potere, affin di rendere i suoi sudditi, o se si vuole, i suoi schiavi, virtuosi e felici. Ecco alcuni regolamenti che io formerei per produrre un bene sì grande.

1.° Allorchè un ex-nobile, o qualunque uomo, che possedesse beni stabili di considerazione, venisse per presentarmi una supplica, una petizione, non sarebbe ammesso, s' egli non fosse in istato di prima assicurare non esservi nelle sue terre neppure un bisognoso, cui mancasse il necessario per

sussistere; non esistervi neppure un individuo vegetante nell' ozio, neppure un vagabondo, un sol fanciullo che non fosse occupato secondo la sua età e le sue forze. Io gli offrirei di crederlo sulla sua parola, facendogli però sentire, ch' egli sarebbe severamente punito, se avesse l' impudenza d'impormene.

2.° Le madri snaturate e barbare, che rifiutano di nutricare i loro figli, sarebbero condannate agli arresti nella propria abitazione. Non ne eccettuerei neppur quelle che ne avessero le più legittime cause. Sarebbe questa una pena, alla quale elleno dovrebbero esser sommesse per opporsi con efficacia alle sorprese, ai falsi esposti, agli artificj che G. G. Rousseau ha dipinto con naturalezza ed energía. L' interesse della società esigerebbe che io fossi inflessibile ad accordare qualunque si fosse esenzione. Accaderebbe a queste cattive madri come ai falsi mendicanti, il cui numero visibilmente sminuisce dal momento che l' impostura divien loro un' occasione d' incomodo e di costringimento.

3.° Poich' è notorio che la corruzion de' costumi estingue i germi di tutte le virtù, accieca lo spirito, ed indurisce il cuore, al punto di affogare nelle anime le più naturalmente sensibili, ogni sentimento d' umanità e di compassione per li miserabili; ogn' uno intende quanto i bisognosi sieno interessati a veder cessare un sì rovinoso flagello. Nel disegno di porre un freno ad un disordine che

attacca i ricchi, come i poveri, e che tende a nientemeno che alla rovina totale della società; lasciando ai Ministri del tempio la cura di far tuonare la voce della Religione, mi limiterei, da semplice politico, a fare a questo mostro una guerra, aperta sì, ma sottoposta però ad una tattica moderata. Luigi Decimoquinto Re di Francia, pubblicò un Editto che condannava a morte gli autori che corrompevano i cuori colla licenziosità de' loro scritti. Il rigore di questa legge fe' ch'ella non mai fu eseguita, appunto come quella di Luigi Decimoquarto, che condannava i bestemmiatori ad aver la lingua forata da un ferro rovente. Io dunque impiegherei un mezzo più dolce ad ottener il mio scopo, e perciò appunto assai più sicuro. Quello della persuasione mi sembra insufficiente. Sarebbe inutile il rappresentare che la decenza è il più bell' ornamento delle donne; che s'esse giunger vogliono ad interessarci in loro favore, incominciar debbono con meritarsi la nostra stima; che non è possibile il concepire un attaccamento durevole per ciò che disprezziamo; che nulla è più rivoltante ed insiememente più opposto al vero tuono della buona compagnia, che l' obblío dell' onestà; che le donne intendono assai male i loro interessi, affiggendo in se stesse l'impudore e la sfrontatezza. La passione non sa cosa sia il ragionare. Un istinto cieco e bestiale sarà sempre il gran mobile che darà norma all' etichette della toeletta. Vi bisognerebbe dun-

que qualche cosa di più che sole parole.

Da prima io prenderei tosto di mira quelle donne e quelle figlie impudenti, che, secondo l'espressione del più grande de' nostri Oratori, fan pompa *delle nudità vergognose e scandalose, di cui il Ciel si arroscisce*. Senza pigliar per modello la tassa generale de' vizj, proposta dall' Abate Coyer, io condannerei le donne sfacciate ad un' emenda giornaliera relativa all' indecenza delle maniche, la quale crescesse in ragione diretta del quadrato della loro distanza dall' articolazione tra la mano ed il braccio. Quella poi delle cinture, la vorrei in ragione inversa della loro distanza dalle ascelle. Egli è un far assai grazia alla moda su quest' ultimo punto, il supporre ch' ella sia stata inventata dalle persone contrafatte, gobbe o dislogate, le quali abbiano preferito un vestimento goffo, alla mortificazione di comparire deformi. Ella deve ben più sicuramente la sua origine ad alcune figlie senza onore, che da un resto di vergogna erano indotte a nascondere il loro libertinaggio, e quindi la propria infamia.

Si cercherebbe indarno di giustificar, colla *Moda*, questi rivoltanti eccessi. Non avrei, in questo caso ,, che a far brieve risposta. I Navigatori i più recenti ci han fatto sapere, esservi un paese nel mondo, in cui le persone le più distinte hanno la *Moda* di salutare di una maniera che io mi guarderò bene di descrivere. Or io domando, se le donne, di cui si tratta, essendo trasportate in tale re-

gione, sarebbero esse disposte a conformarsi ad una simil *Moda*?

Io non posso risolvermi a finirla sì tosto, trattandosi di un cotanto interessante oggetto. La posterità non avrà ella forse gran pena a creder vero ciò che noi abbiamo tuttora sott' occhio? Come! donne rispettabili per altri riguardi, le quali fanno profession di divozione, e che ne hanno tutti gli andamenti, eccetto quello ch'è il più essenziale di tutti; tali donne, dico, darsi in ispettacolo al Pubblico, e darvi le loro figlie; fare in loro compagnia, delle smorfie a' piedi de' sacri Altari; seguire le sanguinose tracce d'un Dio paziente e moribondo, in un abito, che riescirebbe di scandalo ad una onesta Pagana? Non ho ancor detto tutto; oserò io di finire? Non si vede forse alcuna fiata, taluna accostarsi alla tremenda mensa del Dio d'ogni purezza, in uno stato indecente, che in tal tempo ha un' impronta d' empietà evidente? Più colpevoli costoro, in un senso realissimo, che quel cristiano indegno, il quale, nel tempo di Tertulliano *, portando il Corpo di Gesù Cristo nel suo seno, andò in un luogo infame, dove non aveva più alcun maggior scandalo da dare in mezzo a' suoi complici; esse vanno a girare per le contrade il Dio che han di fresco, anzi allora, ricevuto, per renderlo testimonio de' lacci ch'esse tendono all'innocenza.

* *Lib. de spectaculis.*

Esseri indefinibili ! chimere del vostro secolo ! Se voi siete ciò che voi dite di essere ; se voi siete cristiane , avete dunque obbliato che i vostri corpi sono membra di Gesù-Cristo ; ch' essi sono il tempio dello Spirito Santo , quando vi astenete di profanarli ; ch' essi sono destinati a essere i compagni della vostra beatitudine o del vostro supplizio , per un tempo che non mai dee finire ; che voi siete risponsabili delle impure fiamme che accendete nei cuori corrotti ; ed anche dei pericoli , a cui esponete le anime le più solidamente virtuose ? che que' pensieri , quegli sguardi , quei desiderj colpevoli da voi fomentati e provocati , saran con un interminabil tormento puniti ? che perdendovi da voi medesime , voi cagionate la perdita d' una infinità d' anime , alla rovina delle quali voi date colle vostre lubricità , l' ultima mano ? Ah ! destinate eran queste a godere Dio , e voi le rendete altrettanti tizzoni d' inferno . Il sangue di tante sventurate vittime , grida vendetta verso il Cielo , e sollecita il fulmine che dee schiacciarvi , e destinarvi al più grande degl' infortunj . Questa carne delinquente fin dalla sua origine , d' una maniera ben più reale e ben meno misteriosa che non vien creduto , come l' ho dimostrato altrove * ; questa carne , dico , per mettere il colmo a' suoi attentati , si erigge in idolo ; e nientemeno pretende , che di usurpare il trono della Divi-

* *Du peché originel.*

nità. Ella sarà coperta d'una confusione eterna. I fuochi impudici ch' ella attizza sulla terra, sono il funesto simbolo de' fuochi vendicatori, che le sono destinati nell' altra vita. Se ancor voi suscettibili siete di qualche sentimento di timore, io finirò con un pensiere d' uno de' massimi Dottori della Cattolica Chiesa: tutt' i tormenti possibili a patirsi sulla terra, paragonati all' infernal fuoco, non solamente son cosa da poco, sono anzi un nulla. *Quæcumque homines patiuntur in hac vitâ, in comparatione ignis illius, non pauca, sed nulla sunt.* S. Aug.

Il grande Oratore che ho citato, parlò già da un secolo addietro, con altrettanto poco risparmio quanto appunto io ne uso; anzi egli gareggia di forti espressioni sopra ciò che in questa materia ho io detto. Le persone che vi erano interessate, se ne scandalizzarono, se ne offesero. Il Ministro del Vangelo, risalito sulla cattedra di verità, replicò loro con fermezza, *ch' ei non avea esposta se non la dottrina dell'Apostolo delle nazioni, quello appunto che alla fede convertì i nostri padri; che piuttosto verran meno il Cielo e la Terra, che le parole del Dio di purità mancar d' effetto.* E perchè mai permesso non sarebbemi di prendere, a suo esempio, ad imprestito il linguaggio di San Paolo? Non si potrà condannarmi, se non condannando nell' atto stesso l' organo del Divin-Paracleto. Galate insensate, chi vi ha fascinate in modo di chiudere gli occhi per non veder la verità?

Intensati Galatæ, qui vos fascinavit non obedire veritati? Voi giunte siete a quel grado di follia, che dopo aver incominciato per lo spirito, voi finite per la carne. *Sic stulti estis, ut cùm spiritu cœperitis, carne consumemini.* Niuno doler si può dell' applicazione ch' io faccio quì delle ora rapportate fulminanti parole. Se quest' applicazione non è delle più giuste, la causa ne è, che per renderla tale, d' uopo sarebbe di rabbrunire il quadro, che ne fa l' Apostolo; caricarne i colori all' eccesso, per pingere al naturale il traviamento esterminato delle nostre Città, forse ancor più colpevoli che quelle di Pentapoli, o la Bella-Valle. Bisogneravvi adunque una novella pioggia di fuoco e zolfo per dar fine a codesti disordini?

La Morale che io predico, è incontrastabile: ma malgrado tutta la sua evidenza, ella è una morale che lo spirito del secolo, spirito cieco e grossolano, rende assai oscura; in modo che ella non è compresa, perchè non si vuole comprenderla. *Et erat verbum istud absconditum ab eis.*

Or dopo questo, con quale occhio le anime carnali riguarderanno mai queste grandi verità sì formidabili, e colui, che non ha temuto di proferirle? Ma io m' appiglio di bel nuovo all' oracolo del nostro Divino Maestro. *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.*

LETTERA

ALLE DONNE MONDANE

DI TORINO.

Io ho pubblicato un foglio volante di otto pagine, sopra l'indecenza de' vostri vestimenti. Ho parlato con libertà, e forza evangelica, che tanto bene convengono ad un Ministro degli Altari, delle quali ei dee farsi un dovere. Ho creduto parlare a delle cristiane. Voi siete tali senza dubbio, non avendo voi abbjurata la Religion de' vostri padri: ma sul punto di cui si agisce, voi siete cristiane più in teorica che in pratica. Ma che dico io in teorica? Voi vi avanzate anche fin a pretendere di giustificarvi con dir, che tale è *la Moda*, e che siete autorizzate a conformarvici. Ma che cosa è *la Moda*? Ella altra cosa non è se non quella strada ch'è battuta dalla moltitudine; ed il Divin nostro Maestro ci avverte, che persone in gran numero vi entrano, e ch'ella conduce alla perdizione. Le stesse persone che fan profession di pietà, non sono sempre in salvo da questa illusione. Esse soffrono che le loro figlie compariscano in pubblico, e che, colle loro nudità, diano lezioni di lubricità. Nel disegno di perpetuare lo scandalo, fanno esse

dipingere le loro figlie in tale stato d' indecenza. Io vi ho di già fatto osservare, esservi un paese nel mondo, in cui *la Moda*, a questo riguardo, è portata ad un eccesso tale, che io mi farei un delitto di descriverlo; e vi ho domandato, se voi essendo trasportate in tale regione (che per altro voglio lasciarvi ignorare), se, dico, sareste disposte ad adottare una tal *Moda*, come avete fatto di quella delle donne prostituite della Rivoluzione. Avanti a questa disgraziata catastrofe, ognun vi mirava meritarvi la pubblica estimazione per la decenza de' vostri vestimenti. Voi avevate allora de' principj di Morale, che poi avete abbjurati. Che se voi ancor gli ammettete, da voi medesime vi prononciate la vostra condanna.

Ma io ben comprendo che la tirannica parola di *Moda* avrà sempre maggior impero sopra di voi, che le sagrosante regole dell' evangelica severità, che il grido della ragione e dell' onore, e che la vista del vostro proprio interesse, anche temporale, ben inteso. Io vi cito adunque al gran tribunal della *Moda*; e voi astrette sarete a dimostrare, se il pretesto sia della *Moda*, oppur la corruzion del cuore che v' induce a calpestare tutte le leggi della naturale onestà.

Voi entrate in una bottega da mode; vi si mostrano degli ornamenti, delle pomposità d' ogni sorta; de' bindelli, de' pizzi, delle cuffie, delle tabacchiere, e cento altre fanfaluche somiglievoli. Voi non vi ponete molto

in pena d'esaminare, se tutte le dette cose sian del miglior gusto; per lo più, voi non siete in istato di giudicarne. Il punto importante e decisivo per voi, egli è quello d'assicurarvi che ciò che vi si presenta, è dell' ultima *Moda*. Voi non farete difficoltà di convenir meco, che io vi rendo giustizia su questo punto. Ebbene, io vi fo sapere che la vostra maniera di abbigliarvi non è montata sul tuono del tempo in cui fate le compre, che *la Moda* n' è già passata ed oltrepassata; ed ecco come io ve ne convinco.

Le *Mode* vi vengono da Parigi, come voi ben sapete; or se voi vi presentaste in quella Città nell' equipaggio del quale attualmente fra di noi vi pavoneggiate, vi stimerebbero, non dico soltanto per semplici persone di provincia, ma anche per qualche cosa di peggio, come or sentirete. Jeri, li 20 agosto 1805, io vidi giunger da Parigi il Marchese Mazenta, nipote del rispettabile C. Melzi, accompagnato da due Fiorentini, tutti tre persone di distinto merito. Ho avuto varj discorsi coi medesimi. Essi mi hanno assicurato, senza esserne stati richiesti, che oggidì le donne a Parigi sono vestite colla più gran decenza, principiando dalle persone del più elevato rango insin a quelle del più basso; che questo tuono di decenza è così universale, che dal momento in cui si vede, per le strade, una donna che offre delle nudità, non si esita punto a prononciare, essere colei una prostituita.

Voi non potete ragionevolmente porre in dubbio ciò che io v' assicuro. Per altro, avete le maniere le più facili per verificare il fatto. Voi pretendete, senza il minimo dubbio, di assestarvi sul tuono di Parigi; bisogna dunque decidervi. Sonovi in quella gran Città, due tuoni; quello delle persone oneste in tutte le condizioni, e quello delle donne pubbliche. Appartiene a voi il fare la scelta: ma bisogna necessariamente farne una.

P. S. Oggi, li 27 agosto, io andava a consegnare la mia lettera allo Stampatore. Ho avuto occasione di parlarne in una compagnia in cui trovavasi una Signora Piemontese recentemente ritornata da Parigi. I nostri graziosi Francesi, che amano le picciole guerre, ci hanno posti alle prese. Ella mi ha domandato con flemma, se io trovava qualche cosa di riprensibile nel suo abbigliamento. Non mi son fatto pregare per dirgli rotondamente ciò che io ne pensava. Le parlai de' miei tre viaggiatori. Ella mi confessò che le persone oneste compariscono con decenza nelle strade di Parigi. Ma per giustificarsi bene, o male, ella soggiunse che nell' interiore delle case non faceasi difficoltà che ognun si ponesse nella maniera la più comoda, e che si comparisse nell' equipaggio in cui io la vedeva. Io le replicai che quest' uso era un primo omaggio che il vizio rendeva alla virtù.

Or io ritorno a voi, non dirò, Signore, ma donne e figlie di Torino, poichè quello

che or aggiugnerò riguarda la gente bassa, le rivenditrici di zolfanelli sibbene che le persone del più alto rango. Non v'ha lungo tempo che una povera, la quale avea le braccia nude fin al di sopra del gomito, mi domandò elemosina nella strada. Ella ben anche avea l'ambizione d'essere vestita alla *Moda*. Io vi dico dunque a tutte, senza distinzione di rango e di condizione: La *Moda* è il vostro grande idolo; la *Moda* che vien da Parigi, s'intende; poichè voi non ne conoscete altra. Ebbene, all'esempio delle eleganti Parigine, incominciate a nasconder la vostra vergogna nelle strade. Questo primo spirito di decenza vi porterà ben tosto ad ascoltare la voce del vero onore nel seno delle vostre famiglie, nelle compagnie composte di ciò che onesta gente si appella, ma di fatto gente onesta.

Io ho parlato da Missionario ne' miei *Voti d'un cittadino benefico*. Ho sparso il mio foglio nella speranza ch'egli potrebbe operar qualche bene: ma non ho avuto occasione di accorgermi della menoma riforma. Solamente non sento più parlare di alcuni eccessi che oltraggiavano più particolarmente la Natura, come le vesti da statua, le sottane . . . . . taciamoci. In quanto alle cinture sotto le ascelle, ve ne sono di quelle tra voi, che, pur troppo, hanno delle molto buone ragioni per non abbandonarne l'uso. Vero è ch'esse vi danno una statura delle più goffe: ma non si può rimediare a tutto; bisogna correre a

quel che preme di più. Un interesse ben più importante vi fa passar al di sopra di questa considerazione. Si vede che l'onore vi è ancor caro. Ma s'egli caro vi fosse quanto dovrebb'esserlo, come non vi ricordereste voi che il pudore è il più bell'ornamento del vostro sesso? Voi ambite d'essere le tiranne de' cuori: voi vi erigete in idoli al piede degli stessi altari: ma è egli possibile che voi non intendiate, che per poco lume di ragione che resti ad un uomo, gli è impossibile di amare ciò ch'egli è sforzato ad avere in disprezzo? E come osereste ancor d'aspirare all'estimazion pubblica, se voi coll'indecenza de'vostri vestimenti dimostrate non avere alcun rispetto per le inalienabili leggi del pudore? Quale idea con tale condotta, non venite voi a dare, della corruzione, o meglio, dell'abrutimento del vostro cuore?

O santa Religione! v'invocherò io ancora quì, come ho fatto nel già indicato primo mio foglio? Io vi supplicherei nuovamente di far sentire la vostr'altitonante voce, per ispargere il terrore in queste anime cauterizzate, se sperar potessi ch'esse fosser sensibili alle vostre spaventevoli minaccie. Io ho loro rammentato in vano, che i loro corpi erano le membra di Gesù-Cristo; ch'essi sono i templi dello Spirito Santo, allorch'elleno astengonsi di profanarli; ch'essi sono destinati ad essere i compagni della felicità o del supplizio delle loro anime, per un tempo che non dee giammai finire; ch'elleno sono ris-

ponsabili delle impure fiamme che accendono nei cuori corrotti, e dei cimenti stessi, nei quali pongono la virtù la più solida; che que' pensieri, quegli sguardi, quei desiderj colpevoli ch' esse fomentano, anzi provocano, saranno puniti con tormenti eterni; che nel perdere se medesime, fan perdere un' infinità d' altre persone, alla total rovina delle quali, colle loro lubricità, esse danno l' ultimo compimento; che il sangue di tante sventurate vittime grida vendetta verso il Cielo, e sollecita il fulmine, che deve schiacciarle e destinarle al più grande degl' infortunj; che questa carne colpevole, la qual pretende niente meno che d' usurparsi il trono della Divinità, sarà d' una eterna confusion ricoperta; che gl' impuri fuochi ch' elleno attizzano sopra la terra, sono il simbolo de' fuochi vendicatori lor destinati nell' altra vita.

O Galate insensate! chi vi ha fascinate a segno di chiudervi gli occhi affinchè non veggiate della verità i fulgori, e di rendervi insensibili allo splendore del divino suo lume? *Insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati?* Giunte voi siete ad un tal grado di follìa, che dopo aver incominciato per lo spirito, voi la finite per la carne. *Sic stulti estis, ut cum spiritu cæperitis, carne consumemini, etc.*

Che non vi sia che si lamenti sull' applicazione che io fo di queste fulminanti parole. Se quest' applicazione non è delle più giuste, si è che affin di renderla tale, bisogne-

rebbe rimbrunire il quadro che ne fa l'Apostolo, caricandone i colori, per dipingere al naturale lo sterminato sfacciamento che regna nelle nostre Città, forse più colpevoli che quelle di Pentapoli o la Bella-Valle. Bisognerà vi forse una novella pioggia di zolfo e fuoco per far cessare tai disordini?

Io so che tra le persone, contro le quali io mi sono da principio elevato, ve ne sono, in numero grande, di quelle che hanno principj d'onestà: ma quanto mai s'ingannano elleno, se si lusingano che l'immodestia de' loro vestimenti non contribuisca in nulla agli spaventevoli progressi di questa corruzione sfrenata, che rapidamente guadagna ogni età, qualunque sesso, e tutte le condizioni! Se io ripeto quì ciò che altrove ho già detto, la cagion ne è che fin ad ora si è fatto l'orecchio sordo.

Conchiudiamo. I nobili, i cittadini, i ciabattini, i facchini montati sul gusto di Parigi, allorchè vedranno una donna, od una donzella colle braccia nude, diranno ben tosto: ecco una prostituita! le donne più circospette si contenteranno di dire: ella non va alla moda. Quelle che saran delle ultime a riformarsi, daranno una ben cattiva idea della purità del loro cuore. Genitori, tremate per la virtù d'una figlia, la quale non rispetta le leggi del pudore. Mariti, non vi riposate punto sulla fedeltà d'una donna impudente.

Trad. dal Franc. del sig. Abate Rossignol.

Anno 1808.

EX SOLILOQUIO

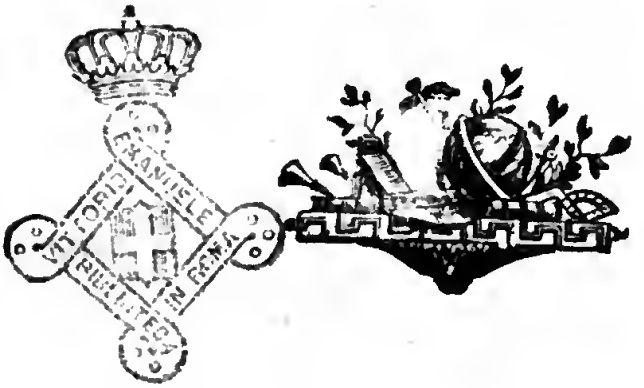
SANCTI

BONAVENTURÆ

AUCTORE

J. J. ROSSIGNOL

OLIM E SOC. JESU.



AUGUSTAE TAURINORUM,
E TYPOGRAPHIA SOCIALI.

M. DCCC. IX.

EX SOLILOQUIO SANCTI BONAVENTURÆ.

Flectat anima devota divinæ contemplationis amore accensa genua mentis ante thronum beatissimæ et incomprehensibilis Trinitatis; pulset humiliter et postulet sapienter Dei Patris confortatricem potentiam, ne labore depressa succumbat, Dei Filii regulatricem sapientiam, ne errore seducta a veritate devict, Dei Spiritûs Sancti consolatricem pietatem, ne tædio devicta deficiat. Omne enim datum optimum et omne donum perfectum desursum est descendens a patre luminum; omne bonum nostrum aut Deus est aut a Deo est. Unde non immeritò in omni boni operis initio ille est invocandus a quo omne bonum originaliter progreditur, per quem omne bonum producitur, et ad quem omne bonum finaliter reducitur.

Debet anima devota mentali contemplationis exercitio applicare se se, 1.° ut videat qualiter sit creata per naturam, deformata per culpam, reformata per gratiam; 2.° ut cognoscat quàm instabilis sit mundus, quàm miserabilis ejus prosperitas; 3.° ut intelligat hu-

manæ mortis ineluctabilem necessitatem, judicii finalis formidabilem austeritatem, pœnæ infernalis intolerabilem acerbitatem; 4.° ut sapiat cœlestis gaudii ineffabilem suavitatem et interminabilem æternitatem. Hæc est illa crux beata quatuor finibus terminata, in quâ anima devota cum suo dulcissimo Sponso Jesu Christo debet jugiter pendere meditando, et per ipsam cœli palatium conscendere.

Fructus istius salutiferæ exercitationis, si dignè et laudabiliter fiat, est felicitas æterna, in quâ videbimus et amabimus et vacabimus in æternum et ultra. Tunc Deus erit omnia in omnibus, cùm a ratione omnis error, a voluntaté omnis dolor, a memoriâ omnis timor recesserit; et successerit illa quam speramus mira serenitas, divina jucunditas, æterna securitas. Ut autem ad inæstimabilem contemplationem istius mentalis exercitationis perveniamus, ad Patrem luminum, ipsum humiliter invocando, accedamus; genua cordis devotè flectamus ante thronum lucis æternæ majestatis, ut pertingamus ad eum qui est omnis desiderii finis et complementum.

Dominus. A te tua consideratio inchoetur, ne frustra excurras ad aliena te neglectá; multi multa sciunt et seipsos nesciunt, alios inspiciunt et seipsos deserunt. Considera unde veneris et quò vadas, unde sis et quid sis; et inde per cognitionem tuî ascendes ad cognitionem Dei. Vitam tuam quoti-

dianâ discussione examina, et diligenter attende quantùm proficias, et quantùm deficias, qualis sis in moribus, qualis in affectionibus, quàm similis sis Deo et quàm dissimilis, quàm prope quàm longè. Illud semper agnosce quod multò laudabilior et melior sis, si te cognoscis, quàm si te neglecto cursus siderum, vires herbarum, indoles hominum, naturam animalium cognosceres, et scientiam omnium cœlestium et terrestrium haberes. Redde ergo te tibi, et si non semper, saltem interdum rege tuos affectus, dirige actus, corrige gressus.

Nobilitas tua naturalis in eo consistit quod tibi ad decorem impressa sit imago beatissimæ Trinitatis, unde cum Anselmo dicas: Fateor Domine et gratias ago quia me creasti ad tuam imaginem, ut tui memor sim, te cognoscam, te diligam. Cùm Dei reminiscor, in ipso condelector, memoria enim ejus super vinum. Cùm Deum per voluntatem diligo, me in ipsum transformo; hæc est enim virtus amoris ut talem me esse oporteat, quale est illud quod amo. Recognosce ergo, ô anima! quàm mira et inestimabilis digniras sit, esse non solùm vestigium Creatoris, quod est commune omnibus creaturis, sed esse imaginem, quòd est proprium creaturæ rationalis. Lauda igitur, anima, Dominum, lauda Deum tuum Sion; expergiscere et lauda, exulta et gaude quod insignita sis Dei imagine, decorata similitudine, particeps rationis, capax æternæ beatitudinis.

Sed quia hæc forte finirentur, exulta quod cum prædictis dedit tibi naturam immortalem, substantiam incorruptibilem, durationem interminabilem, vitam perpetuam; imago enim Trinitatis non esses, si termino mortis finiri posses. O anima! adverte quod creator tuus post illud esse, dedit tibi perpetuum esse, post hoc dedit tibi vivere, sentire, discernere. Tuam igitur pulchritudinem attende, ut intelligas quam debeas pulchritudinem diligere. Sponsum habes de cujus pulchritudine gaudent Angeli; et si de tuâ dubites, scias quod tam pulcher, tam formosus Dei Filius tuo aspectu captus non esset, si eum singularis et verè admirandus decor tuus non attraxisset.

Gaude, ô felix anima! quæ potes esse tanti hospitis hospita; ô beata anima, quæ quotidie cor suum mundat ut inhabitantem Deum suscipiat; apud quam Deus sibi requiem invenit; negare siquidem ei cœli requiem non poterit quæ sibi in hac vitâ requiem præparavit. O anima nimis avara! si non sufficit tibi tanti hospitis præsentia, qui ditabit te donis suis; nullo enim modo deceret tantum principem, si hospitem suam permitteret indigentem. Adorna igitur thalamum tuum et suscipe regem factorem tuum, cujus pulchritudinem sol et luna mirantur, cujus magnitudinem cœlum et terra reverentur. Desiderat hospitium tuum, et plus quàm cœleste palatium cœnaculum tuum appetit et exop-

tat: deliciæ enim suæ sunt esse cum filiis hominum.

Cognosce quod tantæ capacitatis est palatium tuum, ut nulla creatura sufficiat satiare tuum desiderium; omnis jucunditas, omnis suavitas, omnis potentia, omnis opulentia rerum creatarum afficere cor humanum potest, satiare non potest. Omnis creatura quæ Deus tuus non est, tibi inopia est. Anima quæ ad Deum appetendum facta est, quidquid infra Deum appetit, minus est, ideòque jure ei non sufficit quod Deus non est.

O anima! quid dedit tibi Sponsus tuus? Respice mundum; omnis natura ad hunc finem cursum suum dirigit, ut tuis utilitatibus deserviat, tuis oblectamentis indesinenter occurrat. Considera quod creator tuus, sponsus et amicus totam mundi machinam ad tuum ordinavit ministerium. Angelis suis mandavit de te, ut illuminent et custodiant te; magna dignitas est habere tales doctores, consolatores et conservatores. O anima! si videre posses quanto gaudio assistunt orantibus, intersunt meditantibus, quanto studio vos ad bonum inclinant, quanto desiderio vos ad salutem æternam expectant. Cœlum tibi deservit per suum motum; sol creat tibi diem, luna illuminat tibi noctem; ignis temperat tibi aëris frigiditatem, aër tibi mitigat ignis ardorem, aqua sordes tibi mundat et terram fœcundat. Terra verò te sustentat suâ soliditate, recreat suâ fertilitate, delectat suâ

amœnitate. Ecce, anima, breviter discurristi per singula, et invenisti quod omnis creatura ad hunc finem ex divinâ ordinatione cursum suum dirigat ut tibi serviat.

Sed cave ne non sponsa sed adultera dicaris, si munera dantis plus quàm affectum amantis diligis.

Anima. Cum verecundiâ et rubore compellor confiteri quod dignitatem propriam modicùm adverti; amorem meum, heu! ego infelix et misera nimis indignè prostitui; factorem meum pro iis omnibus non glorificavi; Deum meum propter dona sua non benedixi. Quantò perfectiùs dignitatem meam aspicio, tantò magis vitam degenerem me duxisse confundor et erubesco. Tantò gravior est culpa, quantò dignior et nobilior est delinquentis natura; tantò gravior est offensa, quantò major est illius qui offenditur excellentia; tantò pejor est injuria, quantò majora fuerunt illius cui infertur beneficia. Heu! Domine Deus meus, væ mihi miseræ, jam video, jam cognosco quod quidquid a Summo Datore accepi, ad pravum usum miserabiliter inflexi; peregrinationem terræ pro inhabitatione dilexi patriæ, salutem et pulchritudinem corporis redegi in servitutem voluptatis.

Dominus. Reduc, anima misera, ad memoriam enorme delictum, et produc in cœlum usque rugitum et lamentum; cogita, anima perfida Dei, adultera Christi, quid fe-

ceris. Dereliquisti in cœlo castum amatorem tuum, contempsisti factorem tuum, repudiasti sponsum tuum, turbasti Deum tuum, irreverenter tractasti Angelum custodem tuum. Eras templum Christi, Sponsa Dei, Sacrarium Spiritûs Sancti. Quæ est ista subita conversio et repentina mutatio? De Dei Virgine facta es prostituta satanæ, de Sponsa Christi scortum execrabile diaboli. Recordare, ô anima! propter quid vendideris decorem tuum, propter quid abjeceris honorem tuum, pro quo tam turpiter fœdaveris vultum tuum, quæ tanta bona tam vili pretio vendidisti. O anima! quare te tot bonis spoliasti, quare frustra tantis te honoribus privasti, quare tot bona opera neglexisti, tot annos, tot dies, tot horas sine fructu vixisti?

Anima. Recognosco quod verum loqueris, et meritò me de tantâ transgressione reprehendis. O Domine Deus meus! quot tempora effluxerunt in quibus sine fructu vixi? coram te quomodo subsistam? Quomodo ad te levare potero faciem meam in illo magno et terribili examine, quando enumerari jusseris omnes dies meos quærens fructum in eis? O Domine Deus! cur intermisi te ullo tempore versari in corde meo, te totâ mente amplecti, in tuâ dulcedine delectari? Omnia interiora mea ubi tunc erant quando tecum non erant, cùm a te habeat omnis creatura quidquid habet desiderabile, laudabile, delectabile? Heu! Domine, nunc intelligo, sed

confiteri erubesco, species et decor creaturarum decepit oculum meum, et non adverti quia speciosior omnibus creaturis tu es, quibus tantummodò unam guttam tuæ inæstimabilis pulchritudinis communicasti.

Quis enim ornavit cœlum sideribus, aërem volucribus, aquam piscibus, terram plantis et floribus, homines in corpore venustate et coloribus, in mente variis virtutibus? Nonne per te illa cœlestia Spirituum agmina variis donis sunt ornata; nonne per te Seraphim ardent dilectione, Cherubim lucent cognitione, de tuis donis judicant Throni, de tuis muneribus dominantur Dominationes, ex tuâ virtute præsunt Principatus, ex tuâ potestate dæmonibus imperant Potestates, ex tuâ summâ potentiâ miracula faciunt Virtutes, ex tuo præcepto Archangeli magnis nunciant majora, Angeli verò minoribus significant minora? Sed quid sunt hæc omnia, nisi tuæ pulchritudinis modica scintilla? O bone Jesu! fons universæ pulchritudinis, ignosce mihi miseræ, quæ tuam pulchritudinem tam serò cognovi, tam tardè amavi, propterea miserabiliter oberravi.

Dulcedo etiam creaturarum decepit gustum meum, et non adverti quod melle dulcior es. Tu enim melli et omni creaturæ dulcedinem suam imò tuam commodasti; nec est alia in creaturâ dulcedo vel delectatio nisi tua quam abscondisti timentibus te. O Jesu! fons universæ dulcedinis, ignosce mihi qui

tuam inæstimabilem et mellifluam dulcedinem increatam non cognovi nec degustavi ; propterea miserabiliter oberravi, et me usquemodò siliquiis porcorum frustra saturare tentavi ; et cùm de pane filiorum tuorum non manducarem, semper in deliciis mundi jejuna et famelica, famem meam misera amavi. O dulcissime Jesu ! modò video, modò cognosco quod omnis dulcedo tibi contraria, fuit mihi afflictio, et magna miseria. Tu enim, misericordiosissime Deus, etiam in peccatis meis semper mihi aderas, piissimè sæviens, omnes iniquas delectationes meas et malas amarissimis respergens amaritudinibus, docens per flagella quod sine amaritudine delectari non possem nisi in te, Domine. Sed heu ! hanc doctrinam non intellexi. Inter mondana oblectamenta, conscientiæ stimulos sæpius sensi, nec rarò gehennam horrui ; et tamen heu ! ego misera inter tot tormenta non mutavi consilium. Decepit me etiam odor creaturæ, et ignoravi quod odor tuus, ô bone Jesu ! superat omnia aromata ; ô fons odoris cujus suavitas facit post te currere, et infatigabiliter laborare ! Ignosce mihi quod tam serò te cognovi, tam tardè in odore unguentorum tuorum post te cucurri : verùm tuus ille odor cœlestis huic terreno fœtori quo infecta eram non miscetur. Decepit etiam me sonus falsus creaturarum, et nescivi nec sensi quàm dulcia faucibus servorum tuorum eloquia tua, quàm suavia auribus amicorum

tuorum mandata tua. O Jesu ! fons sapientiæ, auctòr scientiæ, consiliator casti consilii, fac me vel saltem modò audire vocem tuam, sonet vox tua in auribus meis. Cum quantâ amaritudine recogito quod fefellit me illa vox miserrima cantantium et dicentium : venite fruamur bonis quæ sunt, coronemus nos rosis antequam marcescant, et non nos prætereat flos temporis. Vino pretioso et unguentis optimis nos impleamus ; ubique relinquamus signa lætitiæ nostræ. Hanc vocem audivi et non intellexi quoniam omnia vana sunt et risu digna ; omnia enim hæc et his similia citò pertransierunt et velut umbra evanuerunt. Quid enim vana hæc omnia amatoribus suis contulerunt, quem fructum in illis habuerunt in quibus nunc confunduntur et erubescunt ? O Domine Deus meus ! lumen cordis mei, panis animæ meæ, serò te amavi, serò te cognovi. O ! quid miserius non miserante super se ipsum ? Sed inter hæc omnia, tu, amantissime Deus, mihi semper aderas, vocem tuam frequenter audivi, inspirationem tuam salutiferam sensi, et non consensi. O quoties mihi amantissimum illud consilium insusurrasti : peccasti, desine, erubesce ! Ad quæ ego misera, morem Augustini secuta, verba somnolenta sæpius respondi : Domine, expecta me modicùm, sine me paululum, modò a vanitate quiescam, modò de improbitate erubescam, omnia vana et mundana derelinquam. Sed heu ! modicum

non habebat modum, et paululum in longum ibat.

Ipsa segnities est res quæ multos æternaliter occidit, et finaliter peccatis detinet, quod ad vocem Domini, vitam non mutent peccatores. Vocem quidem occultæ inspirationis audiunt, sed vitam non mutant in melius dicentes, cras, cras; et subitò ostium claditur, remanetque peccator extra arcam cœlestis patriæ cum voce corvinâ, quia pro peccatis gemere noluit cum columbâ. Heu, quàm multos in peccatis sua felicitas detinuit; multos diuturna pax inertes reddidit! Verùm illis justus judex graviorem pœnam inflixit, quos longo quietis usu negligentes invenit; quos enim Deus ut convertantur diutius tolerat, non conversos duriùs damnat.

Ad cumulum infelicitatis meæ, heu! mundana mollicies me miserabiliter decipiebat; et ignoravi quod tam suavis est, ô bone Jesu! tuus amplexus, tam honestus attactus tuus, tam deliciosus convictus tuus. Cùm enim te amavero, munda sum, cum tetigero, casta sum, cum accepero, virgo sum. Tuus, ô Domine Jesu! amplexus non maculat, sed mundat, tuus attactus non inquinat sed sanctificat. Sed quæ vesania tanto tempore a me prohibuit talia et tanta mentis meæ solatia, tam divina gaudia, tam melliflua convivia! Domine Deus, excute tenebras meas, ut videam quæ sit tanti mali causa, quæ tanti damni occasio.

Dominus. Habes, ô anima! inimicum domesticum, hostem amicum, adversarium propinquum qui tibi malum pro bono reddidit, et sub specie amicitiæ crudelior existens inimicus, his omnibus et aliis infinitis bonis te privavit. Hic hostis est caro infelix et misera, multùm tamen tibi dilecta. Hanc cùm pavisti, inimicum pessimum contra te erexisti; hanc cùm honorasti, hostem crudelissimum contra te armasti; hanc cùm foris variis et pretiosis vestibus induisti, omnibus interioribus ornamentis te spoliasti. Unde caro ad tempus suaviter vivit, inde spiritus in æternum torquebitur et ingemiscet; et e contra quò plus caro premitur, eò plus de spe cœlesti animus lætatur.

Dic cum Bernardo: scio, ô anima! quemdam qui per plures annos tecum vixit, ad mensam tecum sedit, cibum de manu tuâ sumpsit et in sinu tuo dormivit; cùm voluit, tecum colloquium habuit; hic jure hæreditario servus tuus est: sed quia delicatè nimis enutristi eum, et te in servitutem redegit, et calcaneum suum levavit super caput tuum. O anima miserabilis et misera! quis te liberabit de vinculo improperii hujus? Exurgat Deus, et cadat armatus et conteratur inimicus; inimicus, inquam, contemptor Dei, amicus mundi, cultor diaboli. Quid tibi videtur de illo? Si idem sentis mecum dices: reus est mortis, crucifigatur. Noli ergo dissimulare, noli differre, noli parcere. Cruci-

fige, crucifige eum; sed in quâ cruce? in cruce Domini nostri Jesu Christi, in quâ est salus, vita et resurrectio nostra. Attende igitur, ô anima! quod es insignita Dei imagine, decorata ejus similitudine, redempta ipsius sanguine, particeps gratiæ, capax beatitudinis. Quid tibi cum carne unde ista pateris, quâ vilius nunquam sterquilinium vidisti? Si ejus miseriam enumerare velis, quàm onusta sit peccatis, pruriens concupiscentiis, occupatâ passionibus, polluta illusionibus, confusione plena, ignominiâ repleta, quid de eâ habes aliud, quàm cogitationes fœdas et immundas?

O anima! erubesce in similitudinem porci commutari, erubesce volutari in cœno quæ es de cœlo. O anima! donec in carne es, inter spinas versaris, et necesse est ut tentationum tribulationes et aculeos graviter patiaris; sicut lilium inter spinas, sic anima mea inter filias Adæ. O candens lilium, ô tener et delicatè flos! subversores tecum sunt et cum scorpionibus habitas. Vide ergo quomodo cautè ambules; caro et mundus spinis horrent; conversari cum eis et non lædi, divinæ potentiæ est, et non virtutis humanæ.

Est et alius inimicus fortis et crudelis; novit hic hostis antiquus ab initio humani generis, cui illecebras gulæ ingerat, cui virus invidiæ infundat, cui blandimenta luxuriæ objiciat, cui vana superbiæ incitamenta exhibeat; novit quem metu opprimat, quem

gaudio fallat, quem admiratione seducat. Habet etiam varios sibi mancipatos, quorum ad alios decipiendos ingeniis utitur et linguis. O! anima fragilis ad resistendum, facilis ad cadendum, difficilis ad resurgendum, qualiter istius crudelis adversarii laqueos evadere poteris?

Anima. Me ámpliùs a planctu continere non valeo. O Domine Deus meus! tu impressisti mihi amabilem imaginem tuam, et ego superinduxi odibilem imaginem diabolicam; heu, heu misercula! quod dæmonis imaginem superimpressi super imaginem Dei; cur non odi ejus imitationem, cujus nomen abhorreo? ille sponte cecidit, ego volens corrui. Ille nullâ præcedente vindictâ peccavit superbiens, ego visâ ejus pœnâ peccavi contemnens; ille semel innocentiâ est institutus, ego multoties sum restitutus; ille se erexit contra eum qui ipsum fecit, ego me erexi contra eum, qui me refecit; ille Deum dereliquit permittentem, ego fugi Deum persequentem; ille perstat in malitiâ, Deo reprobante, ego recedo à Deo misericorditer revocante. Et si ambo contra Deum, ille tamen non contra requirentem se, ego verò contra morientem pro me. Ecce, cujus imaginem horreo, illo in multis me horribiliorem invenio; si me videro, est horror intolerabilis, si non videro, est mors inevitabilis. O quàm felix qui sibi est horribilis! felicior cui mors æterna sensibilis. O Pater pa-

tientissime, ô Rex clementissime! tegere non valeo, excusare nequeo, et tamen confiteri non modicùm erubesco. Jam tantorum malorum causam invenio; jam quod priùs latuit agnosco. Cor meum miserum, dum futurum non curavit gaudium, nec divinum quæsivit consilium, amori terrestrium totum se mancipavit; vanitas ipsum seduxit, luxuria polluit, curiositas distraxit; cruciabatur invidiâ, torquebatur iracundiâ, dividebatur avaritiâ, anxiebatur acidiâ; sicque immergebatur omnibus vitiis, quia unum bonum quod sibi sufficere potuit, dereliquit. Abeant ergo, mitissime Deus, in oblivionem coram te omnia mea malè consumpta tempora; et concede ut hoc temporis mei residuum fortè nimis breve et momentaneum sit tibi honorificum, mihi fructuosum. Jam piissime Deus, propter magnitudinem damni quod infelix et misera miserabiliter incurri, video et cognosco quod meipsam et peccatum meum sufficienter ut merui, deplangere non valeo, si tanta debet esse peccati detestatio, quanta fuerat in miserâ voluntate delectatio.

Dominus. O anima! si non sufficis delictum tuum debitè deplangere, necesse habes te ad aliquem Sanctorum convertere. An ignoras quod habes accessum ad Deum ubi matrem habes ante filium, filium ante patrem. Mater pro te ostendit filio pectus et ubera, filius Patri latus et vulnera. Putas quod ulla poterit esse repulsa, ubi tot sunt

charitatis indicia? In periculis ergo et angustiis ac in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca; non recedat a corde tuo, non discedat ab ore tuo. Ipsam sequens non devias, ipsam rogans, non desperes; ipsâ tenente non corruis, ipsâ protegente non est quod metuas; ipsa duce non fatigaris; ipsâ propitiâ, ad veniam pervenis. Dic igitur, ô anima cum magnâ mentis fiduciâ: ô Domina! si tuus filius per te factus est frater noster, nonne tu per ipsum facta es mater nostra? Exultabo et lætabor, quia quidquid judicabitur de me, pendet ex sententiâ matris et fratris mei.

Anima. Cùm peccavi in filium, irritavi matrem; matrem offendere non potui sine injuriâ filii. Quid ergo faciam? Quis reconciliabit me? Quis mihi placabit matrem irritato filio?

Dominus. O anima! non dubites; si ambo sunt offensi, ambo sunt clementes, ambo piissimi. Confugiat ergo reus justi Dei ad piam matrem; refugiat reus offensæ matris ad benignum filium, et dicat: Deus qui factus es filius fœminæ propter misericordiam, fœmina quæ facta es mater Dei propter misericordiam, aut miseremini mihi impiæ peccatrici, aut ostendite mihi magis misericordem ad quem ego misera confugere valeam.

Anima. O quàm sanum consilium tuum, quàm consolationis plenum est mihi miseræ verbum tuum! Quando peccatum meum rectè

aspicio, tunc agnosco quod elementa per peccata mea pollui, cœlos inquinavi, astra cœli obfuscavi, Sanctos in cœlo contristavi, Angelos mihi ad custodiam deputatos irreverenter pertractavi; unde ab omnibus his auxilium petere pertimesco; et quia justi justè mihi indignati sunt, ad ipsos confugere non præsumo.

Dominus. O anima! nimia est trepidatio tua, quamvis placitum sit cor contritum et humiliatum. An ignoras quàm multi Sancti peccaverunt, qui qualiter nobis peccantibus misereri debeant in suis magnis peccatis didicerunt? Cogita Moysen prophetam eximium de divinâ potentiâ diffidentem; cogita David regem contra divinam legem adulterio et homicidio peccantem; cognosce Manassen regem iniquissimum, qui plus quam omnes reges Israël peccaverat, qui in amaritudine animæ suæ dicebat: Peccata mea super numerum arenæ maris, et non sum dignus videre altitudinem cœli præ multitudine iniquitatis meæ; hos cogita veniam impetrantes. Vide Matthæum sedentem ad telonium peccatorem et publicanum, et assumptum in discipulum; vide Paulum lapidantibus Stephanum consentientem, et electum in Apostolum; vide Petrum Christum abnegantem et mox veniam impetrantem; vide latronem cruci affixum, et in paradisum admissum. Cogita demum quod insignis illa peccatrix Maria Magdalena, facta est singularis et specialis Dei ama-

trix. Omnes enim quotquot modò cum Deo regnant, vel olim sicut tu peccaverunt, vel saltem peccare potuissent, si eos divina clementia a peccato non præservasset. Quia cuicumque donatum est ut non peccaverit, non est hoc naturæ humanæ, sed divinæ gratiæ.

ANIMA. Jam nunc securè prophetas imploro, audacter Apostolos et Martyres invoco, Confessores et Virgines constanter interpello. Sed tamen præ omnibus his, ad Dei Genitricem Mariam confidentiùs recurro. Scio enim quod tam pia, dulcis et suavis est Maria, ut nominari non possit quin accendat, nec cogitari quin recreet affectum diligentium se. Hæc est illa quæ salutem omnibus impetravit, et totius mundi reparationem procuravit. O fœmina mirabiliter singularis et singulariter mirabilis! per quam elementa renovantur, infirmi medicantur, homines salvantur. O fœmina gratiâ plena, de cujus plenitudinis abundantiâ respersa reviviscit omnis creatura! O benedicta genitrix vitæ! inventrix gratiæ, mater salutis, per te accessum habemus ad filium tuum, ut per te nos recipiat, qui per te datus est nobis. Excuset apud ipsum integritas tua culpam corruptionis nostræ; humilitas tua, ô beatissima! veniam impetret vanitati nostræ. O benedicta per gratiam quam invenisti, per auctorem salutis quem peperisti! fac ut qui mediante te dignatus est fieri particeps miseriæ nostræ, te intercedente faciat nos participes gloriæ suæ.

DOMINUS. Jam vidisti, ô anima! qualiter formata sis per naturam, et quomodo deformata per culpam,; jam per contritionem depurata, considera qualiter sis reformata per gratiam: verùm adverte quod quantò perfectiùs per contritionis lavacrum caligo mentis detergitur, tantò lucidiùs divinæ reparationis beneficium perspicitur; peccatum enim tenebras offundit quibus intellectus obscuratur et interior homo totus obtenebratur; unde necesse est ut mentales oculi sollicitè a peccati tenebris per compunctionis lacrymas expurgentur. Jam anima in affectionibus serenata, intuere quàm profundâ Dei clementiâ, quàm altâ Dei sapientiâ et quam mirâ potentiâ sis per gratiam reformata.

Considera primò quod per beneficium redemptionis, te a peccato originali liberavit, per quod bonis naturalibus et spiritualibus spoliata, potestati principis tenebrarum eras subjugata, à patriâ tuâ repulsa et alienata. Singularis Majestas mori voluit ut viveres, te salvare ut regnares; ad vilissima opera inclinata est, ut te constitueret super omnia opera sua; venit enim filius hominis quærere et salvum facere quod perierat; venit, inquam, ut te superbam humiliaret. Ad hoc Unigenitus Dei Filius formam infirmitatis nostræ suscepit; non solùm visibilis, sed etiam despectus apparuit. Ad hoc contumeliarum ludibria, illusionum probra, passionum tormenta toleravit, ut superbum non debere esse

hominem doceret humilis Deus. Omnia bona terrena contempsit Deus, ut contemnenda monstraret; et omnia mala terrena sustinuit, ut sustinenda doceret, ut neque illis quæreretur felicitas, neque in istis timeretur adversitas.

Venit secundò ut te Patri reconciliaret. Cùm inimicus esses Patri, ego reconciliavi te; cùm longè esses, ego veni ut reducerem te. Cùm inter montes et silvas errares, quæsivi te inter lapides et ligna inveni te; in humeris meis portavi te; Patri meo reddidi te; laboravi, sudavi; caput meum spinis exposui; manus meas clavis objeci; lanceâ latus, manus aperiri permisi; sanguinem meum pro te fudi; tot injuriis et vulneribus lacera-tus sum propter te: sed heu! propter peccatum tuum te dividis a me. Hæc Christus.

Venit tertiò ut te perditum repararet; per Redemptoris tui mortem de morte ad vitam, de tenebris ad lucem, de exilio ad patriam, de corruptione ad incorruptionem, de miseriâ ad gloriam, de luctu ad gaudium vocata es. O mira et inaudita permixtio! qui creator est fit creatura, qui immensus est capitur; qui dives est in omnes, pauper efficitur. Suscepit imaginem carnis tuæ; ut imaginem quam fecerat repararet; ut carnem mortalem immortalitate dotaret. Expergiscere nunc, ô anima! respice in faciem Christi tui; vide faciem illam quondam splendore luminosam propter te velatam, decore

speciosam ; inflatam ; dulcore gratiosam consputam , amore desiderabilem , abominabilem . Unde nunc , et diligenter considera mira prodigia quæ fecit Dominus super terram . Deus illuditur ut honoreris ; innocens flagellatur ut consoleris ; justus crucifigitur ut libereris . Immaculatus occiditur , ut epuleris ; sanguis et aqua de latere lanceato emittuntur ut poteris . Respice in prætium redemptionis ; aspice exemplum reformationis . Aspice , ô anima delicata ! contemplando assiduè , et fac imitando secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est , hoc est , in Christi gloriosissimâ Passione .

An non consideras quod deliciis corporalibus æstuas , et Christus Dominus tuus , Rex tuus , Sponsus tuus , Magister tuus et Amicus affligitur omni genere pœnarum in omni parte sensuum , ab omni statu hominum ? Rex illusit , præses judicavit , discipulus vendidit , Apostoli deseruerunt , pontifices , scribæ et pharisæi tradiderunt , gentiles flagellaverunt , turbæ condemnaverunt , et milites crucifixerunt . Caput illud angelicis tremendum spiritibus densitate spinarum pungitur ; facies pulchra præ filiis hominum sputis judæorum deputatur ; oculi lucidiores sole caligantur in morte ; aures quæ audiunt angelicos cantus , audiunt peccatorum insultus ; os quod docet Angelos , felle et aceto potatur ; pedes quorum scabellum adoratur , cruci clavo affiguntur ; manus quæ formaverunt cœlos sunt in

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

cruce extensæ, et clavis perforatæ; corpus verberatur, latus lanceâ transfigitur. Non remansit in eo aliquid liberum nisi sola lingua ut pro peccatoribus exoraret, et matrem discipulo commendaret. O fidelis anima! Salvator noster nullis potuit tormentis a nostræ salutis curâ revocari.

Anima. Tamdiu tacui quia quæ proposuisti, cum gaudio pariter et luctu devotâ mente recepi; gaudens igitur gaudebo in Domino, quia me tantùm dilexit, ut unigenito filio suo non parceret. O inæstimabilis dilectio charitatis! ut ancillam; imò nec nomine ancillæ dignam, redimeres, filium tradidisti! O Domine Jesu Christe! qui propter me tibi non pepercisti, cor meum tuis vulneribus ità saucia, et mentem meam tuo sanguine ita inebria, ut quòcumque me vertam, semper te videam crucifixum; et quidquid inspexero, mihi appareat tuo sanguine rubrificatum, ut sic totus in te tendens nihil valeam præter te invenire, nihil nisi tua vulnera intueri. Hæc mihi consolatio, tecum, mi Domine, crucifigi, et mihi sit intima afflictio aliquid præter te meditari. Nulla dilectio major, nulla charitas sincerior; nullus amor fortior; mortuus est pro me innocens, nihil in me inveniens quod amaret: sed heu! quoties miram hanc divinæ pietatis dignationem adverto, de nimiâ ingratitudine meâ non modicùm confundor et erubesco. O anima! dereliquisti Sponsum tuum, prostituisti amorem tuum,

et ei pro tantis beneficiis gratias non egisti; qui ut te relevaret, illuc quò cecideras, ipse descendere dignatus est, et piè pati quod meritò tolerabas.

Cogita ergo quantùm diligat te, qui non nisi moriendo à morte voluit liberare te. Vide ne sis ingrata, cui tanta beneficia sunt collata. Magnum enim peccatum est ingratitudo; est enim quasi ventus urens, exsiccans rivulos divinæ misericordiæ, fontem clementiæ et fluenta gratiæ. Attende igitur, ô anima! frequenter volve et revolve in mente hæc Salvatoris verba: ô anima! vide quanta pro te patior; ad te clamo qui pro te morior; vide pœnas quibus afficior; vide clavos quibus confodior; audi improperia quibus confundor. Sed cùm sit tantus dolor exterior, cruciatus tamen interior est gravior, cùm te tam ingratam experior. Populè meus, quid feci tibi, et in quo molestus fui tibi? Responde mihi; quid causæ est quòd inimico meo magis libet servire quàm mihi; attende quod ego sum qui creavi te; ego omnibus bonis ditavi te; et si hæc modica videntur ingratis, ego pretiosissimo sanguine meo redemi te. Eia anima mea, non recedant hæc a corde tuo, non discedant ab ore; semper gratias age; nunquam cessa unigenitum Dei Filium pro tantis donis benedicere et magnificare. Sit tibi dilectus tuus fasciculus myrrhæ in corde tuo, jubilus in mente, laus in ore, melos in aure. Jam diutiùs continere

me non valeo; dic, quæso, quid retribuam tibi pro omnibus quæ tribuisti mihi.

Dominus. O anima! totam vitam tuam huic debes qui vitam suam pro te posuit, et cruciatus duros sustinuit, ne et tu æternos cruciatus sustineres. Quid tibi durum esse poterit, cùm recordata fueris quod ille pro te voluit crucifigi? O quàm indebita miseratio! quàm stupenda dilectio, Regem gloriæ pro despectissimo vermiculo crucifigi! ô quàm dulcis amicus! ô quàm fortis auxiliator! ô quàm prudens consiliator!

Anima. Fateor et verè cognosco, si essent in me omnes vitæ filiorum Adam, omnes dies sæculi et labores omnium hominum qui sunt, fuerunt et erunt, nihil esset si conferatur cum eo quod Sponsus meus pro me sustinuit, quod pro peccatis meis Filius Dei toleravit. Cùm ergo donavero et quidquid sum, et quidquid possum, non erit sicut stella ad solem, sicut stilla ad fluvium, et sicut pulvis ad montem.

Dominus. O anima! quia depurato jam mentis oculo, gratiam divinæ redemptionis agnoscis quâ te a peccato originali Sponsus tuus liberavit, ad cumulum divinæ miserationis, qualiter per ipsam a peccato actuali liberata sis, ostendam. Considera quàm paternè Dominus tuus per multam inspirationem te a peccato revocavit; quàm suaviter te interiùs alloquendo vocavit dicens: Revertere, revertere, Sunamitis; anima per peccatum

misera effecta, revertere ad me; ego creator tuus sum. Revertere, ego sum Redemptor tuus. Revertere, ego sum tuus consolator. Revertere ultimò, quia ego sum tuus liberalis remunerator.

Revertere igitur, ego sum qui te tam nobiliter creavi; revertere, ego sum qui te tam misericorditer per mortem meam amarissimam de morte æternâ liberavi. Revertere, ego sum qui te bonis spiritualibus et corporalibus tam multipliciter ditavi. Egò sum qui te jam per præparatam felicitatem tam liberaliter remuneravi. Revertere, ô anima! te Sancti cum magno desiderio expectant, et ad tuum adventum Angeli exultant. Revertere, vocat te expansis in cruce, et fossis manibus Jesus Christus. Revertere, tuum reditum præstolatur totius Trinitatis abyssus. O anima! hæc fuit vox Dilecti invitantis.

Adverte nunc quæ fuerit longanimitas expectantis. O quanto tempore te in peccatis tuis toleravit! O quòt et quantos ante tuam conversionem damnavit, et te semper peccantem misericorditer expectavit! Revertere, anima; Christus in cruce pendens, caput habet inclinatum ad te peccatricem et immundam deosculandum; habet brachia extensa ad amplexandum, manus apertas ad remittendum, latus apertum ad te in illud intromittendum. Esto ergo, ô anima! jam columba nidificans in foraminibus petræ, in cavernis maceriæ. Pervola manus, pervola pedes, involà lateri;

ibi tota requies, ibi secura quies. O anima! si hæc dignè cogitare posses, quot et quales in tuâ comparatione abjecti sunt, qui tibi datam gratiam consequi non meruerunt! Elegit te de omnibus, assumpsit ex omnibus, amavit præ omnibus. An ignoras quàm fœda priùs fuisti, quàm polluta et dissoluta priùs extitisti? Ipse tè lavit lavacro regenerationis, pavit cibo dulcissimi corporis. Ipse tibi dedit vestimentum virtutum quibus nuditatem tuam tegeres et te adornares. Ipse contulit aromata bonorum operum quibus fœtorem peccati effugares, dedit speculum scripturæ in quo speciem tuam agnosceres.

O anima! cogita diligenter unde tam inæstimabilis gratia tibi concessa sit, ut ejus mererearis esse sponsa in quem desiderant Angeli prospicere. Quid ergo retribues Domino pro omnibus quæ tribuit tibi? Tibi enim tribuit per gratiam ut sis socia mensæ, socia regiæ, socia thalami. Vide quibus brachiis a te sit amplexandus, quibus labiis deosculandus, qui te tanti æstimavit, ut te suo sanguine mundaret, et propter te somnum mortis exciperet.

Anima. Fateor jam et agnosco, experior et intelligo me multò plura his a Deo meo recepisse, et pro tantis beneficiis me nihil dignum Deo retribuisse. Misericordias Domini in æternum cantabo, per quas suam inæstimabilem pietatem manifestè recognosco. Primò quod a multis peccatis me conservavit

et liberavit; secundò quod me peccantem non statim damnavit, sed me prolongante iniquitatem, ipse prolongavit pietatem; tertiò quod cor meum immutavit ut fierent dulcia quæ priùs erant amara; quartò quod me pœnitentem misericorditer recepit; quintò quod emendandi me et perseverandi mihi virtutem præstitit. Quid pro his omnibus Domino meo retribuam, ne fiam indigna percipiendis, si ingrata fuero inventa de perceptis? Quid retribuam, nisi ut amorem amore rependam, et laudem dicam nomini suo æterno et benedicto? Ipse peccata mea quasi glaciem solvit; et omnia mihi reputo dimissa quæcumque a me, ipso duce, committi non permisit.

Dominus. O anima! scito quod quidquid tibi dilectus tuus contulit, quidquid propter te sustinuit, totum in charitate perpetuâ quâ te dilexit, consummavit; nec meliùs quàm per dilectionem retribuitur quod ex solâ dilectione donatur.

Anima. Eia, mi Domine Deus meus, quantùm ego infelix et miseta! diligere deberem Deum meum, qui me creavit cùm non eram, redemit cùm perieram, et de multis periculis liberavit me; quando errabam reduxit me; quando ignorabam docuit me; quando peccabam corripuit me; quando contristabar consolatus est me; quando steti tenuit me; quando cecidi erexit me; quando ivi duxit me; quando veni suscepit me. Hæc et multa alia fecit mihi Deus meus, de quibus dulce

mihi erit semper loqui, semper cogitare, semper gratias agere. Cùm cunctis præsit, ubique sit præsens, cunctorum curam agens, et tam singulis quàm omnibus providens, ità tamen totum ad custodiam meam occupatum video, quasi omnibus oblitus fuerit, et mihi soli intendere velit. Sic enim præsentem se mihi exhibet, sic semper se paratum offert, si me paratum invenerit, ut quòcumque me verto, non me deserat, nisi ego prùs deseram eum. Nec pro omnibus illis habeo quod retribuam, nisi tantùm ut diligam. O bone Jesu! quoties post immensas et innumerabiles lacrymas, quoties post varios singultus et gemitus, me sauciatam et pene desperatam, unxisti unctione misericordiæ tuæ, et omnino pene deficientem, excepisti gaudentem, nec dereliquisti de veniâ præsumentem!

Sed super hæc omnia, mihi te, bone Jesu, amabilem non immeritò reddit calix Passionis, quem bibisti, opus nostræ redemptionis quod suscepisti. Hoc enim est quod totum amorem meum vindicat sibi; hoc est quod affectum meum blandiciis allicit. Etenim ubi te humiliasti, ubi te naturalibus radiis exuisti, ibi charitas plus effulsit, gratia ampliùs radiavit. Non operit anima quem diligit, quia præsentem omnibus credit, qui de corde suo non recedit. Amo te, Domine, et impatiens est amor, nec lachrymis sedatur, donec amori detur quod amatur;

nihil ejus mœstitiam consolatur, quousque non aspicitur quod desideratur. Da mihi, te; Deus meus; redde te mihi; malè mihi est præter te, et omnis copia quæ Deus meus non est, mihi egestas est.

Dominus. Quamvis causa diligendi Deum, Deus est, et modus diligendi eum, est sine modo diligere, ipse tamen qui tibi dilectionem tribuit, modum diligendi ostendit, quando dicit: Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, ex totâ animâ tuâ, et ex totâ fortitudine tuâ. Dilige Deum dulciter, ut amore illius omnis amor alius tibi vilescat; et ipse solus sit tibi mel in ore, melos in aure, jubilus in corde. Dilige prudenter, ut amor tuus in eo solo, et in nullo alio continuè inardescat. Dilige fortiter, ut tua fragilitas omnia dura et aspera gaudenter pro ipso sustineat, ut dicas: labor meus vix est unius horæ, et si amplius est, non sentio præ amore. O anima! semper in mente tuâ pertracta quàm dulciter Christus te dilexit in Incarnatione, quàm prudenter in conversatione, et quàm fortiter in Passione. Nulla dilectio major, nulla charitas sincerior, nullus amor fortior. Mortuus est pro te innocens, nihil in te inveniens quod amaret.

Anima. Nonnulla, quæso, edissere de charitatis virtute, quâ cognitâ ad diligendum Deum fortiùs animus inardescat.

Dominus. Reverà, ô anima! charitatis fructus magnus est sed occultus. Ipsa enim in

adversitatibus tolerat, in prosperitatibus temperat, in passionibus est fortis, in bonis operibus hilaris, in tentatione tutissima, in hospitalitate liberalissima, inter veros fratres lætissima, inter falsos patientissima. Ipsa est inter opprobria secura, inter odia benefica, inter iras placida, inter insidias innocens, in iniquitate gemens, in veritate respirans. O amor! ex quo oritur strenuitas morum, puritas affectuum, subtilitas cogitationum, sanctitas desideriorum, claritas operum, fœcunditas virtutum, dignitas meritorum, sublimitas præmiorum. O dulcedo amoris! sapiat illam cor tuum; et nectare ejus repleantur viscera tua. O anima! quàm dulcis est cibus charitatis, qui fessos alleviat, debiles roborat, mœstos lætificat; jugum namque virtutis facit suave, et onus ejus leve.

Anima. Jam video quoniam miser est omnis animus junctus amicitiâ rebus temporalibus; beatus est qui amat te, Domine, et inimicum propter te, et amicum in te; solus enim nullum carum amittit, cui omnes in te cari sunt: te verò nemo amittit nisi qui dimittit; qui autem te dimittit, quò vadit nisi a te placido ad te iratum? O charitas! quæ semper ardes, et numquam extingueris, charitas Deus meus, accende me. Jubes ut amem te, da quod jubes, et jube quod vis. Jubes certè ut contineam me a concupiscentiâ carnis, a concupiscentiâ oculorum, et ambitione sæculi. Minùs te, Domine, amat qui te-

cum amat quod propter te non amat. Si Christum amem, et ejus semper amplexibus inhærere quæram, facile videbitur omne difficile.

Dominus. O anima! jam, ut video, recognoscis quàm felix et quàm beatus est qui in solo æternitatis desiderio per amorem figitur, quia nec prosperitate extollitur, nec adversitate quassatur; et dum nihil habet in mundo quod diligat, nihil est in mundo quod pertimescat. Oculos conjice, ô anima! in mundum istum sensibilem ut ipsum et ea quæ in ipso sunt despicias, et eo despecto ampliùs in amore sponsi inardescas. Tantò quis ab illo superno amore disjungitur, quantò inferiùs delectatur; citiùs ad Deum convertitur qui non habet in hoc sæculo unde delectetur; et tantò quis ab inferiorum amore disjungitur, quantò ad sola æterna amanda sublevatur; creaturæ igitur tibi vilescant, ut Creator in corde dulcescat. Volve semper et revolve quàm instabilis sit mundana opulentia, quàm mutabilis mundana excellentia, quàm fallax, quàm falsa, quàmque miserabilis mundana sit gloria; omne enim quod hîc eminet, multò plus mœrore afficit, quàm honore decorat. Ecce hujus mundi amatores nundinas hujus sæculi perambulant, alii divitias, alii honores, alii voluptates quærentes. Sed quid de divitiis dicam, quæ cum labore acquiruntur, cum timore possidentur, cum dolore amittuntur. Quid de honore re-

feram? In loco sublimi positus es, numquid non eris judicandus? Numquid in honore sine dolore, in prælatione sine tribulatione, in sublimitate sine vanitate esse quis poterit? Numquid aliud est gloria nisi quædam inflatio aurium? Toties angelo apostatæ similis esse vis, quoties præesse desideras. Nihil sub sæculi rebus fugacius est vanâ gloriâ, quam cùm tenere cupimus, amittimus. Vidisti imperatores, vidisti præfectos, vidisti exercitus, victorias et triumphos; heri fuerunt et hodie non sunt; heri quasi flos apparuerunt, hodie quasi fumum aruerunt; nihil itaque bonum est, nisi quod perpetuum est.

Anima. O Domine! si hæc ita se habent, quid est quòd miseri homines quærunt, dum mundi vanitates appetunt? O quantum excœcati sunt qui mundi gloriam quærunt! Nonnulli, dum quotumdam gloriam cernunt, magnum aliquod existimant, atque ut talia consequantur exoptant: cùm verò eos morientes aspiciunt, eorum quàm vana sit gloria cum gemitu fatentur, et dicunt: ecce quàm vana sunt omnia, et quàm nihil est homo!

Dominus. O anima charissima! et quid sunt mundana omnia, nisi quædam vana somnia? Et quid profecit superbia, aut divitiarum jactantia amatoribus suis? Transierunt enim omnia tanquam umbra, et tanquam navis quæ pertransit fluctuantem aquam, cujus non est invenire vestigium; in malignitate enim suâ

consumpti sunt, et virtutum, heu! quamplurimi etiam nullum signum reliquerunt. Ubi sunt principes gentium et qui dominati sunt super bestias terræ, qui argentum thesaurisaverunt, qui civitates et castra extruxerunt, reges et regna bellando devicerunt? Ubi sapiens, ubi litteratus, ubi inquisitor hujus sæculi? Ubi Salomon sapientissimus, ubi Alexander potensissimus, ubi Samson fortissimus, ubi Absalon speciosissimus, ubi Assuerus gloriosissimus, ubi Cæsares, ubi reges, ubi principes inclyti? Quid profuit eis inanis gloria, brevis lætitia, mundi potentia, magna familia, carnis voluptas, divitiarum facultas, concupiscentiæ suavitas, ubi risus, ubi lætitia, ubi jactantia, ubi arrogantia? Ecce generositas sanguinis, pulchritudo corporis, forma elegans, juvenilis decor, prædia, palatia, immensa suppellex; adde et mundi sapientiam. De mundo sunt hæc omnia, et mundus quod suum est diligit, et tamen cum mundo non diu subsistunt; transit enim mundus et concupiscentia ejus. Tu ergo si rectè sapis desine sequi quæ sequi miserum est, quæ possessa onerant, amata inquinant, et amissa cruciant. Tu ergo relinque hæc omnia propter eum qui est super omnia; confuge ad urbem refugii, ad asylum ubi possis de præteritis agere pœnitentiam, in præsenti obtinere gratiam, et feliciter præstolari futuram gloriam. Nec te retardet peccatorum conscientia, quia ubi abundavit iniquitas, superabundare con-

sucvit et gratia. Non te pœnitentiarum austeritas deterreat; non enim condignæ sunt passiones hujus temporis ad præteritam culpam quæ remittitur, ad præsentem gratiam quæ immittitur, et ad futuram gloriam quæ promittitur.

Anima. Jam falsitatem et instabilitatem mundi agnosco, sed nescio quo vinculo detenta adhuc avertere mentem nequeo.

Dominus. Certè si diligenter, ô anima! et prudenter periculum in quo versaris adverteres, procul dubio animum a sæculi vanitatibus cohiberes; gravis enim et nimis periculosa est mundana conversatio. Periclitatur castitas in deliciis, humilitas in divitiis, pietas in negociis, veritas in multiloquio, charitas in hoc nequam sæculo! O anima debilis et infirma! quæ tam facilis es ad errandum, tam prona ad cadendum, tam difficilis ad surgendum, an ignoras quod sicut difficile est arborem juxta viam positam fructus pulcherrimos usque ad maturitatem servare, sic difficile est hominem medio in sæculo viventem justitiam immaculatam usque in finem conservare? Vincula hujus mundi habent asperitatem veram, jucunditatem falsam, certum dolorem, incertam voluptatem, durum laborem, timidam quietem, plenam miseriam, nullam beatitudinem, inanem spem. O anima! si hæc in mente sculpta haberes, mundum et ea quæ in mundo sunt contemneres. Et quid est, charissima, quod diligis,

quid est quod appetis, quid est quod in mundo quæris? Si prælationem diligis, an ignoras quàm monstruosa res sit gradus summus et animus infimus, sedes prima et vita ima, lingua magniloqua et manus otiosa, sermo multus, fructus nullus, vultus gravis, actus levis, ingens auctoritas et mentis instabilitas. Sciant hoc prælati quod si perversè aliquid perpetrant, tot mortibus digni sunt quot perditionis exempla ad subditos transmittunt.

Si sapientiam mundi quæris, quanto periculo te committis! Heu! quot et quantos mundi maledicta sapientia pessumdedit, et conceptum in eis divinum extinxit spiritum quem vehementiùs Dominus accendi voluit! An ignoras quod sapientia mundi terrena est animalis et diabolica, inimica salutis, suffocatrix vitæ, et mater cupiditatis? Qui sine Salvatore salutem vult quærere, et sine verâ sapientiâ æstimat se prudentem fieri posse, non sanus est sed æger, non prudens sed stultus. Qui enim creseit in scientiâ et non in bonâ vitâ, elongatur a Deo. Tu ergo si sapiens esse desideras, ea discas in terris quorum scientia tecum perseveret in cœlis. Hîc studeas qualiter ad eum pervenias quem semel vidisse, est omnia didicisse. Hæc est illa æterna veritas sine quâ omnia sapere desipere est, quam solam congnoscere perfectum scire est. Infelix homo qui scit omnia alia, se autem nescit! Si autem se et âlia novit, non propter illa beatior, sed propter se solum beatus.

Fortasse mundi divitias, sæculi pompas, et carnis delicias diligis, et propter hoc mundum invitè derelinquis: sed attende quàm caduca et fragilia sint hæc. Dic, ubi reges; ubi principes, ubi ipsorum dilectores? Quàm multi ex illis exterminati sunt, et ad inferos descenderunt! Quid nunc eis prodest superbia? quid divitiarum jactantia? Nec diviti obsunt opes, si eis bene utatur, nec pauperem egestas commendabilem facit, si inter inopiam peccati sordes non caveat. Sed adhuc, ô anima! invenies quod fortè objicies dicens: mundum despicio, sed amicos et cognatos derelinquere non valeo. Frivola est hæc objectio. Si impium est contemnere patrem vel matrem, propter Christum tamen piissimum est. O dirum patrem! ô sævam matrem! imò non parentes sed peremptores, qui te malunt perire cum eis quàm regnare sine eis. Licet sparso crine et scissis vestibus, mater ubera quibus te nutrierat ostendat; licet in limine pater jaceat, per contemptam matrem, per calcatum patrem perge siccis oculis, et ad vexillum crucis evola. Solùm pietatis genus est in his fuisse crudelem; ita Chrysostomus. An ignoras, ô anima! quod qui habet Jesum; habet patrem et matrem, et omnem amicum? Quid sequeris mortuos? Sequere vivum, et dimitte mortuos sepelire mortuos suos.

Anima. Jam intelligo quod mundus in seipso aruit: sed adhuc, heu! in multorum

cordibus floret qui amaritudines mundi diligunt, fugientem sequuntur, labentem amplectuntur. Quæ est tantæ cœcitatis ratio?

Dominus. O anima! an ignoras quod talis es naturæ, quod tam nobilis es a Sponso tuo auctore omnium condita ut sine dilectione esse non possis? Difficile est animam humanam non amare; cor enim hominis ad quoscumque trahitur affectus; unde necesse est ut aut in summis aut in infimis delectetur. Qui transitoria appetunt, et æterna non intelligunt, vel intellecta contemnunt, dolorem non sentiunt, dum vulnerati sunt; unde, heu! miseri, in bonis se esse putant, exilium quasi patriam diligunt; et in cœcitate quasi luminis claritate exultant. E contra, electorum mentes, dum cuncta transitoria quasi nulla conspiciunt, et ad quid sunt conditæ requirunt, cùm eorum affectum nihil extra Deum expleat, in solâ contemplatione conditoris quiescunt, supernis interesse civibus appetunt, et adhuc in mundo positi, extra mundum surgunt. Dulcedo videtur in rebus humanis, sed eis qui nullam de cœlestibus dulcedinem experti sunt. Dum mens humana minùs æterna diligit, tantò dulciùs in temporalibus requiescit. Sed si quis jam cordis linguâ gustaverit quæ sit illa dulcedo cœlestium præmiorum, huic quantò dulcius est quod intus videt, tantò magis in amaritudinem vertitur omne quod mundus exhibet.

Anima. Obsecro, digneris mihi aliquid de mundano et cœlesti gaudio enarrare, ut naturâ utriusque perfectiùs cognitâ, unum veriùs despiciam, et ad alterum assequendum studiosiùs incombam, quia, sicut bonum non diligitur nisi cognoscatur, ita malum non devitatur, nisi intelligatur.

Dominus. O anima! mundanum gaudium numquam perfectè cognoscitur, nisi cùm perfectè despicitur. Qui mundum perfectè contemnunt, probè noverunt quàm contemptibile sit gaudium mundanum. Quid enim est sæculi lætitia? 1.° Impunita nequitia; id est, luxuriari, inebriari, comessationibus vacare, vanitatibus intendere, et pro his in hac vitâ nihil mali sustinere. Putant enim mali se esse in deliciis cùm non corriguntur pro suis nequitiis, et ignorant quoniam nihil infelicius est felicitate peccantium quâ pœnalis infirmitas nutritur, mala voluntas roboratur. 2.° Anima peccatis deformata lætatur cùm malè fecerit et exultat in rebus pessimis: ridere autem et gaudere in hoc sæculo non est hominis sensati sed frenetici. Cor mundum non cum hoc sæculo sed cum Deo et in Deo lætum est et jucundum. 3.° Gaudium hypocritæ ictu oculi evanescit, instar puncti quod nec latum, nec longum, nec altum est, nec profundum. Lætitia sæculi vanitas est quæ cum magno desiderio speratur ut veniat, et non potest teneri cùm venerit. O anima! quàm brevis, quàm fragilis, quàm caduca est

mundana lætitia! Breves enim dies hominis sunt. 4.° Habent tristitiam in termino, quia ducunt, heu! miseri dies suos in bonis, et in puncto ad infernum descendunt; extrema enim talis gaudii luctus occupat. Imò tale gaudium habet semper tristitiam admixtam in præsenti; quia semper necesse est ut malus a perturbatâ torqueatur conscientiâ. An ignoras, ô anima! quod non diutius perdurat lætitia quæ est in comedendo et bibendo, quàm durat tristitia quæ sentitur in esuriendo et sitiendo? Idem dicito de omnibus aliis. 5.° Mundi lætitia usque adeò est misera, ut sit spiritualis gaudii impedimentum. Agnosce quàm miser sit hic mundus, et quàm miserrimi qui sequuntur ipsum; semper enim mundana gaudia excluserunt homines a beatâ vitâ. Renuas igitur, ô anima! in mundo delectari, si vis de Dei misericordiâ consolari. Creaturæ tibi sordeant, ut Creator in corde dulcescat.

Anima. Mundum despicio: sed quia, ut asseris, sine delectatione esse non valeo, quid agam, quò me vertam ut dilectionem convenientem inveniam?

Dominus. O anima! si teipsam perfectè cognosceres, ex tuî cognitione mundum et omnia quæ in eo sunt contemneres. O anima! si te naturâ cœlestem intelligeres, procul dubio terrenam consolationem abhorreres. Erubesce igitur consolari in cœno, quæ es de cœlo; erubesce in imis delectari, quæ

non potes nisi in summo satiari. Naturâ es cœlestis, et cœlestem consolationem naturaliter appetis et requiris, ni obstet carnalis insania. O quàm dulce et delectabile esset, adjuncto divini amoris condimento, secundùm naturam vivere, scilicet in terris cœlestem vitam ducere, ab exterioribus ad interiora redire, ab inferioribus ad superna ascendere, et omnia facere secundum quod est in homine præcellens!

Anima. Potestne aliquis in terris, in hac lacrymarum valle, cœlestem vitam ducere?

Dominus. O anima! qui æternum aliquid per cognitionem et amorem mente capit, jam non in hoc mundo versatur; et conversatio ejus est in cœlis. O anima! veriùs es ubi amas, quàm ubi vivis. Quidquid diligis, ipsâ dilectionis vi in ejus similitudinem transformaris. Si ergo cœlestia contemplaris, jam in cœlis commoraris, quæ cœlestibus spiritibus in vitâ assimilaris.

Anima. Heu! heu! jam me infelicem et miseram, miserabiliter tanto tempore excœcatam sentio, quæ tamdiu in temporalibus et terrenis oberravi. Mundanis et vilibus me per amorem alligavi, de quibus paucam consolationem, multam verò amaritudinem et desolationem, modicam et valde exilem lætitiam, sed variam et sæpe magnam cordis tristitiam sumpsi. Edissere, quæso, quæ sit cœlestis consolatio, et quomodo possim ad ipsam pertingere in hac valle lacrymarum et miseriæ.

Quid est quod in te invenio, Domine, cùm tam libenter et faciliter omnia propter te contemno? Cùm dico intra meipsum lætitiæ impotens: Deus cordis mei, Deus pars mea in æternum. Quid est quod in illâ brevissimâ horâ, in dilecto meo degusto, cùm omnia dura, amara et aspera gaudenter et hilariter propter ipsum sustinere totis viribus concupisco et dico: Mihi adhærere Deo bonum est; et quis me separabit a charitate Christi?

Dominus. O anima! hæc consolatio nihil aliud est, nisi gratia quædam devotionis et suavissima quædam delectatio quâ afflicta anima recreatur, quâ ad requiescendum invitatatur et ad divinum amorem accenditur vehementer. O anima! quàm dulce et quàm suave est illud quod in recordatione dilecti devotas animas solet tangere, et tam delectabiliter afficere, ut jam totaliter a seipsis alienari incipiant! Exhilaratur conscientia, et in oblivionem venit omnium dolorum memoria; exultat animus, clarescit intellectus, cor illuminatur, affectus jucundatur. Quasi amplexibus amoris aliquid intus tenent, et nesciunt quid sit, et tamen totis viribus tenere concupiscunt; luctatur quodammodo delectabiliter animus ne recedat ab eo, quasi in eo finem omnium desideriorum invenerit. Nonnumquam animæ inhianti ad Deum suum mittitur in os cordis, quod modò non licet ei scire quid sit; saporem quidem sentit et

dulcedinem adeò confortantem, ut si perficeretur, in se nihil ultra quæreret. Nonne hic est jubilus cordis? Jubilus dicitur ineffabile mentis gaudium quod sermonibus aperiri non potest, sed tamen quibusdam motibus aperitur, licet nullis proprietatibus exprimatur. Beatus populus qui scit jubilationem, non qui loquitur sed qui scit; quia jubilus sciri quidem potest intellectu, sed dicto exprimi non potest. Iste autem gustus accipitur nullo corporis visu, nullo animæ sensu, nullo spiritûs intellectu; oculos in Deum tuum conjice, et intuitui ejus adhære, si vis jubili saporem dijudicare.

Anima. Quis mihi det ut hæc tam dulcis et inexperta consolatio in cor meum perveniat, et malorum meorum obliviscar; ac mundanam consolationem despiciam, et a meipsâ feliciter alienari incipiam?

Dominus. O anima! magnum est quod desideras; inæstimabile donum est quod exoptas; unde humano studio non potest obtinerî; humano merito vix potest promereri, sed humilibus precibus ab eo qui dignè dispositus sit, ex solâ divinæ pietatis largitate potest impetrari. Omne enim aurum in comparatione illius arena est exigua, et argentum illi comparatum nihilum reputabitur.

Anima. Dic, rogo, qualis debet esse dispositio quâ ordinari debet ad aliquid impetrandum orantis affectio.

Dominus. Si vis te ad hanc dulcedinem

degustandam præparare, debes esse depurata, exercitata et elevata. In principio hæc cœlestis dulcedo odoratur; deinde degustatur, et tandem aliquando usque ad ebrietatem sumitur et potatur. Primò, debes esse depurata a peccatis, ab affectionibus inordinatis, a temporali consolatione, et a creaturarum inordinatâ dilectione; errat enim omnino, si quis illam cœlestem dulcedinem huic cineri, illud balsamum huic venenoso gaudio, charismata illa dona Sancti Spiritûs, hujus sæculi illecebris misceri posse arbitratur. Sed postquam a talibus fueris purgata lacrymosis gemitibus, depurata doloris fletibus; tunc compos voti fieri poteris. Dignum est ut mens illa semper in se dolores inveniat, quæ derelicto Creatore, semper in se et in creaturâ gaudia quærebat. Audi sensum verbi illius: *antequam comedo, suspiro*. Comedere animæ, est supernæ lucis contemplationibus pasci. Suspirat ergo antequam comedat, qui se in hoc exilio per desideriorum cœlestium lamenta humiliat, et sic æternæ patriæ gaudia degustat. A veritatis autem pabulo jejuni sunt qui in hâc peregrinationis inopiâ lætantur.

Secundò, debet mens esse exercitata in bonorum perpetratione et malorum perpessione; quos cibus veritatis afficit, bonorum exercitatio et malorum perpessio numquam frangit.

Anima. O bone Jesu! quoties post innumerabiles lacrymas et gemitus sauciatam me

unxisti unctione misericordiæ, et pene desperantem excepisti; consolatam autem et de veniâ præsumentem dereliquisti? Ecce quomodo pretium rerum honestarum in ipsis est; unde revera quamvis in initio arcta sit via quæ ducit ad vitam, processu tamen temporis, inæstimabilis delectationis dulcedine dilatatur; et beata consolatio divinitus infunditur laborantibus pro Christo.

Dominus. Tertium in quo anima inebriatur hac dulcedine, est mentis elevatio, quando feliciter animus a terrenis abstrahitur, et miro quodam modo supra se ipsum, supra mundum, imò supra omnem creaturam elevatur, ut jam dicere possit anima: Introduxit me rex in cellaria sua. Hæc est illa cella vinaria in quâ anima bibit de vino condito inæstimabilis deitatis, et lacte albissimo incontaminabilis humanitatis. O anima! hoc bibunt amici, et inebriantur carissimi. O quàm felix ebrietas, quam sequitur mentis et corporis tam casta et sancta sobrietas! Hîc efficitur anima more ebrii, gaudens et lætabunda, in adversis fortis et secura in periculis, prudens et discreta in prosperis, liberalis et pia in condonandis injuriis, et quieta ac somnolenta recumbens in amplexibus divinis.

Anima. Confiteor cum humilitate et cum reverentiâ, quid accidit mihi aliquando, circa conversionis meæ præcordia, cùm mihi vim faciens animum a terrenis abstraxi, et ad cœ-

lestia contemplanda cum conatu elevavi. Intravi cum tremore; circumspexi cum rubore; vidi choros Angelorum, palatia et gaudia Patriarcharum, Apostolorum aspexi tabernacula, Martyrum convivia, Virginum et Confessorum solatia; eleemosinam petii consolationis a singulis; micas decidentes de mensâ dominorum desideravi, nec obtinui. Sed, quod auditu lamentabile est, mox ab omnibus ut peregrina incognita fui. Quid ergo profecit mihi laboriosa mentis elevatio, quam nulla secuta fuit consolatio?

Dominus. O anima! non fuit sine causâ repulsio tam desolatoria; voluisti enim esse socia consolationis, antequam fuisses socia passionis; voluisti esse particeps remunerationis, antequam fuisses virtutum imitatrix. Satage igitur primò esse socia Angelorum per puritatem et innocentiam, Patriarcharum et Prophetarum per humilitatem et fidei constantiam; stude esse socia Apostolorum et Martyrum per charitatem et patientiam, Confessorum et Virginum per pietatem et continentiam; et tunc audacter in hoc exilio saltem cum prodigo filio pii patris eleemosinas obtinebis.

Anima. Jam, quàm vana et insipida sint omnia transitoria agnosco; et ideò mundum despicio, consolationem sæculi vilipendo; mundana gaudia sicut venena mortifera fugio et contemno; vitam præteritam quasi mortuam plango, et mentem meam miseram

gemitibus et fletibus abluo et purgo, si aliquando inter lacrymas et gemitus odorem divinæ suavitatis vel modicùm sentio : verùm cibum filiorum et vinum amicorum infelix et misera, jejuna et sitibunda, non degusto. Non accessit adhuc, Domine Deus meus, cor meum ad multitudinem dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te ; foris ejus odore utcumque sustentor, qui est mihi super odorem balsami et cuncti generis suavia odoramenta. O Domine Deus! si tam nobilis est odor, quàm dulcis tuæ dulcedinis sapor! Si tanta virtutis est modica degustatio, quantum jucunditatis habet felix inebriatio! O quis mihi det ut venias in cor meum, et inebries illud vino tuo, et amplectar te, Deus meus!

Dominus. O anima! nimis es avara, et utinam non præsumptuosa. Vires tuas perpende, merita considera, virtutes discute; et sufficiat tibi magis odore divinorum unguentorum humiliter mulceri, quàm fidenter altiora super meritum postulare.

Anima. Ne irascaris, quæso, Domine, si mentem liberè et fidenter aperio ; audacter dico, tacere non valeo ; mihi odor non sufficit ; modicus me gustus plenè non reficit ; ebrietatem affectus meus appetit et requirit. Non me fugit quid dixeris: bibite amici, et inebriamini charissimi ; si spem deprimit indignitas petentis, erigit pietas promittentis. O quàm durus et onerosus est mihi aliquando

miseræ consolator, quàm parcus, si fas est dicere, divinæ pietatis dispensator! Nonne Augustinus dixit: erubescat humana pigritia, quippe plus vult Deus dare quàm audeat homo postulare. Et Chrysostomus: nil omnipotentiam Dei clariorem reddit, quàm quod omnipotentes facit eos qui sperant in eo; nam Deo per spem innixum animum nulla fraus, nulla illecebra poterit vel stantem dejicere, vel durantem superare. Erubescat nunc humana desperatio, et maledicta sit pusillanimitatis trepidatio, quæ divitem et nimis liberalem in omnes qui invocant illum, æstimat his qui spem perfectam ponunt in eo, sua posse beneficia denegare. Numquid Pater æternus apud quem nulla est transmutatio, ex solâ liberalitatis immensitate, filium suum non misit in quo dedit totum quod habuit, totum quod potuit, totum quod ille est? Si verò sua liberalitas ipsius infinitam bonitatem diminueret, forsan non immeritò nostra infirmitas trepidaret: sed quia ex seipso et non ex accedenti bono bonus est, ex suæ bonitatis communicatione non diminuitur, ex alienæ bonitatis additione non augetur.

Dominus. O anima! magna est fides tua; valdè fortis es in spe et confidentiâ: consulo tamen, antequam ad quærendam ebrietatem supra te ascendas, priùs per considerationem salubriter infra te descendas, ut discas tuum Sponsum reverenter timere, priusquam incipias secretum ejus cubiculum introire, quem

non solùm timere debes, eùm irascitur, verum etiam cùm suavissimè blanditur.

Anima. Ascendere festino, claritatem divinæ consolationis quæro, in inferioribus diu morari non valeo. Jam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum, inhabitare desidero, in atria tua totis viribus concupisco.

Dominus. Festina lentè, anima parum prudens. Hæc inferiora quæ tibi sordent, sunt ut videas mortis ineluctabilem necessitatem, pertimescas divini judicii infallibilem veritatem, et contremiscas pœnarum infernalium intolerabilem asperitatem, et expavescas. Considera igitur frequenter, mente volve et revolve diligenter quod mors non potest declinari, quod hora mortis non potest investigari, quod tempus a Deo præordinatum non potest immutari. In rebus humanis nihil certius morte, nihil incertius horâ mortis; non miseretur inopiæ, non reveretur potentiam, nec respicit morum aut generis excellentiam, non parcit juventuti, nec teneræ ætati; senibus est in januis, juvenibus in insidiis.

Anima. Sentio nostrum vivere nihil aliud esse nisi ad mortem citato passu properare; cur ergo temporalia diliguntur, quæ tam brevi et tam incerto tempore possidentur?

Dominus. Carnales mentes ideò temporalia diligunt, ô anima! quia vita carnis quàm sit fugitiva minimè perpendunt; nam si velocitatem transitûs ejus aspicerent, prosperi-

tatem adeò modicè duraturam et tam citè avolantem, minimè amarent. Hominis vita naviganti est similis; sive dormiat, sive vigilet, semper properat festinus ad mortem. O vita præsens! quàm multos decipis; dum fulges; nihil es, dum videris, nihil nisi umbra es, et dum exaltaris, fumus tuus dulcis est stultis, amarus sapientibus. Qui te amant, te non cognoscunt, qui te fugiunt, ipsi te intelligunt. Aliis te promittis longam ut decipias, aliis brevem ut in desperationem inducas. O anima! jugi meditatione te exerce, et miserias humanas considera. Cum dolore vitam istam ingreditur homo, cum labore vivit, cum timore exiturus est. Quotquot degunt in hac regione umbræ mortis, in infirmitate corporis, in conflictu, et in loco tentationis, si diligenter advertitur, triplici incommodo miserabiliter laborant. Faciles enim sunt ad seducendum, debiles ad resistendum, et fragiles ad operandum.

Anima. Jam video quàm inutiliter in hoc tempore vivitur, nisi ad comparandum meritum, quo in æternùm vivatur. Ideò non esset curandum quàm diu esset vivendum, sed potiùs quàm bene in hac vitâ operandum. Si alicui ut bene vivat condonetur, tamen ut diu vivat, certum est quod nulli conceditur. Est igitur vita secura ubi conscientia pura, ubi mors sine formidine expectatur, cum dulcedine adesse optatur, et cum devotione acceptatur.

Dominus. O anima! si hæc ita se habere intelligis, quid cessas, in hac vitâ quandiu durat, comparare tibi vitam illam quæ semper durat? Dum vivis in carne, morere ut plus Deo vivere incipias. Pro certo habeas quod venientem mortem nullus lætus et hilaris suscipit, nisi se ad ipsam, dum viveret, bonis operibus præparavit. Insipiens, id est, peccator moriendo mortem incipit; sapiens et virtuosus moriendo mortem vincit. Bonorum mors est beata, mors verò peccatorum infelix et misera; bona est justi mors propter requiem, melior propter novitatem, optima propter securitatem; e contra mors peccatorum pessima, mala in mundi amissione, pejor in carnis separatione, pessima in duplici vermis et ignis cruciatione, et quod omnium pessimum est, in divinæ contemplationis privatione.

Sed quamvis de morte meditari sit horribile, de statu judicii cogitare non minùs est formidabile; quia tunc nullus poterit fallere sapientiam, flectere justitiam, inclinare clementiam, declinare ultionis et justæ retributionis sententiam. Considera, ô anima! quid erit de te in die novissimo, quando de cogitationibus et affectibus tuis te arguet conscientia; de actionibus tuis omnibus te accusabunt elementa; quando contra te crux proferabitur in testimonium, quando contra te clamabunt vulnera, clavi loquentur, cicatrices conquerentur. Angustiæ hîc undique erunt, peccata accusantia, dæmones horrendum mi-

nitantes; Salvatoris ira fulgurans, intus urens conscientia, subtus ignis inferni cahos, supra Judex inexorabilis, circum mundus ardens. Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi consistent? Latere erit impossibile, apparere intolerabile. O anima peccatrix, lignum inutile et aridum, æternis ignibus deputatum! quid respondebis in illâ die, quando exigetur a te omne tempus impensum, et investigabitur quomodo a te sit expensum? Eia, anima misera, quid tunc erit de cogitationibus vanis et otiosis, de verbis levibus, jocosis et ridiculis, de operibus inutilibus et infructuosis? Væ tibi, si peccata tua non defleveris; jam securis ad arboris radicem posita est. Sive vigiles, sive dormias, semper in auribus tuis illa horribilis tuba resonet: surgite mortui, venite ad judicium. O anima! numquam excidat e tuâ memoriâ: ite maledicti in ignem æternum; venite benedicti, percipite regnum. O! quid potest lamentabilius et terribilius cogitari quàm, Ite? Et quid delectabilius quàm, Venite? Duæ sunt voces, quarum nihil horribilius unâ, et nihil jucundius alterâ potest audiri. O anima! Separa te modo de mundo, ut tunc possis manere cum Christo; fuge modò mundum, ut sequaris Deum; declina modò pravorum consortia, ut tunc valeas admitti in beatorum agmina.

Nunc toto intuitu contemplare reprobotum tormenta; vide quàm sint varia, quàm aspera, quàm intolerabilia. Horre vermem

mordacem, et mortem vivacem. O gehennalis regio! ibi est ignis ardens, frigus rigens, vermis immortalis, fœtor intolerabilis, mallei percutientes, tenebræ palpabiles, profusio sceleratorum peccatorum, immoderatio vinculorum, horribiles facies dæmonum. Væ illis quibus præparatur omnis corporis et mentis dolor, ardor flammarum, sitis sine potu; fames sine cibo, fletus et stridor dentium, lacrymæ oculorum sanguineæ et igneæ; ubi mors optatur, sed non dabitur, ubi nullus ordo; sed sempiternus horror inhabitat. Quis mœror, quæ tristitia, quis luctus! Tradentur reprobi potestati dæmonum, et ibunt cum eis in supplicium æternum, ibique semper erunt, sine fine, in luctu, planctu et gemitu, procul a gaudiis paradisi, numquam refrigerium suscepturi, sed per infinita sæculorum millia torquendi, numquam, heu! liberandi; ibi qui torquet et punit, numquam fatigabitur; ibi qui torquetur numquam morietur. Sic enim ignis ille consumet, ut vitam tamen semper servet. Sic vetera tormenta sentientur, ut nova semper videantur. Sic sine spe veniæ et misericordiæ damnati vivent, ut non moriantur; sic mortem continuam patientur, ut numquam absumantur.

Anima. O Deus summè juste! quare in inferno, mors quæritur et non invenitur, et quare in æternum punitur quod committitur in tempore?

Dominus. Quibus in hoc sæculo vita of-

fertur, et nolunt accipere, in inferno quærunt mortem, et non poterunt invenire. Iniqui voluissent sine fine vivere, ut possent sine fine in iniquitatibus permanere; ad districti ergo judicis justitiam pertinet, ut nunquam careant supplicio, quorum mens in hâc vitâ numquam voluit carere peccato. O anima! si hæc tibi videntur horribilia, audi quæ sunt graviora. Si mille mihi hujusmodi gehennas propones, longè minoris momenti erunt, quàm a gloriosæ societatis jucunditate expelli, et exosum fieri creatori. O anima! terribilis est gehenna, sed terribilior facies judicis irata: sed quod omnia tormenta excedit, est a beatissimæ Trinitatis contemplatione elongatio æterna. Excludi a bonis æternis, et alienum affici ab iis quæ præparavit Deus diligentibus se, tantum generat cruciatum, ut si exteriùs nulla pœna torqueret, hæc sola sufficeret; et melius esset mille millia flammarum sustinere, quàm Christi faciem iratam videre, et ab ipsâ in æternum discedere. O! si sic actum est cum angelo superbiente, quid de te erit, terra et cinis? Ille superbivit in cœlesti palatio; tu verò in sterquilinio. Quis non faciliùs tolerabit in divite superbiam, quàm in paupere? Et si tam durè et potenter punita est superbia in angelo, qualiter in te miserâ et pauperculâ, est æstimanda?

Anima. O pie Jesu! propter nomen tuum, fac mecum misericordiam; obliviscere superbam provocantem, et respice miseram humi-

liter invocantem. Cognosce, benignissime, quod est tuum, absterge quod est alienum. Miserere dum tempus est miserendi, ne damnes in die judicii. Certum est quod tua misericordia omnem superat offensionem.

O! quantum malum est a facie Christi separari, mori vitæ æternæ, et vivere morti sempiternæ, profundo fluctuantis gehennæ immergi; edacissimis vermibus in æternum dilaniari, nec finiri; ignis ardores pati, fumigantis caliginis tenebris obcœcari. Tanta erit in inferno vis doloris ut mente concipi nequeat, tanta varietas, ut irruat in reprobos omnis dolor. Jam tremore fremo; jam horrore deficio. Verùm ad quid valet tam lamentabilis cogitatio?

Dominus. O anima! tremenda hæc imago, continua et pia meditatio est peccatorum medela; memorare novissima tua, et in æternum non peccabis; est hæc stimulus potens, excitans ad operandum bonum, dum tempus habes. Vigilias times et labores: sed levia sunt hæc meditanti flammas perpetuas. Recordatio tenebrarum expellit solitudinis horrorem; si futuram de verbis otiosis cogitas discussionem, non displicebit silentium. Æterni ignis ardor sæpiùs in mentem revocatus, stimulos carnis sedat; fletus ille et stridor dentium linguam et gulam frænat. Mens humana mundi illecebris devicta, fugit labores, expetit voluptates: sed cùm cœperit animo volvere futuram judicii necessitatem, et pœnarum inferni crudelitatem et æternitatem,

non dubitabit bellum passionibus indicere. Mota vel spe præmii, vel timore supplicii, vim facit pristinis desideriis, et seipsam vincere omni ope atque operâ contendit. O verè felix mortale genus! si semper præ mente haberet novissima sua.

Anima. Jam nunc me miseram in hâc lacrymarum valle, satis terruisti, nec sine fructu docuisti. Miserere nunc mihi miseræ; consolare exilium meum; et aliquid propone de felicitate perpetuâ, si fortè valeam ex hoc capere aliquid solatii et juvamenti; quippe non tantùm plectendo et deterrendo, sed ignoscendo et consolando sæpe etiam fit ut vita hominum corrigatur. Talis est naturæ animus hominis ut sæpe verbis ducatur lenibus et blandis, sæpe magis alliciatur promissis consolatione plenis, quàm cogatur minis et terroribus.

Dominus. Equidem, ita se habet ut loqueris: sed heu! multi sunt qui Deo aurem detrectant in prosperis, unde necesse est eos deterreri adversis. Multi enim divina charismata vel propter cœcitatem non intelligunt, vel propter cordis duritiem non sentiunt, aut vanis præpediti negotiis negligunt et perdunt. Deus præ nimiâ suâ bonitate paratior semper foret consolationibus fovere, quàm asperitatibus terrere, si homines divinam consolationem debitè exciperent, quæ adeò pretiosa est et delicata, ut nullo modo deceat vel expediat eam omnibus indifferenter tribui. Tu ergo, si ad hanc aspiras, oportet ut ha-

beas purgatum intellectum, et bene dispositum affectum; quia summum bonum nonnisi purgatissimis mentibus cernitur, et nonnisi valdè bene dispositis affectibus degustatur.

ANIMA. Doce, quæso, quæ debeant retetam intellectûs et affectûs dispositionem præcedere, ut vel saltem ad modicam mentis ebrietatem valeam pervenire et cœlestem dulcedinem contemplando aliqualiter degustare. Jam enim dudum in speculatione mentem exercitavi, et heu! vix ullam; et fortè nullam stillam illius dulcedinis cœlestis sensi. Multa de sanctorum vitâ et de rebus divinis legi et perlegi volumina; et quando toto studio iis mentem applicui; heu! adhuc jejuna et famelica permansi; et cum Augustino clamavi: fac me, clementissime Pater, gustare per affectum quod sentio per intellectum: et tamen non profeci, sed sæpe longo studio fatigata, et mihimet ipsa gravis, clamavi cum Prophetâ, expectando micas quæ cadunt de mensâ dominorum in aulâ cœlesti: usquequò, Domine, oblivisceris me in finem; usquequò avertis faciem tuam a me? Quia etsi me indignam ad manducandum filiorum panem judicavi, manducare saltem micas minutissimas decidentes cum magno desiderio expectavi: sed heu! ut frequentiùs, imò dicam, semper aperto ore inhians in vanum laboravi.

DOMINUS. O anima! quæ tibi adeò videntur amara, et de quibus lamentabiliter conquesta es, accidunt ex duplici causâ. Aliquando ex piâ valdè et salutiferâ divinæ bo-

nitatis dispensatione. Differre solet Pater pius ad tempus petentium voces exaudire, ut desideria crescant, et eò magis exaudiantur ad meritum, quò citiùs non exaudiuntur ad votum. Sancta desideria ex dilatione inardescunt: si autem ex dilatione deficiunt, desideria non fuerunt. Deus enim, quamvis clementissimus, tamen aliquando quod libentissimè tribuit, protrahit, ut discas magna multùm et ardenter desiderare, et adepta sollicitiùs cum gratiarum actione conservare. Aliquando etiam beneficium protrahit ex postulantis indispositâ deordinatione. Errat omnino, qui illam cœlestem dulcedinem huic cineri, divinum illud balsamum huic venenoso gaudio, charismata illa Spiritûs Sancti hujus sæculi illecebris misceri arbitratur. Sed jam, ô anima! ne diutius te protraham, nec ampliùs te per expectationem affligam, purga intellectum à vanis et inutilibus phantasiis, a naturalibus et curiosis ratiociniis, ab extraneis et scientificis occupationibus; purga etiam affectum ab inordinatis passionibus; qui totam te fecit totam te habere vult. Erige rationem, dirige affectum ut intrare possis in gaudium Domini tui, quod nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit. Exardesce, ô anima! amore et desiderio supernæ vitæ, ubi est actio non operosa, requies non desidiosa, ubi vita sine defectione, laus divina sine intermissione. Gaude igitur et exulta, ac mercedem laboris tui considera, quæ severa est tam multa, ut mensurari non pos-

sit, tam magna ut percipi nequeat, tàm prætiosa ut non possit æstimari, tam copiosa ut terminum non habeat.

ANIMA. Multa dixisti in genere, dic, quæso, per singula in specie, quia magis intelligimus quæ minutatim enumerantur, quàm quæ generaliter exprimuntur.

DOMINUS. O anima! gaudium erit intus et extra, subtus et supra, circum et circa; gaudebis igitur in omnibus, gaudebis de omnibus. Gaudium tuum ad vivum delineat mulier Apocalypsis beata, amicta sole, lunam habens sub pedibus, et coronam duodecim stellarum in capite. Mulier ista est anima beata, æterni regis filia, sponsa et regina; filia per naturæ creationem, sponsa per gratiæ adoptionem, regina per gloriæ collationem. Bene dicitur amicta sole, quia decorata splendore claritatis deificæ, coronata dignitate felicitatis æternæ. In quâ felicitate ob spiritualem decorem sunt duodecim gaudia per duodecim stellas figurata. Hæc gaudia, debes tu, ô anima! quotidie devotâ mente transcurrere, nullam præsentis miseriæ et incolatûs consolationem quærere, et spe illius gaudii omnem tribulationem vitæ præsentis patienter et gaudenter sustinere. O anima! non turberis, si mali in hoc mundo florent et tu pateris, ipsi gaudent et tu perturbaris. Mali heu! nihil habent quod sperent in cœlesti gaudio; tu non cures si nihil habueris in hoc sæculo: sed spe illius gaudii quò tendis, quidquid in vitâ adversitatis occurrit, patienter

et gaudenter sustineas. O anima! si te aliquando delectant mundana gaudia, falsa hujus sæculi gloria, brevis et caduca potentia, illic mentem evoca, ea omnia reputa ut stercora. Curre, non passibus corporis, sed animi affectibus et desideriis; quoniam non solùm Angeli, sed et Angelorum Dominus et Magister te expectat. Expectat te Deus Pater tamquam filiam dilectissimam; Deus Filius tamquam sponsam charissimam; Deus Spiritus Sanctus tamquam amicam sibi gratissimam. Expectat te Deus Pater, ut hæredem universorum bonorum te constituat; Deus Filius ut te fructum suæ nativitatis, et pretium sui sanguinis Deo Patri offerat; Deus Spiritus Sanctus, ut suæ æternæ beatitudinis et dulcedinis participem te faciat. Expectat te illa beatissima omnium cœlestium spirituum æterni Regis familia, ut te in suam societatem suscipiat. Tu ergo ipsorum consortium super omnia desidera.

Quoties ergo te vana hujus sæculi species delectat, cùm in hoc mundo videris quamdam gloriæ umbram, statim ad cœlum mentem transfer, et esse incipe quod futura es. Equidem si hæc cœlestia gaudia jugiter mente teneres, jam in cœlis quodammodo pedem fixisses, ubi illam æternam dulcedinem, quotidie spiritualiter prælibando, degustares. Quia cùm aliquid æternum mente capimus, jam non in hoc mundo sed in cœlo habitamus. Tanta est, ô anima! vis tuæ dilectionis, ut ibi veriùs habites, ubi per contemplationem

amas, quàm ubi localiter existis. Hoc ipsum est regnum Dei, quod intra te est, quod, heu! miserabiliter negligis, cùm foris ad inania et vana effunderis. Vagaris extra Dei regnum quod intra te est; foris quæris consolationem in rebus vanis et insaniis falsis.

Sed ne te diutius protraham, cogita attentè quàm delectabile sit illud bonum, quod bonorum omnium jucunditatem continet. Cur per multa vagaris, quærendo bona creata? Ama unum in quo sunt *omnia*. Si delectat pulchritudo, fulgebunt justi, sicut sol; si satietas aut ebrietas, satiabuntur, et inebriabuntur ab ubertate domûs Dei; si melodia, ibi canent Angeli; si societas et amicitia, ibi millia millium Angelorum, et Beatorum omnium una voluntas; si honores et divitiæ, in domo Dei gloriæ et divitiæ; si voluptates, torrente voluptatis potabit eos; si securitas et certitudo, ibi omnium temporum æterna longitudo. O cor humanum, ærumnis obrutum, quantùm gauderes, si gaudiis illis omnibus fruereris! Sed si proprium gaudium vix capere possis, quomodo capax eris tantorum gaudiorum, quantus est numerus electorum, ubi unusquisque tantùm gaudet de alterius gaudio quantùm de proprio, cùm tantùm proximum diligat, quantùm seipsum; et longè plus de Dei quàm de suâ et omnium electorum gaudèt felicitate. . . . . .

Typis mandabat J. J. Rossignol.

MAG 2012089

TABLE

DES OEUVRES DE CE VOLUME
AVEC LE PRIX DES MÊMES EN DÉTAIL.

De la Pureté nuptiale . .	ll.	o.	40.
De l'Amour platonique . .	»	o.	10.
Vœux d'un Citoyen bienfaisant, et Lettres au Personnes du sexe de Turin; en françois et en italien	»	o.	25.
Ex Soliloquio Sancti Bonaventurae	»	o.	30.

On vend aussi les feuilles détachées à un centime chaque page, pour ceux à qui elles pourroient manquer.

LEGATORIA DI LIBRI
R. CICCIORICCIO
Borgo Vittorio, 26
ROMA